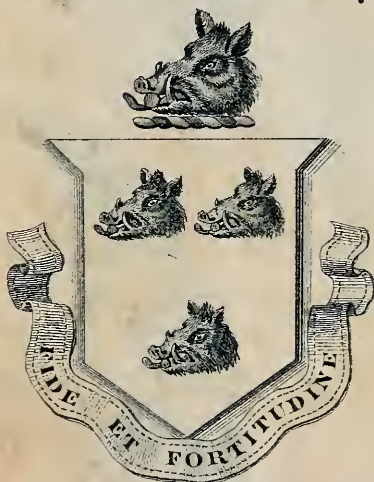



FIDE ET FORTITUDINE



LE
THEATRE
ANGLOIS.

TOME V.

LE
THEATRE
ANGLOIS.

. . . . . . *Non verbum reddere verbo.*

TOME V.



A LONDRES,

M. DCC. XLVII.



PREFACE

DU

TRADUCTEUR.



JE n'ai eu d'autre but, en donnant cet ouvrage au Public, que de lui faire connoître les meilleures Piéces du Théâtre Anglois : par conséquent, de choisir dans chaque Auteur connu celles qui ont mérité ce titre par leur succès, & par la réputation dont elles jouissent encore en Angleterre.

Il falloit, pour suivre mon plan, commencer par *Shakespeare*,

le plus ancien & le plus ſublime des Auteurs Dramatiques renommés de cette Nation. J'avois borné mon Ouvrage à huit volumes ; & je comptois que les deux premiers ſuffiroient pour ſatisfaire la curioſité du Public, par rapport au ſtile, au caractére, au goût, & aux autres qualités de l'eſprit de ce fameux Poëte.

Dans cette idée je deſtinois les ſix derniers volumes aux autres bons Auteurs de ce Théâtre ; & quoiqu'il ſoit aſſez abondant pour ſuffire à pluſieurs autres volumes, j'aimois mieux laiſſer au Public quelque choſe à déſirer, que de m'expoſer au reproche d'avoir abuſé de ſon goût pour les choſes nouvelles & étrangeres.

Mais le ſuccès des cinq Tragédies que j'ai d'abord données de

Shakeſpeare ayant ſurpaſſé mes eſpérances, j'ai crû devoir me rendre au deſir d'un grand nombre de perſonnes dont je reſpecte les lumiéres, & achever dans les Tomes trois, & quatre, de faire connoître ſoit par traductions, ſoit par analyſes, tout ce qui nous reſte des Piéces de cet Auteur.

Ainſi *Shakeſpeare*, occupant ſeul les quatre premiers volumes de mon Ouvrage, il ne m'eſt plus poſſible de renfermer dans les quatre derniers volumes tout ce que la Scene Angloiſe a produit de Piéces célébres. Je le pourois en effet d'autant moins, & ſurtout en m'aſtraignant à l'ordre Chronologique des ouvrages & de leurs Auteurs, que par les connoiſſances que j'ai achevé d'acquérir, il ſe trouve que leur nombre eſt beaucoup plus grand que je ne l'avois penſé d'abord.

J'ai donc ſenti qu'il falloit de deux choſes, l'une : ou que j'etendiſſe extrêmement mon plan, au riſque de fatiguer, de rebuter peut-être beaucoup de mes Lecteurs ; ou que je me bornaſſe, dans les quatre derniers volumes, à ne donner que les meilleures piéces qui me tomberoient ſous la main, ſans m'aſſervir à aucun ordre Chronologique.

Les réfléxions ſuivantes m'ont fait prendre ce dernier parti.

Mon deſſein eſt de faire connoître le Théâtre Anglois, & non pas de le traduire entiérement : l'entrepriſe ſeroit trop vaſte ; & je redoute l'ennui pour les autres, & pour moi. Un choix des bonnes piéces des deux âges de ce Théâtre, ſuffit pour remplir mon projet.

Shakeſpeare eſt, ſans contre-

dit, le meilleur Auteur du premier âge ; tous ceux qui ont écrit après lui, jusqu'au Régne de *Charles Second*, n'ont fait que l'imiter, sans qu'aucun d'eux l'ait égalé : ainsi *Shakespeare* suffit pour donner à mes Lecteurs une idée complette du goût de la Scene Angloise, pendant ce premier âge ; & il est inutile, de multilier les volumes. Les quatre qui nous restent à remplir, suffiront pour remettre le Lecteur François au fait des changemens arrivés dans le goût Dramatique Anglois depuis le Régne de *Charles Second* jusqu'aujourd'hui. Peu importe que l'ordre Chronologique soit observé : je ne risque plus de fatiguer le Public & mon plan est rempli.

Quelques Littérateurs regretteront sans doute de n'avoir pas la suite des Auteurs, depuis *Sha-*

kespeare jusqu'au Regne de *Charles Second* ; non plus que les éclaircissemens qu'ils pouvoient attendre sur les ouvrages qui leur ont mérité quelque réputation. Ils penseront peut-être aussi de même, par raport aux Auteurs dont je ne dirai rien, ou dont je ne donnerai que peu de Piéces, depuis cette derniere Epoque jusqu'au temps présent.

Mais je compte les satisfaire, dès que mes huit Volumes seront finis, au moyen d'une *Histoire du Théâtre Anglois*, qui contiendra dans un seul Volume tout ce que cette matiere peut avoir d'intéressant, & d'instructif.

On y verra ce que j'aurai pû recueillir de la vie de chaque Auteur Dramatique, le Catalogue des différens Ouvrages, les jugemens qui en ont été portés, les extraits mêmes des Piéces soit an-

ciennes, ſoit modernes qui ont acquis quelque célébrité, enfin tout ce qui peut conduire à jetter un jour ſuffiſant ſur cette partie de la Littérature Angloiſe, peut-être trop peu connuë en France.

Tel eſt mon nouveau Plan, qui peut, ſi je ne me trompe, concilier à la fois les idées du Public, & les miennes. Heureux, ſi l'éxécution pouvoit remplir également l'eſpoir de tous les deux !

Il me reſte à rendre compte des trois Tragédies, qui compoſent ce cinquiéme Volume.

L'une eſt de *Ben-johnſon*, Succeſſeur immédiat de *Shakeſpeare*, mais plus lettré & plus méthodique que ſon Maître. Il n'a fait que deux Tragédies, *Catilina*, & *Sejan*. La premiere eſt celle qui a le plus de réputation, & qui par cet endroit méritoit la

préférence. Le Lecteur verſé dans la bonne Littérature, reconnoîtra aiſément, dans cette Tragédie, tout ce que le Poëte Anglois a emprunté de *Saluſte*, & des *Catilinaires* de Ciceron; & ſentira ſans doute, que c'eſt à l'adreſſe qu'il a euë de mettre *en action* tous ces brillans morceaux d'éloquence, que *Ben-johnſon* a dû principalement ſon ſuccès. Guidé par de pareils modéles, il n'eſt pas étonnant que l'intrigue ſoit ici mieux conduite, & le ſtile plus ſoutenu que dans les Piéces de *Shakeſpeare*. Mais auſſi n'y verra-t'on pas de ces coups de Théâtre, de ces Sçenes de force & de génie, qui, quoique preſqu'iſolées dans les Tragédies de ce dernier, y produiſent toujours de ſi grands effets. L'un devoit tout à l'art; l'autre ne connoiſſoit que la nature, & ne cédoit qu'à ſes

inſpirations. On louë, on applaudit *Ben-johnſon*, on admire *Shakeſpeare*. Qu'on ne s'étonne donc pas ſi, à la reſerve du Monologue de l'Ombre de *Sylla*, je n'ai rien verſifié de cette Piéce.

Pour faire de bons vers, il faut être échauffé.

La Belle Pénitente, m'a été envoyée toute traduite, de la part d'une perſonne de conſidération qu'on ne m'a point nommée, & qui me prioit de la faire entrer dans ce cinquiéme Volume. Je m'y ſuis prêté avec d'autant moins de répugnance, que l'Original m'a paru fidélement rendu, & d'ailleurs fort intéreſſant. Il eſt de Monſieur *Rowe*, Auteur tendre & Patétique, plus régulier qu'aucun Poëte de ſa Nation, célébre enfin tant par cette Piéce que par celles de *Tamerlan*, de *Jeanne Shore*, & de

Jeanne Gray, qui n'ont jamais été jouées ſans être applaudies.

Je termine ce Volume, par la traduction à peu près litterale de la Veniſe ſauvée d'*Otway*, dont j'ai oſé donner une foible imitation cet hiver ſur le Théâtre François. Le mérite de la Piéce Angloiſe, juſtement préſumé par l'indulgence qu'on a eu pour la Françoiſe, ne me permettoit pas de faire languir la curioſité du Public, ni de ſuſpendre plus longtemps ce témoignage de ma reconnoiſſance.

Malgré la critique chagrine * qui a été faite de la Piéce d'*Otway*, & de la mienne, par un Auteur que je n'ai pas même l'honneur de connoître, je me garderai fort de prévenir le Lecteur ſur les beautés de l'Original, encor moins de pallier,

* Lettre à M. de Fontenelle, &c.

ou de justifier les défauts de la Copie. Nous avons un Juge équitable, je mets les Piéces sous ses yeux : qu'il prononce; je me soumets.

C'est ainsi que je me propose d'en user toujours à l'égard des Critiques peu mesurées, & dictées par *l'humeur*. Une Critique polie & désintéressée, demande une réponse, ou un remerciment: elle éclaire également sur les beautés comme sur les défauts; l'artiste y gagne de tous les côtés, & doit par conséquent de la reconnoissance à son Censeur.

Mais le silence est la seule réponse que doive un homme raisonnable à celles qui sont faites dans un autre esprit.

On s'étonnera peut-être, de trouver moins de Sçenes traduites en vers dans ce Volume, que dans les précédens. J'ai déja

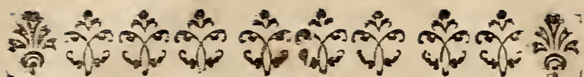
rendu compte de mes raiſons, par raport à *Catilina*. Quant à la *Belle Pénitente*, comme elle n'eſt pas de moi, je n'ai oſé prendre la liberté d'y toucher ; & je ſçais d'ailleurs, que cette même Piéce doit bientôt paroître totalement traduite en vers, par une main habile.

A l'égard de *Veniſe ſauvée*, dont j'avois verſifié les plus belles Sçenes, j'ai cru devoir en faire uſage dans la Piéce Françoiſe, en les appropriant à nos mœurs. J'ai même été obligé de traduire de nouveau toutes ces Sçenes en Proſe, pour éviter un double emploi peu agréable pour le Public. Je tâcherai de l'en indemniſer (ſi tant eſt que je le puiſſe!) dans le ſixiéme Volume, auquel je travaille, & qui paroîtra cet Eté.

CATILINA,

TRAGEDIE

DE BEN-JOHNSON.



PERSONNAGES.

L'Ombre de Sylla.

CATILINA.
LENTULUS.
CETHEGUS.
CURIUS.
AUTRONIUS.
VARGUNTEIUS.
LONGINUS.
LECCA.
FULVIUS.
BESTIA.
AURELIE.
FULVIE.
SEMPRONIA.
GABINIUS.
STATILIUS.
CEPARIUS.
CORNELIUS.
VOLTURTIUS.
CICERON.
ANTOINE.
CATON.
CATULUS.
CRASSUS.
CÆSAR.
Qu. CICERON.
SYLLANUS.
FLACCUS.
POMTINIUS.
SANGA.
PETREIUS.
SENATEURS.
AMBASSADEURS DES ALLOBROGES.
LICTEURS.
SOLDATS.
DOMESTIQUES.
PAGES.
CHŒUR.

La Scene est à Rome.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

L'OMBRE DE SYLLA.



Uoi l'Ombre de Sylla se montre-t-elle en vain ?
Rome, ne sens-tu pas que je suis dans ton sein ?
Se peut-il qu'en tes murs les Enfers me vomissent,
Sans que tes fondemens & tes voûtes frémissent ?
Sans que le Tybre, enflé de tes débris pompeux,
Fasse rouler ses flots sur tes monts orgueilleux ?
Quel silence mortel, quel sommeil létargique
Dégrade à mon aspect ta fiére République !

Méconnois-tu Sylla? Le vois-tu ſans effroi?...
Au ſeul bruit de ſon nom, tremble, réveille-
toi!
Par la haine, évoqués des gouffres du Tartare,
Préſſens, & crains les maux que le ſort te
prépare;
Déchire le bandeau ſur tes yeux épaiſſi:
Regarde! ma fureur te les annonce ainſi....

L'intérieur du Théâtre s'ouvre: Catilina paroît rêvant dans le fond de ſon cabinet, la tête appuyée ſur ſa main. Le Spectre continuë, en invoquant les Divinités infernales, qu'il invite à ſe réunir avec lui pour envenimer l'ame de Catilina contre la République Romaine. Il entre dans le détail des forfaits dont ce mauvais Citoyen s'eſt déja noirci: ſes meurtres, ſes rapines, ſes inceſtes, ſes premiers attentats infructueux contre la liberté de ſa patrie, rien n'eſt oublié. Après ce Monologue, qui met le Spectateur au fait du caractére de Catilina, & des nouveaux projets qu'il médite, l'Ombre s'approche, lui ſouffle ſes fureurs, & diſparoît.



SCENE II.

CATILINA, *seul.*

C'En est fait, ta perte est résoluë... O Rome! ton destin lutte en vain contre ma volonté : il faut que tu périsses. Dût la nature entiere s'armer pour ta défense * ma haine vaincra tous les obstacles ; j'écraserai ta tête altiere : ce n'est que par de plus grands crimes, que je puis esperer l'impunité de mes premiers forfaits. Je ne sçai quelle voix interieure semble me reprocher que mes mains ont été trop longtems innocentes. O Rome! ne portois-je un nom aussi fameux que le tien même, n'étois-je digne des titres & des emplois les plus éclatans, que pour essuyer tes refus ? que pour me voir confondu dans la

* En conservant le sens de mon Auteur, j'use toujours de la liberté d'adoucir les expressions hyperboliques que je ne puis rendre avec graces.

foule des *Candidats* rejettés ? ......
Croyois-tu confier à de plus vaillantes mains le ſort de ta guerre *Pontique* ? Ah ſi tu ceſſes d'être ma mere, je ceſſe enfin d'être ton fils. Je ne vois plus en toi qu'une implacable marâtre, dont l'injuſtice rend mes fureurs légitimes. Tu me fermes ton ſein : mon bras ſçaura bientôt l'ouvrir, & me vanger des maux que j'ai ſoufferts...... Tremble ! tu n'eus jamais d'ennemi plus redoutable....

SCENE III.

CATILINA, AURELIE.

CATILINA.

QUI eſt là ?.... C'eſt toi, mon Aurélie ? Approche : viens éclairer ces lieux du feu de tes regards. Fais rougir Phébus de ſa lenteur à parer tes attraits de tout l'éclat qui leur eſt propre.... Mais que vois-je ? tes yeux à peine oſent tomber ſur moi ! me reprochent-ils une trop longue abſence ?

Me suis-je privé trop longtems du plaisir de couvrir ces jouës & ces lévres charmantes de mille baisers délicieux ? .....* parle, quel est mon crime ?

AURELIE.

Si vous le connoissez, qu'est-il besoin de vous le dire ?

CATILINA.

Ah, je brûle de le réparer.

AURELIE.

Vous le dites toujours : mais quand aurai-je ce bonheur ?

CATILINA.

Lorsque mon Aurélie, sûre de ma tendresse, ne me reprochera plus les momens que je dérobe à l'amour pour ne songer qu'à sa gloire ; lorsque je serai assez heureux pour mettre à ses pieds l'Empire de l'Univers.

AURELIE.

Vous me flattez, maintenant ?

CATILINA.

Non, je le jure dans tes bras ; ce langage est celui de mon cœur : heureux, si tu pouvois toujours l'entendre avec autant de plaisir que j'en trouve

* Il l'embrasse.

à te l'exprimer ! Mais que disje ? Se pourroit-il que mon Aurélie attendît moins d'un époux, qui pour lui prouver toute sa tendresse n'a pas craint de lui sacrifier son épouse, & son fils ? De pareils sacrifices peuvent-ils être suspects ? n'en annoncent-ils pas de plus grands encore ? L'architecte jouit-il de sa gloire, si son plan n'est point exécuté ? C'est à celui de ta grandeur que ton époux consacre ses veilles ; c'est à se rendre digne de ton amour, de cet amour qui ramena chez moi l'abondance, & raffermit mon crédit chancelant ; de cet amour enfin, que ma reconnoissance croiroit encore ne pas payer assez en te plaçant au rang des Dieux ! Mais ton secours me devient maintenant nécessaire : dans un projet d'une telle importance, j'ai différens génies, & différens caractéres à ménager. Les uns veulent être flattés & caressés, comme *Lentulus*, que je n'ai pû attirer dans mon parti qu'en exagerant l'illustration de ses ancêtres, & en lui persuadant qu'un Oracle des Sybilles, que j'avois fabriqué après la mort de *Cinna* & de *Sylla*, promet-

toit l'Empire à un troiſiéme *Cornélien.* D'autres, ainſi que l'intrépide *Cethégus*, yvres de leur valeur féroce, iront attaquer le Ciel même, pour me convaincre que les louanges que je donne à leur prétendu courage ne ſont point exagerées. Un *Curius*, & ſes ſemblables, après avoir été dégradés par le Senat, s'enflament tout-à-coup à la voix de quiconque ſemble gémir de l'injuſtice qu'on leur a faite, & ne reſpirent plus que la vangeance. D'autres, tyranniſés par leur ambition, & par l'eſpoir de gouverner les provinces que je leur ai promiſes, les dévorent déja dans l'ame, & jouiſſent par avance de leur grandeur imaginaire: Tels ſont *Lecca*, *Vargunteius*, *Beſtia*, *Autronius*. Que dirai-je de ceux que les beſoins & la miſére oppriment; de ces anciens Officiers de Sylla, qu'aigrit une ruineuſe oiſiveté; de tant de Chevaliers Romains, dont le luxe & la débauche ont conſumé le patrimoine: victimes aujourd'hui de mille avides créanciers, & prêts à tout affronter pour recouvrer leur ancienne opulence? de ces illuſtres Cri-

minels, qui n'envifagent l'efpoir de l'impunité que dans le changement, ou dans la chûte de l'Etat? Ces derniers, ma chere Aurelie, doivent trouver (pour un tems) un azile chez nous: leur ame habituée au crime, loin de s'épouvanter des nôtres, en fera plus ardente à nous fervir. J'en dis autant de ceux qu'un engagement échu, ou prêt à l'être, foumet à la rigueur des loix: fecourons-les; l'amour de la liberté en fera nos efclaves. Il en eft d'autres, & c'eft le plus grand nombre, qu'un moindre prix fçaura nous attacher: têtes auffi légéres que voluptueufes, un cheval, un beau chien, une courtifane aimable peuvent tout faire attendre d'eux. Chere Aurelie, prêtons-nous donc à leur foibleffe, tirons-en toute notre force, & n'en rougiffons point: ce qu'ils peuvent faire pour nous, juftifie ce que nous ferons pour eux. Que mon Palais foit déformais le temple de l'aifance & de la volupté; que tout ce que Rome a d'aimable en l'un & l'autre fexe en foient les Miniftres, & que la belle Aurelie en foit la Prêtreffe. Que les vieux Sena-

teurs en murmurent, les jeunes nous applaudiront : les plaisirs des uns seront nos Orateurs, pour calmer les plaintes & les soupçons des autres. Ta modestie & la mienne en souffriront peut-être ; mais *Jupiter*, & *Junon* même se sont quelquefois déguisés pour tromper des mortels. L'instant de nos succès verra tomber ce masque avec autant de vîtesse que la Scène change sur nos Théâtres... Mais quelqu'un vient. C'est *Lentulus*, j'entens sa voix.

AURELIE.

Je crois reconnoître celle de Cethegus.

CATILINA.

Rentrez, belle Aurelie, & songez à l'exécution de nos desseins. Qu'on ignore sur-tout jusqu'à quel point je vous les ai laissé pénétrer. Soyez discrette, en attendant le moment de votre régne.



SCENE IV.

CATILINA, LENTULUS, CETHEGUS.

LENTULUS.

CE jour naiſſant n'annonce rien que de ſiniſtre ; le Soleil ne luit qu'avec peine : il ſemble, par ſa lenteur à s'élever, qu'il traîne après lui le ſommeil & la mort! ſes pâles rayons paroiſſent bordés de noir, ſa face eſt enſanglantée, & ſa tête débile tellement accablée par le poids des nuages, que la nuit le vaincra peut-être avant qu'il ait rempli la moitié de ſon cours ! Peu ſenſible à notre reconnoiſſance, il ſemble aujourd'hui dédaigner nos hommages.

CETHEGUS.

Eh, que nous importe ? un ſoin plus important nous raſſemble en ces lieux.

CATILINA.

Tu as raiſon, brave Cethegus. Où eſt Autronius ?

CETHEGUS.

N'eſt-il pas arrivé ?

CATILINA.

Non.

CETHEGUS.

Ni Vargunteius ?

CATILINA.

Ni l'un ni l'autre.

CETHEGUS.

Que leurs lits & leurs corps ne ſont-ils embraſés. O vertu ! faut-il que la pareſſe te ſurmonte toujours ? Ils ne ſont pas Romains, c'étoit ici l'inſtant de le paroître.

LENTULUS.

Ils me firent dire hier au ſoir, ainſi que Longinus, Lecca, Curius, Fulvius, Gabinius, & Lucius Beſtia, qu'ils ſe rendroient tous ici de bonne heure.

CETHEGUS.

Oui, avec autant de diligence que vous, ſi je ne vous avois pas éveillé ? lâches eſclaves du repos ! êtres demi-vivans ! L'état du Soleil vous étonne ? ... Vos eſprits ne ſont-ils pas enveloppés dans des corps de glace ? Votre ſang n'eſt-il pas pétrifié dans vos

veines ? votre honneur flétri, vos besoins mêmes, vous trouvent insensibles !

CATILINA.

Cet excès de négligence m'étonne.

CETHEGUS.

Un projet tel que le nôtre, projet que les Dieux mêmes croiroient digne de les occuper tout entiers, ne peut aiguillonner leur indolence! .... Ne comptons plus sur de tels Conjurés. S'ils eussent pensé comme moi, Rome déja seroit en cendres, le Senat renversé, & son éloquent Orateur en fuite.

CATILINA.

Ame de nos hardis projets ! soutien de notre noble audace ! quel plaisir pour moi de t'entendre.

CETHEGUS.

Régne heureux de Sylla ! jours à jamais mémorables, où l'épée frappoit partout impunément ! O tems heureux ! qu'êtes-vous devenus ?

CATILINA.

Ainsi que nos *Augures*, chacun alors choisissoit sa victime.

CETHEGUS.

Le pere périssoit par le fils, & le fils par son frere.

CATILINA.

Tout étoit excusé, loué, récompensé : la licence justifioit tout, & le ressentiment justifioit la licence.

CETHEGUS.

Rome entiere n'étoit qu'un autel consacré au carnage, & le sang le baignoit sans cesse ; l'âge, & le sexe étoient indifférens : rien n'étoit épargné.

CATILINA.

Pas même les parens.

CETHEGUS.

Ni l'enfant ouvrant les yeux au jour, ni le vieillard prêt à le perdre, ni l'infirme près du tombeau. Vierges, Veuves, Matrones, tout tomboit sous le fer, tout périssoit.

CATILINA.

Pour être criminel, il suffisoit de vivre. Quiconque ne tuoit que ses ennemis, ne se signaloit pas ; le nombre des victimes sembloit illustrer l'assassin ; chacun à l'envie cherchoit à se signaler ; tandis que d'autres

ſongeoient en même tems à s'enrichir des dépouilles des morts.

CETHEGUS.

Avare, & feroce *Caron*! tu te plaignis alors. Jamais tant d'ombres à la fois ne couvrirent les bords du Cocyte: ta barque n'y pouvoit ſuffire..: O Mort! tu vis les vivans confondus avec les victimes de ta rage. Tu vis la terreur chercher un azile juſque dans les tombeaux!

CATILINA.

Amis, ce tems va revenir: nous reverrons ces jours de ſang; ils ſeront plus affreux encore. Un troiſiéme *Cornelien* paroit: Rome, connois ton maître!

LENTULUS.

N'Inſiſtez point ſur cet oracle. Il eſt trop incertain.

CATILINA.

Que dites-vous?

LENTULUS.

Qu'il n'eſt pas aſſez clair pour être adopté.

CATILINA.

Quoi, Les Sybilles vous ſont ſuſpectes!...

LENTULUS.

Les prophéties offrent toujours un ſens douteux.

CATILINA.

Celle-ci ne peut l'être, elle a été peſée, examinée, refléchie au point que l'ignorance & la malice même rougiroient d'en douter.

LENTULUS.

Mais vous-même, la croyez-vous vraie ?

CATILINA.

O Ciel! demandez-moi plûtôt ſi Lentulus m'eſt indifferent? demandez-moi plûtôt ſi ſa grandeur eſt l'objet de mes vœux?

LENTULUS.

Le ſentiment des Augures, eſt-dit-on unanime : ils penſent comme vous.

CATILINA.

Pourroient-ils démentir leurs connoiſſances ?

LENTULUS.

Suivant eux, Cinna fut le premier !....

CATILINA.

Sylla le ſecond, vous le troiſiéme. La choſe eſt claire, ou le Soleil eſt ſombre.

LENTULUS.

Les hommes n'eurent jamais de ſi grandes idées de moi !

CATILINA.

Eh, peuvent-ils penſer autrement? Cinna, & Sylla ne ſont plus : ſur qui doivent tomber nos yeux, ſi ce n'eſt ſur celui dont l'éclat a droit de les fixer ? approche, Noble Cethegus: oſe l'enviſager avec moi. Ne crois-tu pas le voir, le ſceptre à la main, commander au Senat épouvanté ? ne vois-tu pas les haches & les faiſceaux diſparoître à l'aſpect de ſa pourpre redoutable ? Oui, tout annonce ſa grandeur : les Statuës de nos Peres ; le marbre & l'airain témoins inanimés de notre gloire ; les gémiſſemens de nos Dieux domeſtiques ; cette ſueur de ſang apperçuë ſur nos murs, & tant d'autres prodiges, ſont-ils des garants incertains d'une révolution prochaine ?

CETHEGUS.

Il dort pourtant, ainſi que nous !

LENTULUS, *à Catilina.*

Ami, je te devrai mon Etre, & quoique le deſtin puiſſe promettre au

ſang *Cornelien*, ce n'eſt point des *Augures*, ce n'eſt point des *Sybilles*, c'eſt deCatilina que je veux tout tenir.

CATILINA.

De moi, Seigneur! eh que puis-je pour vous? Regardez plûtôt Cethegus: voyez en lui l'heritier de Mars.

CETHEGUS.

Par Mars lui-même, je jure que Catilina m'appartient de plus près. l'univers entier ne peut aſſez loüer ſa valeur, dût l'envie même y joindre ſa voix..... Mais voici nos amis. Nous n'avons encore rien fait: nous allons cependant parler de nouveau!

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. AUTRONIUS, VARGUNTEIUS, LONGINUS, CURIUS, LECCA, BESTIA, FULVIUS, GABINIUS, *& autres Conjurés.*

CEthegus les raille avec aigreur, en les accuſant de pareſſe & d'indolence. Ca-

tilina allarmé des vivacités de ce Conjuré, tâche de le calmer. Il ordonne à un domestique de fermer toutes les portes, & de veiller à ce que personne n'approche de cet appartement.

CATILINA, *à part au domestique.*

Va maintenant dire au Prêtre d'égorger l'Esclave que j'indiquai hier au soir ; & lorsque je t'appellerai, apporte-moi son sang.

VARGUNTEIUS.

Quelle horreur me saisit !... mes amis, ne sentez-vous rien ?

LONGINUS.

Un frémissement extraordinaire s'empare de tout mon corps !... quelle en est donc la cause ?

LECCA.

Le Soleil s'obscurcit & recule !...

CURIUS.

Ainsi que jadis au repas d'Atrée !...

FULVIUS.

Chaque instant épaissit les Ténébres !

LENTULUS.

O Vesta ! ton feu sacré s'éteint,

GABINIUS.

Dieux, * quels gémiſſemens! ... d'où partent-ils ?

CETHEGUS.

De votre imagination... Ah, ſoions hommes ; c'eſt au feu de nos ames à nous former un nouveau jour.

AUTRONIUS.

Quoi ce bruit affreux recommence ?... on croiroit qu'il part de la ville entiere.

CETHEGUS.

Notre foibleſſe ſeule enfante nos terreurs.

VARGUNTEIUS.

Quel éclat ſoudain m'éblouit ?...

CURIUS.

Regardons au dehors.

LENTULUS.

La lumiere augmente ; elle eſt terrible!..

LECCA.

D'où nous vient-elle ?

LONGINUS.

Un bras ſanglant eſt étendu ſur le

* Le Théâtre eſt plongé dans l'obſcurité, & l'on entend un bruit ſouterrain.

Capitole : il tient une verge enflamée.... O mes amis, il s'aproche!... il brille maintenant sur nos têtes.

CATILINA.

Tant mieux : j'en accepte l'augure. Le Ciel approuve nos projets....

CETHEGUS.

Malgré l'Enfer & ses ténébres. Revenez, cessez de regarder : c'est trop de tems perdu. Allons Catilina, parlez. Quel sujet nous rassemble ici?

CATILINA.

O vous l'élite des Romains! si ce titre vous étoit moins dû, si les grands sentimens qui vous animent ne vous rendoient pas toujours prêts à le sceller de votre sang, vous ne me verriez point employer l'éloquence pour parler à vos cœurs; & si je vous respectois moins, un seul mot dévoileroit le mien. Cependant la connoissance que j'ai du caractére de la plûpart de vous que j'ai toujours éprouvés aussi sinceres que braves; cette conformité de sentimens qui a toujours réuni nos ames dans les peines & les plaisirs, dans les dangers & dans la gloire, me sont de trop surs garants

de votre amitié pour ne pas m'enhardir à vous parler ſans crainte d'une entrepriſe auſſi ſainte que noble, auſſi grande que juſte. Ce que j'en penſois autrefois, & dont chacun de vous fut inſtruit en ſecret, m'étoit ſuggeré par la gloire : c'eſt la neceſſité maintenant qui m'enflame. C'eſt l'aſpect de notre état préſent, c'eſt le preſſentiment de nos malheurs prochains qui crie ſans ceſſe dans mon cœur qu'il eſt tems de briſer le joug de fer qu'on nous impoſe ! eh de quel autre nom pourois-je l'appeller ? quand je vois la République en proie aux voraces deſirs d'un nombre de tyrans choiſis, qui en jouiſſent tour à tour, qui la pillent, & la deshonorent ! Quand je vois tous les Rois & les *Tétrarques* de la terre tributaires de Rome y faire paſſer l'or & les richeſſes des Nations uniquement pour enrichir ces raviſſeurs avides, tandis que le reſte de ſes Citoyens, quoique cenſés égaux aux autres, languiſſent dans l'eſclavage & la miſere !... O mes amis ! ſommes-nous donc moins grands, moins vertueux, ou moins vaillants ? Sommes-

nous nés pour être confondus avec la populace ? Rome ne nous doit-elle que du pain & de l'eau ? Les dignités, les titres, les honneurs, ne sont-ils réservés que pour eux ? L'abaissement & les opprobres sont-ils notre partage ?.... Jusques à quand, braves amis, supporterons-nous ces horreurs ? Ne vaudroit-il pas mieux succomber avec la vertu, que de vivre dans la honte & l'infamie attachées à la misere ? que de traîner une vie méprisable qui flate trop l'orgueil de nos tyrans ? Dieux, & mortels ! n'avons-nous pas des bras ? Nos cœurs ne sont-ils pas Romains ? Qu'attendons-nous pour frapper de vils ennemis, aussi corrompus par le luxe, qu'affoiblis par le poids de l'âge ?.. Ah si nous étions hommes, si quelqu'un osoit seulement tenter l'entreprise, le succès peut-il être incertain ?

CETHEGUS & LONGINUS.

Tentons-la, mes amis, tentons-la.

CURIUS & BESTIA.

Poursuis, brave Catilina.

CATILINA.

Mon ame est penétrée (eh, qui-

conque en porte une un peu mâle n'en ſent-il point autant ?) Mon ame frémit, dis-je, à l'aſpect des tréſors que ces gouffres vivans engloutiſſent ; en voyant leurs débauches, leur luxe, & la ſomptuoſité de leurs édifices étonner l'univers, & ſubjuguer Neptune même !.... A peine peuvent-ils compter leurs différents Palais de la Ville & des Champs, tandis qu'en nos humbles foyers nous comptons à peine un Dieu *Lare* * les Statuës *antiques*, les Tapiſſeries de *Tyr*, les Peintures d'*Epheſe*, la vaiſſeile de *Corinthe*, les habillemens *Attaliques*, & les pierres précieuſes nouvellement connuës depuis l'expédition de Pompée en Aſie, ſont achetées par eux au prix d'une Province entiére ! le *Phaſe* ne produit plus aſſez de gibier, ni le lac *Lucrin* aſſez d'huitres : on va chercher juſqu'à *Circes* dequoi piquer & réveiller leur gourmandiſe ingénieuſe. O ſimplicité de nos Peres, qu'êtes-

* Les Dieux Lares chez les Romains étoient regardés comme les protecteurs & les gardiens des maiſons.

vous devenüe? Vos maiſons mêmes ſont mépriſées & démolies; chaque jour on en voit élever d'autres, que le caprice renverſe ſouvent dès le lendemain: il ſuffit pour cela d'un *écho* mal ménagé dans un appartement. Tel eſt l'emploi qu'ils font de leurs richeſſes: elles eſſuient le ſort de ceux à qui on les avoit arrachées! Cependant leur fortune eſt toujours la même: l'abondance eſt fixée chez eux. Là des Jardins immenſes, ici des Bains auſſi ſuperbes que voluptueux, plus loin des étangs uſurpés ſur la Mer; que vous dirai-je enfin, la nature forcée partout de ſe plier aux loix de l'exacte ſymmetrie, des montagnes applanies, des abîmes comblés, & la terre déchirée juſques dans ſes entrailles pour y trouver le marbre & l'or, ſont les moindres eſſais de leur vaſte Puiſſance! Et nous, ſtupides Spectateurs, immobiles Témoins de tant d'excès dont nous ſommes victimes, nous voions ces éclairs ſans entendre gronder la foudre qui nous menace! Accablés dans nos triſtes maiſons par nos beſoins domeſtiques,

au dehors par nos créanciers, chaque jour ajoute à nos maux, & ne nous fait envisager qu'un avenir encor plus terrible. Reveillez-vous nobles Romains ! La liberté fait l'objet de vos vœux, osez vous la procurer. La renommée, l'opulence & la gloire s'offrent à vos regards : c'est la fortune qui les guide ; soyez dignes de ses faveurs, osez vous jetter dans ses bras. L'occasion, vos besoins, vos dangers plus puissants que mon éloquence, suffisent pour vous enhardir : que dirois-je de plus ? Commandez à Catilina ; comme soldat, ou comme Général, son ame & son bras sont à vous. Si par vos soins j'obtiens le *Consulat*, le succès de nos vœux est certain. Parlez amis ? L'esclavage & la liberté sont à votre choix : optez.

CETHEGUS.

La liberté, la liberté !

LONGINUS, & CURIUS.

Nous ne respirons que pour elle.

CATILINA.

J'aime à voir votre zèle : il est digne de vous ! il ne reste donc plus, pour assurer le succès de notre entre-

prise, que de resserrer les nœuds de notre amitié par un serment solemnel.

AUTRONIUS.

Avant d'aller plus loin, ne seroit-il pas a propos que chacun sçût les conditions de son engagement ?

VARGUNTEIUS.

Sans doute; & les moyens dont on compte se servir pour amener à fin un si grand ouvrage.

CATILINA.

Comment donc, mes amis ! Me croyez-vous capable de vous faire embrasser des chiméres, & d'exposer votre valeur, sans avoir d'autre garant de notre réussite que le hazard, ni d'autre but que celui d'oser tenter une entreprise dangereuse ? Rendez-vous, rendez-moi plus de justice : ce que je suis, ce que vous êtes, vous garantit notre succès. Quant aux moyens qui doivent y conduire, reflechissez d'abord sur l'extrême sécurité de cette aveugle République, sur l'indolente confiance du Senat. Pense-t'il, rêve-t'il même que sa Puissance puisse jamais être attaquée ? Toutes ses Ar-

mées ſont diſperſées au loin. Celle de Pompée, que nous aurions le plus à craindre, eſt au fond de l'Aſie; celle d'Eſpagne eſt ſous les ordres de *Cneus Piſon*, & celle de la Mauritaine obéit à *Nucerinus* : tous les deux nous ſont attachés, notre eſprit les anime; je vous en ſuis garant. Le Conſulat que j'attens de vos ſoins, doit-il vous inſpirer moins d'eſpoir? *Caius Antonius*, déſigné pour mon Collegue, eſt-il moins engagé que nous dans la conſpiration, ſes beſoins ſont-ils moindres que les nôtres, ne diſpoſois-je pas de ſon cœur? Combien d'autres noms illuſtres ne pourrois-je pas vous citer (s'il vouloient être connus) qui n'attendent qu'un inſtant propice pour ſe joindre à nous, & ſeconder hautement nos projets?... Quels obſtacles avons-nous donc à craindre, mes amis? Quels perils pouvons-nous naturellement redouter dans une auſſi noble entrepriſe? Ah, s'il en eſt, comparons-les du moins avec les avantages que nous devons en retirer. En premier lieu, toutes vos dettes ſont acquittées: les Loix ſe taiſent; toute action, tout

jugement, tous decrets prononcés contre vous ſont anéantis, Le regne de Sylla renait, tout Citoyen opulent eſt proſcrit : ſes biens ſont confiſqués ; c'eſt à nous d'en diſpoſer. Telle maiſon, eſt à vous ; telle terre eſt à lui ; ces étangs, ces vergers, ces ſuperbes jardins ſont le partage d'un autre ; l'un s'empare de telle Dignité, l'autre de tel Emploi. Telle Province tombe à *Vargunteius*, telle à *Autronius*, telle autre au brave *Cethegus*, & Rome à *Lentulus*. L'Univers en un mot devient votre partage. La Magiſtrature, le Sacerdoce, les honneurs, les plaiſirs, tout eſt à vous, nobles Romains : Catilina ne déſire, n'ambitionne, que l'honneur de vous avoir ſervi. Tu fus offenſé, *Curius*: tu fus rayé du nombre des Senateurs. Ton ame aſpiroit-elle après l'inſtant de la vangeance ? Cet inſtant eſt arrivé. Tu gémis de la même diſgrace, ô *Lentulus* ! Il eſt temps de t'en vanger. Le fier *Longinus*, ſouhaite-t'il de braver la rencontre du *Préteur*, dans les ruës de Rome ? Rien ne s'oppoſe à ſa volonté : il peut impunément fou-

ler aux pieds les faiſceaux des Licteurs, & ſe vanger de l'avide Uſurier. Quelque jeune beauté vous inſpire-t'elle des déſirs ? En voulez-vous au ſang d'un rival, ou d'un ennemi ? qui peut vous retenir ? quel eſt l'Epoux, quel eſt le Pere, de quelque rang qu'il ſoit dont l'audace osât vous refuſer ou ſa femme, ou ſa fille ? ou plûtôt, en eſt-il qui ne s'empreſſaſſent point de prévenir vos vœux ? Reſtons ſeulement unis, reſpectons-nous l'un l'autre, le reſte des mortels eſt ſoumis à nos Loix : la terre entiere enfin eſt le vaſte champ de nos plaiſirs... Mais je vous vois émus: les mâles tranſports qui vous agitent ſe peignent dans vos yeux, & colorent votre viſage.... qu'on apporte le vin, & le ſang qu'on nous a préparé ?

LONGINUS.

Quoi donc ?....

CATILINA.

J'ai fait égorger un eſclave ; & ſon ſang melé dans ce vin, doit être bû par chacun de nous. Eſt-il de cérémonie plus digne de ſçeller notre union ? amis, je la commence : je vous invite

à m'imiter... O Ciel ! ſignale cet inſtant par un coup de tonnerre aſſez terrible pour effrayer la terre entiere étonnée de notre courage. Notre entrepriſe eſt digne de ſes applaudiſſemens. Raffermis toi ma main ! garde-toi de répandre une goute de cette liqueur fatale. Puiſſe-t'elle porter dans mon cœur l'audace, l'intrepidité, & la ſoif du ſang. Et puiſſe cette ſoif ne s'appaiſer que lorſque le ſang Romain nous manquera pour l'éteindre ! tels ſont mes vœux, ô Rome ! ô barbare marâtre ! & ſi mon cœur étoit aſſez lâche pour ceder à la voix des remords, puiſſe mon ſang verſé être bû par vous tous comme celui de cet eſclave !...

AUTRONIUS, *en buvant.*

J'en dis autant du mien.

LENTULUS, *& les autres Conjurés.*

Et moi du mien.

CETHEGUS.

Remplis, remplis ma Coupe juſqu'aux bords ?.. Que n'ai-je le plaiſir de boire ainſi le ſang de Caton ; & celui de cet *homme nouveau*, de ce Ciceron ſi vanté ! Catilina, je joins mes

vœux, & mes ſerments aux tiens.

TOUS LES CONJURE'S.

Nous nous y joignons tous.

CATILINA.

Tout eſt dit, mes amis. Puiſſent nos cœurs être toûjours auſſi fermes que dans cet inſtant... Eſclave * Tu te tais ! ta contenance eſt embaraſſée ?...

LE PAGE, *à genoux.*

Seigneur... pardonnez....

BESTIA.

Il paroit timide.

CATILINA.

Malheureux !... que je te voye encore pâlir : tu es mort... coquin...

BESTIA.

Ami, calme-toi...

CATILINA.

Point d'excuſes, quand il s'agit d'être libres. N'avez-vous pas compris mon diſcours ?

BESTIA.

Nous nous y conformerons.

CATILINA, *au Page.*

Léve-toi... Oſe encore porter ſur

* Il remarque un Domeſtique qui s'eſt tû.

quelqu'un de nous un regard mal assûré : ce poignard est dans ton sein.... Nobles confédérés, tout est fait pour le present, j'attens seulement vos suffrages dans l'Assemblée convoquée pour l'Election des Consuls, & toutes les voix que vous pourrez m'obtenir de la part de vos amis : après cela, reposez-vous sur moi du soin de notre fortune. En attendant cet heureux jour, envelopons-nous des ombres du silence & du secret. Quand la gelée couvre la surface de la terre, qu'elle enchaîne les fleuves & les ruisseaux, les bêtes féroces se retirent dans les cavernes, les oiseaux dans le fond des bois, les paysans sous leurs chaumieres : tous travaux sont alors suspendus. Mais un dégel soudain ranime la nature qu'il tire d'esclavage, & entraîne avec lui tout ce qui s'opposoit à sa liberté. Agissons de même, mes amis : Tombons sur Rome à l'improviste ; que ce nouveau déluge en détruise la moitié, & nous asservisse l'autre, avec un éclat capable de faire trembler les urnes des morts mêmes, & d'effrayer leurs cendres.

CHŒUR.

Eſt-ce le ſort de tout ce qui parvient au dernier période de la grandeur, de ne pouvoir longtems ſubſiſter ? Eſt-ce ſon propre poids qui le mine & l'accable ? ou plûtôt n'eſt-ce pas un effet de l'inconſtance ordinaire de l'aveugle fortune, qui ſe plaît à fonder de nouveaux Empires ſur les ruines des anciens ? Rome, ſans cela, chercheroit-elle à triompher d'elle-même ? Ne devroit-elle ſa chûte qu'à ſes enfans ? ... Sa gloire ne lui a-t-elle pas ſuſcité d'aſſez grands ennemis qui l'environnent ? Où ſon ſort étoit-il de ne pouvoir être vaincuë que par ſes propres forces ? ... O deſtin des Empires ! vous avez votre terme fatal. Grands de la terre, vous ſubjuguez, vous triomphez, vous vous élevez en vain : l'inſtant de votre chûte eſt marqué ! Rome commande maintenant à tout ; ſon pouvoir s'étend de l'un à l'autre pole ; l'univers enfin reconnoît ſa puiſſance ; c'eſt l'ouvrage de la fortune : elle va le renverſer. Tant de gloire, tant de bonheur, tant d'abondance, ſont les prin-

cipes mêmes de ſa deſtruction prochaine. O Rome ! tes ſuperbes édifices, brillans d'or & d'azur, ſemblent menacer les cieux, & les carrieres d'où tu tires les marbres & les métaux, ſont ſi profondes que les enfers ſentent l'eſpoir de voir bientôt le jour ! les richeſſes des nations ſubjuguées parent l'oreille de tes femmes : uue province entiere eſt le prix d'un brillant coquillage ! leur laſcive & pompeuſe parure flote plus légérement ſur elles que ne font les voiles d'un navire agité par les vents. Tes hommes cependant ſont encor plus voluptueux, plus peignés, plus frottés, plus baignés, plus ajuſtés, plus parfumés, plus délicats, plus efféminés enfin que des Courtiſanes. Leur genre eſt ſi dénaturé, que l'on en cherche en vain les dehors. Couchés ſur des lits d'or & de ſoye, ils mangent ſur des tables d'yvoire, ou de bois plus précieux & plus cher encore. Dédaignant les métaux, les pierres les plus rares forment les vaſes deſtinés pour leur boiſſon. La terre ne produit pas aſſez de gibier, ni les mers aſſez de poiſſon pour garnir leurs tables : les

moindres ruiſſeaux, les plus obſcurs buiſſons ne peuvent échaper aux recherches de leurs pourvoyeurs : la nature, en un mot, eſt épuiſée ſans pouvoir ſatisfaire au déreglement de leurs goûts. Le plus grand mérite d'un mets eſt d'être rare, & l'extraordinaire l'emporte toujours ſur le meilleur. De là ce luxe prodigieux, cette énorme dépenſe, fléaux deſtructeurs des antiques vertus que Rome devoit à ſa pauvreté ! L'ambition, l'avarice, la débauche, & mille autres vices, les remplacent aujourd'hui ! les décrets du Senat ſont achetés, les Loix ſont venduës : honneurs, dignités, emplois, tout eſt le prix de l'or ; les voix du peuple, celles des Senateurs mêmes ne s'obtiennent plus ſans être payées. O Rome ! ne t'en prens point aux Dieux. Ce changement de mœurs entraîne celui de ta fortune. Et toi, voluptueuſe Aſie ! ceſſe de te plaindre des maux que tes vainqueurs t'ont faits. Nos vertus t'ont ſoumiſe à nos loix, tes vices nous accablent : tu n'es que trop vangée !

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, GALLA, DOMESTIQUES.

FULVIE.

CEt appartement eſt bien embaumé ! apportez-ici ma table & mon miroir ?

GALLA.

Que ſouhaite Madame ?

FULVIE.

Paſſez là-dedans, & cherchez dans mon cabinet *bleu*, la derniére perle qu'on m'a envoyée ; apportez-la.

GALLA.

Eſt-ce celle de Clodius ?

FULVIE.

Non, celle de Caius Ceſar. Etes-

vous toûjours dans les interêts de Clodius, ou dans ceux de Curius? Si le dernier vient, qu'on lui dise que je suis indisposée. Je ne veux voir personne. Qu'on donne cet ordre à la porte.

GALLA.

Y songez-vous bien Madame?

FULVIE.

Ouy. Tu perds ton temps en sa faveur.

GALLA.

Croyez-moi, Madame: Curius est riche.

FULVIE.

Qui en doute? sans cela, seroit-il entré chez moi? finissons, attachez vite mes cheveux.

GALLA.

Les voulez-vous comme hier?

FULVIE.

Non, ni comme le jour précédent. Quand me vis-tu jamais paroître deux fois de suite dans le même ajustement?

GALLA.

Les friserai-je en *globe*, ou en *pyramide*?

FULVIE.

Comme tu voudras, pourvû que tu finisses tes impertinences. Si j'avois mal passé la nuit, tes sottes questions me feroient tourner la tête. Epargne-moi le reste de ce beau colloque.

GALLA.

Hélas, Madame, je ne parlois qu'à bonne intention, & pour vous exercer un peu, suivant les ordres de votre medecin.

FULVIE.

Ha, ha! t'auroit-il ordonné de m'excéder, par forme d'exercice ?

GALLA.

Non pas jusqu'au point d'irriter votre colère : mais seulement autant qu'il le faudroit pour agiter votre sang, & lui donner un libre cours... Entre l'eau tiede, & l'eau boüillante, il y a bien de la différence, Madame.

FULVIE.

Je crois, par *Jupiter*, qu'elle a envie de me mettre à quelque sauce !... Et bien, cela finira-t'il ?

GALLA.

Madame permet-elle que je l'habille ?

FULVIE.

O *Junon*, protege-moi ! je crois qu'elle viſe auſſi au bel eſprit ? eh ma pauvre Galla, d'où reviens-tu ?

GALLA.

Madame ſe plait à ſe moquer de moi. J'ai ſeulement rêvé cette nuit de *Sempronia*.

FULVIE.

Oh, mon étonnement ceſſe : je vois d'où part le mal. Et bien, que faiſoit-elle ?

GALLA.

Non, Madame, jamais perſonne ne parla mieux qu'elle !

FULVIE.

En ſonge... ſur quoi rouloit ce beau diſcours ?

GALLA.

Sur les affaires de la République, Madame; ſur ſes dettes, & ſur la façon de lever des ſommes capables de les acquiter... oh, cette femme eſt d'une vaſte politique !

FULVIE.

Cela fait-il auſſi partie de ton rêve ?

GALLA.

Mais, Madame, ſes talens vous

ſont connus ; vous n'ignorez pas même jusqu'à quel degré Sempronia poſſede les langues Greque, & Latine.

FULVIE.

D'accord : mais je ne l'avois pas rêvé comme toi ; ainſi tu dois m'excuſer.

GALLA.

Madame ſe réjoüit à mes dépens.

FULVIE.

Point du tout.. mais achéve : ta Sempronia n'eſt-elle pas auſſi un *bel eſprit* du premier ordre ?

GALLA.

Oui ſans doute, & très-mâle.

FULVIE.

Et critique très-féméle, Poëte au beſoin, diſeuſe de bons mots, enjoüée, ou ſérieuſe ſuivant les circonſtances ?

GALLA.

C'eſt la verité.

FULVIE.

Chantant bien, & joüant de divers inſtruments ?

GALLA.

Il n'en eſt point dont elle ne tire parti.

FULVIE.

Sa danſe eſt admirable ?

GALLA.

C'eſt un prodige ! un vieux Senateur lui diſoit un jour, qu'une honnête femme devoit rougir de danſer ſi bien.

FULVIE.

Il pouvoit impunément lâcher ce propos : les honnêtes femmes du ſiécle entendent raillerie.

GALLA.

Ajoutez à tout ceci, qu'elle eſt fort liberale.

FULVIE.

De ſa bourſe, ou de ſon cœur ?

GALLA.

De tous les deux. On ignore même ce qu'elle épargne le plus.

FULVIE.

Le portrait eſt galant.

GALLA.

Il eſt en verité fâcheux qu'elle vieilliſſe.

FULVIE.

Pourquoi ?

GALLA.

Et, mais... parce que cela eſt fâcheux.

FULVIE.

J'en attendois quelqu'autre raiſon.

GALLA.

Auſſi en ai-je... avoüez qu'elle a été belle, & que vous ſeule exceptée, il n'eſt point de femme dans Rome qui ſe mette mieux qu'elle ; & qui ſache mieux l'art de ſupléer au déclin de ſes charmes ?

FULVIE.

Auſſi dit-on qu'elle porte un maſque, en guiſe de viſage.

GALLA.

Cela eſt bien méchant, Madame. Il eſt vrai, qu'elle ſe polit la peau avec de la mie de pain & du lait ; & que la nuit ſon corps en eſt couvert, comme ſes mains le ſont dans la journée par une paire de gands blancs.... cependant, on prétend que la pauvre femme cherche bien plus qu'elle n'eſt recherchée ; & c'eſt en quoi elle fait peut-être quelque dépenſe.

FULVIE,

Tu n'es pas mal inſtruite. Mais, que dis-tu de l'Epouſe de Catilina, de cette fameuſe Aurelie ? voilà ce qu'on appelle une femme !

GALLA.

Oui ; elle eſt magnifique, elle a de

beaux habits : c'eſt dommage qu'elle ne ſache pas les porter. Elle eſt toujours miſe!... je l'ai vûe ſouvent ſi couverte d'or & de pierreries, qu'on ne trouvoit en elle que la moindre partie d'elle-même. Ma foi, Madame, je jure ſur ma vie que vous éclipſez tout cela quand vous voulez. Oui, je le répéte, pour attirer tout Rome à vos pieds, vous n'avez qu'à le vouloir. Vous vous mettez ſi bien, vous ſçavez varier votre parure avec tant d'élégance & de nobleſſe, que fuſſiez-vous ſans viſage, votre ajuſtement ſeul ſeroit capable d'inſpirer de l'amour.

FULVIE.

Pourquoi, tandis que tu es en train, n'en pas ſéparer auſſi le corps ?.... quelles nouvelles annonce ta figure * ?

LE DOMESTIQUE.

Madame, *Sempronia* eſt à la porte.

GALLA.

Par *Caſtor*, voilà mon ſonge accompli !.. Madame, au nom de *Venus* même, daignez la recevoir !....

FULVIE.

Je crois que tu deviens folle....

* A un Domeſtique qui paroît.

GALLA.

De grace, Madame, daignez l'entendre parler politique, & controller le Senat.....

SCENE II.

SEMPRONIA. FULVIE. GALLA.

FULVIE.

OU donc allez-vous si matin, ma chere Sempronia?

SEMPRONIA.

Chez Aurelie, qui m'a envoyé chercher. Voulez-vous y passer avec moi?

FULVIE.

En verité, je ne le puis maintenant, j'ai plusieurs lettres à faire.....

SEMPRONIA.

Hélas, que je vous plains! j'ai passé la nuit à écrire à toutes les tribus, & à toutes les centuries du monde, pour demander leur voix en faveur de Catilina. J'en suis prodigieusement fatiguée! mais j'espere qu'il sera Consul de notre façon. Cras-

ſus, Céſar, & moi vous en répondent.

FULVIE.

Il eſt donc ſur les rangs?

SEMPRONIA.

C'eſt le premier des *Candidats*.

FULVIE.

Quels ſont les autres?... qu'on m'apporte de la poudre, & du vin, pour mes dents.

SEMPRONIA.

Oh, la belle Perle!

FULVIE.

Elle eſt aſſez jolie.

SEMPRONIA.

Elle eſt vraiment orientale!... les Compétiteurs de Catilina ſont, Caius Antonius, Lucius, Longinus, Quintus Cornificius, Licinius, & ce *bavard* de Ciceron. Mais Catilina & Antonius l'emporteront, car les autres ne manqueront pas de s'en déporter. Quant à Ciceron, on n'en veut point.

FULVIE.

Eh, pourquoi donc?

SEMPRONIA.

La nobleſſe lui ſera contraire.

GALLA.

Comme elle eſt au fait des ſecrets de la République!...

SEMPRONIA.

Cela conviendroit bien, en effet..: un nouveau venu, un *Champignon* (comme dit Catilina) qui paroît à peine dans Rome, obtiendroit le Consulat !.. Il ſeroit beau que les Patriciens laiſſaſſent ainſi avilir une pareille dignité. Un homme ſans nom, ſans ayeux, ſans titres, ſans maiſon....

FULVIE.

Mais il eſt vertueux.

SEMPRONIA,

La vertu, ſans naiſſance, eſt un défaut de plus... Elle ne ſert qu'à le rendre inſolent. Il lui ſied bien de vouloir être plus ſçavant & plus éloquent qu'un noble !....

FULVIE.

N'eſt-ce plus par la vertu que la nobleſſe s'acquiert ?

SEMPRONIA.

Je conviens, ſi vous voulez, que cela pouvoit être dans l'enfance de Rome; quand les Rois & les Conſuls menoient la charuë, & ſe piquoient d'être bons Jardiniers : mais vous m'avoüerez que la bêche nous eſt devenuë inutile, & que nous pouvons épargner

épargner notre ſueur ? que nous ſommes en état de vivre un peu plus à notre aiſe ? & que l'honneur de deſcendre de ces antiques Héros doit nous mettre à l'abri de la concurrence des nouveaux venus, des hommes d'hier, des beaux parleurs ?... Quoi, parce qu'il a étudié à Athenes, vous voulez qu'il s'éleve à nos dépens ? non, ma chere Fulvie, nous avons des gens qui parleront Grec ainſi que lui, ſi c'eſt un titre néceſſaire. Il déplait en un mot à Céſar autant qu'à moi ; & Craſſus eſt de notre avis, ainſi que beaucoup d'autres.

GALLA.

Quelle maîtreſſe femme !

FULVIE.

Sempronia, vous devez beaucoup à Galla, au moins ? voyez comme elle vous admire !

SEMPRONIA.

Ah, ma pauvre Galla ! comment te portes-tu ?

GALLA.

Toujours bien pour vous ſervir, Madame....

SEMPRONIA.

Dis-moi, je t'en prie chere Fulvie: quels ſont les Patriciens qui compoſent ta Cour maintenant ?

FULVIE.

Ma foi, tantôt l'un, tantôt l'autre, ſuivant comme le caprice les mene.

SEMPRONIA.

Tu les enchaîne tous. Y a-t'il long-temps que tu n'as vû ton principal adorateur, Quintus-Curius ?

FULVIE.

Mon principal adorateur ?

SEMPRONIA.

Oui: je l'appelle ainſi.

FULVIE.

S'il vous plaît, je vous le cede.

SEMPRONIA.

Que dites-vous ?

FULVIE.

Il ne vient point ici : je lui ai fait fermer ma porte.

SEMPRONIA.

Venus vous en préſerve !

FULVIE.

Pourquoi ?

SEMPRONIA.

Un amant auſſi conſtant ?...

FULVIE.

Qu'importe, j'aime la diverſité; je ſuis sûre que vous êtes du même goût: vous pouvez le prendre.

SEMPRONIA.

Il eſt encore frais cependant. Prens garde à toi, Fulvie, ne me tente point trop!

FULVIE.

Il eſt encore frais, dis-tu? oui, & même trop frais pour moi.*.... Je ſçais mieux choiſir.....

SEMPRONIA.

Je t'entens.... Tu commandes à ceux-là?

FULVIE.

Tu l'as dit. Tous tes Seigneurs, tous tes illuſtres faunes, ſont trop impérieux, trop vains, trop brutaux. Il ſemble qu'on leur doive tout à la premiere vuë.

SEMPRONIA.

Hélas oui: encore veulent-ils être aimés abſens, comme préſens!

FULVIE.

Entre nous, ils me déplaiſent fort:

* J'épargne ici au Lecteur un détail un peu trop cynique.

pas un d'eux n'a le talent de me toucher, à moins qu'ils ne paroiſſent ici les mains pleines.

SEMPRONIA.

Céſar fait-il bien les choſes ?

FULVIE.

Il faut que tous ceux qui veulent être admis chez moi, ſoyent diſpoſés à bien payer : des bijoux, de la vaiſſelle, de l'argent comptant même ſont leurs ſeuls paſſeports. Ne me crois pas femme à m'entouziaſmer d'un beau cigne, comme fit *Léda* ; ou d'un ſuperbe taureau, à l'exemple d'*Europe* : j'imite *Danaé*, c'eſt de l'or qu'il me faut, & quel que ſoit le *Jupiter*, ce métal le rend agréable à mes yeux.

SEMPRONIA.

Que vous êtes heureuſe de ſçavoir profiter ſi utilement de la fraicheur de vos appas !... Tandis que je ſuis forcée d'avoir recours aux préſents, à la muſique, & à une table bien ſervie pour attirer quelque compagnie chez moi !

FULVIE, *à part.*

Et de ne voir applaudir que votre Cuiſinier,

SEMPRONIA.

De me voir ronger, ainſi que mon mari, par d'impitoyables uſuriers, après avoir épuiſé toutes les reſſources capables de me faire ſoutenir un train ſans lequel je ſerois peut-être bientôt abandonnée !

FULVIE.

C'eſt votre faute. Pourquoi cette rage de ne vous attacher qu'à de jeunes barbes ? Il ne faut pas être ſi difficile dans ce ſiécle-ci.... Que nous vient-il ? regarde, Galla,

GALLA.

Madame, c'eſt la perſonne....

FULVIE.

Quelle perſonne ? n'a-t'elle point de nom ?

GALLA.

C'eſt Quintus-Curius, Madame.

FULVIE.

N'avois-je point dit que je ne recevois perſonne ?

SEMPRONIA.

Je vous quitte, Madame.

FULVIE.

Et non, reſtez je vous en prie !... je ne veux point le voir.

GALLA.

Vous ſçavez, Madame, qu'il ne convient pas de le faire trop attendre?

SEMPRONIA.

Et je ne prétens pas en être cauſe.

FULVIE.

Oh, je vous jure!....

SEMPRONIA.

A quoi bon tout ceci? ..

FULVIE,

Galla, dis-lui que je ſuis malade; que je dors.

SEMPRONIA.

Et moi je lui certifierai le contraire...: demeurez, Galla?... Adieu, Fulvie: je ſçais vivre. Pourquoi ſe gêner mal à propos avec ſes amis?... Entrez, *Curius*? on eſt très-diſpoſé à vous recevoir.....

FULVIE.

Votre politeſſe hors de ſaiſon va me mettre à la torture.



SCENE III.

FULVIE. CURIUS.

LE commencement de cette Sçene est d'une licence plus qu'Angloise. Curius, mal reçû de Fulvie, prétend se prévaloir de ses anciens droits. Fulvie le traite avec mépris, & l'accable de reproches offençants. Il tâche de l'adoucir par des promesses dont elle se moque; & cet amant irrité pousse son ressentiment & ses entreprises jusqu'à l'indécence. Fulvie se saisit d'un poignard.

CURIUS.

Quoi donc, *Laïs*, voudroit-elle joüer aujourd'hui le rôle de Lucréce ?

FULVIE.

Non; mais si tu ne cesses, je percerai ton cœur, sans me trouver dans le cas de me punir du crime d'un nouveau Tarquin....Quoi tu recules ? cela te sied tout au mieux !... Il me paroit poûrtant, que tu tirerois plus aisément l'épée contre moi que contre le Senat qui t'a chassé honteusement de sa compagnie, & t'a rendu l'objet du mépris public. Lâche & infame Romain !... Si tu n'étois point tel, ta main desesperée ne

trouveroit-elle pas le moyen d'employer autrement tes armes ?

CURIUS.

Fulvie, vous connoiſſez l'empire que vous avez ſur moi ? gardez-vous d'en uſer avec tyrannie ! les bornes de ma patience ne vous ſont point connuës....

FULVIE.

Pardonnez-moi, Seigneur : le Senat m'a appris juſqu'à quel point vous pouvez être pouſſé.

CURIUS.

Je jure, par tous les Dieux, qu'il ſe reſſentira vivement de vos indignes reproches. je ſerois bien faché d'être auſſi ſûr de me vanger de vous, que je le ſuis de l'être bientôt de lui.... Adieu, Madame : vous vous croiriez apparemment moins belle avec moins d'impertinence ? vous pourrez vous en repentir avant qu'il ſoit peu. Nous vous verrons revenir à moi.

FULVIE.

Quoi, vous vous en flattez ?

CURIUS.

Je crois en avoir lieu.

FULVIE.

Quel en est donc l'augure ?

CURIUS.

La dépouille prochaine des Matrones les plus illustres ; tout l'or, les perles, les bijoux qui brillent dans Rome ; & que Fulvie (mais trop tard) regrettera vainement d'avoir pû partager.

FULVIE.

Bon ! Je suis dès long-tems rebatuë de vos promesses outrées.

CURIUS.

Mais quand vous verrez l'or couler chez vous à grands flots ; quand vous verrez ces superbes Sénateurs dans l'esclavage, leurs femmes dans les fers, leurs maisons, leurs jardins confisqués, tous leurs biens à l'encan, sans que vous puissiez y rien prétendre ; lorsque Fulvie se trouvera encore Fulvie, & peut-être bien moins, nous vous y verrons penser plus sérieusement, & vous mordre les doigts de votre procédé d'aujourd'hui. Adieu, Madame : je vous laisse y penser. *

FULVIE.

Galla, rappelle-le ? .... Il y a du

* Il sort.

ſingulier là-deſſous : Il faut que je le faſſe parler.

CURIUS, *rentrant.*

Comment ! vous vous radouciſſez ! Madame ?

FULVIE.

Fort bien : mocquez-vous de moi maintenant? Ne voilà-t-il pas un grand miracle ! Les pigeons ne ſe careſſent-ils pas, après s'être becquetés ?

CURIUS.

Il eſt vrai ; en ce cas je vous le pardonne. Je ne hais pas la colere de ce que j'aime, pourvû qu'elle ſoit ſuivie d'un aimable racommodement.

FULVIE.

Vous voyez que je cherche, que j'étudie tous les moyens de vous plaire !.... N'allez pourtant pas croire que l'intérêt ait quelque part à tout ceci. Si vous m'aimez, rejettez au plutôt cette idée.

CURIUS.

Chere Fulvie, je t'aime plus que mon ame ! c'eſt plutôt l'envie de te rendre heureuſe qui me fait agir, que l'eſpoir de me vanger du Sénat.

FULVIE.

Et c'eſt ta vangeance ſeule qui peut faire ma félicité : c'eſt ce ſeul eſpoir qui m'a jetté dans tes bras ; que m'importe le reſte ? la valeur m'eſt plus chere, que la parure & la beauté ne le ſont aux femmes. Viens, que je t'embraſſe ! .... Mais comment comptes-tu te vanger ? la connoiſſance de ton glorieux projet m'eſt-elle interdite ?

CURIUS.

Tu ſçauras tout, ſi tu le mérites.

FULVIE.

En peux-tu douter ?

CURIUS.

Embraſſe-moi donc ? ....

FULVIE, *le careſſant.*

...... De tout mon cœur ! .... Eh bien quel eſt donc ce projet ?

CURIUS.

Maïntenant, je reconnoïs ma Fulvie : c'eſt elle-même que je retrouve !

FULVIE.

Parle donc, cher Quintus ? hâte-toi de m'apprendre ....

CURIUS, *après pluſieurs careſſes.*

Apprens, que Catilina ſera Conſul... tu en ſçauras bientôt davantage.

FULVIE.

Acheve, cher ami?....

CURIUS.

Entrons; tu sçauras tout....

CHŒUR.

O Pere des Romains! O grand & redoutable Mars! *& toi*, Jupiter, *plus grand, plus redoutable encore! vous, dont la protection soutint si longtems ce vaste Empire cimenté par le sang du frere de* Romulus, *de ce héros dont la mort ne fut que l'accomplissement de vos Décrets! jettez sur Rome un regard aussi favorable que vous l'eûtes alors; ne permettez pas que l'ambition & la révolte osent tenter de détruire votre ouvrage! Nous touchons à l'élection des nouveaux Consuls: daignez inspirer la voix publique; puisse son choix être aussi libre que digne des Romains! Que ceux qui voudroient nous opprimer soient exclus de ce poste honorable. Que celui qui sera nommé puisse être sage, prévoyant, & ferme, plus grand par l'ame que par le corps, plus*

vertueux en effet que par la renommée. Qu'il ne cherche point à ébranler les Loix fondamentales de l'Etat par son pouvoir, par la brigue, ni par l'orgueil. Faites au contraire, qu'il gouverne nos Tribus avec justice & modestie ; qu'il sçache connoître, récompenser le mérite, & punir le crime quelque grand que soit le coupable. Que la vérité connuë le trouve toujours inébranlable, inaccessible à l'envie, à la corruption, & à la crainte. Qu'il prouve par ses actions qu'il est digne de l'emploi dont il est revêtu. Que sa vie, sa fortune, & sa gloire, soient regardées par lui comme le bien de l'Etat, & non pas comme le sien. Qu'il ressemble, en un mot, aux fameux Brutus, aux Decius, aux Curtius, qui ne travailloient que pour Rome, & ne vivoient que pour elle. Tels étoient encore le grand Camillus, les Fabius, les Scipion qui ne croyoient jamais acheter trop cherement le bien qu'ils procuroient à leur Patrie ; tandis que toutes leurs actions & toutes leurs démarches n'avoient d'autre objet que le bien public dont ils étoient l'ame. Renouvel-

lez, grands Dieux, les vertus de ces vrais Magiſtrats! Juſtes dans la paix, intrépides dans la guerre; que falloit-il de plus, pour rendre un Empire heureux!

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CICERON. CATON. CATULUS. ANTONIUS. CRASSUS. CESAR. LICTEURS. CHŒURS DE ROMAINS.

CICERON.

LEs grandes dignités sont d'un grand poids : mais celui qui s'en voit revêtu en dépit de l'envie, est chargé d'un double fardeau. Quelque précieuse que soit pour lui la distinction qu'il obtient, ses inquiétudes l'emportent toujours sur le plaisir qu'il en ressent ; le bien qu'il fait lui attire peu de loüanges, elles sont arrachées par la force .... Si je vous parle ainsi, Romains, c'est que je sens toute l'im-

portance du poste suprême que vous venez de me confier ; & non pas pour éluder avec art une partie de ma juste reconnoissance : je suis trop pénétré de la grandeur du bienfait ; je confesserai toujours que je ne le dois qu'à vos bontés ; que c'est par vous seuls enfin, si nous en exceptons les Dieux, que Ciceron est aujourd'hui Consul. Eh, de quel autre titre pourrois-je me prévaloir ? Où sont mes urnes, les monumens poudreux de ma famille, les statuës mutilées de mes Ancêtres ? où sont les tables vraies ou fausses de ma longue & illustre filiation ? où sont enfin mes droits sur votre estime, capables d'exciter ma vanité, & de fonder la confiance que vous daignez avoir en moi ? Qui suis-je, en un mot, qu'un *homme nouveau* (comme l'on dit dans Rome) que vous anoblissez aujourd'hui ; auquel, plus généreux encore, vous ouvrez un chemin glorieux pour se rendre digne à l'avenir des honneurs dont vous le comblez maintenant ? Vous rompez en ma faveur une barriere que la jalousie de vos Ancêtres tint toujours

fermée aux personnes de mon Etat : vous me faites Consul ! je l'emporte sur tous mes Compétiteurs, même sur les plus nobles !....

CRASSUS, *à part.*

Voilà l'orgueil qui agit....

CÉSAR, *à part.*

Courage ! vante-toi à ton aise....

CICERON.

Et pour rendre mon élection plus autentique, vos suffrages ne sont point écrits, vous les donnez de vive voix : une acclamation générale fait éclater le consentement unanime de toutes les Tribus ! de là ma joie, de là les transports de ma reconnoissance. C'est maintenant à mes soins, à mon industrie, à ma vigilance, qu'il appartient de justifier votre choix aux yeux de mes concurrents mêmes. Je dois me garder principalement de deux choses : de leurs justes reproches, de votre repentir ; car mes fautes retomberoient sur vous, si j'avois le malheur d'en commettre. Mais j'espere me conduire de façon, que mon Consulat, quelque à charge qu'il me puisse être, ne le sera jamais pour vous. Je me

diſpoſe à veiller tellement ſur moi-même & ſur la République, que les Dieux ſeuls auront à rougir, ſi mon eſpoir & mes ſoins ſont trahis. S'ils laiſſent triompher l'envie, nos malheurs ſeront leur crime.

CESAR, *à part.*

O confiance! d'une eſpece auſſi nouvelle, que l'eſt celui qui la conçoit.

CICERON.

Je n'ignore pas l'état de la République, ni dans quels tems orageux je me trouve chargé de la gouverner : les maux qui la déchirent me ſont connus; objets des craintes des bons Citoyens, je ſçai combien ils flatent l'eſpoir des mauvais. Je ſçai, de plus, qu'une trame ſecrete ourdie par des eſprits turbulens, nous prépare encore de plus grands dangers.

CRASSUS, *à part.*

Tu en imaginerois, au beſoin, pour te faire valoir.

CICERON.

Je ſçai enfin que ce motif n'a pas peu contribué à calmer l'envie & l'orgueil des Grands de Rome, & facilité mon élection.

CATON.

Cela eſt vrai, Tullius. Nos beſoins, & ta vertu, t'ont fait Conſul.

CESAR.

Caton ? vous allez le perdre avec vos louanges.

CATON.

Céſar ? l'envie vous nuira encore plus.

LE CHŒUR.

La voix de Caton, eſt celle de Rome.

CATON.

La voix de Rome, eſt celle du Ciel ! C'eſt elle, Ciceron, qui te met en main les rênes de l'Empire, pour faire briller tes talens & ta capacité. Quand la mer eſt tranquille, le plus ignorant peut guider un vaiſſeau. Mais * c'eſt dans la tempête où l'art du Pilote trouve lieu de ſe manifeſter.

CICERON.

C'eſt à quoi je vais m'attacher uniquement, non ſeulement pendant l'année de mon Conſulat, mais pendant toute ma vie à moins que le tems de mon exercice n'en voie borner le cours.

* J'abrége ici quelques longueurs.

en ce cas béniſſons les Dieux ! Mais ; mon dernier jour, ma derniere heure même ſera employée au ſoin du ſalut de Rome ; & c'eſt par cet endroit ſeul que je croirai acquérir une nouvelle vie. Le vicieux compte ſes années, le vertueux ſes actions.

LE CHŒUR.

O le digne Conſul ! allons l'accompagner chez lui. *

SCENE II.

CESAR.

IL me ſemble que ce Conſul eſt devenu bien populaire.

CRASSUS.

Il profite des circonſtances.

CESAR.

Quoi, Caton ſe met à leur tête ?

CRASSUS.

Et vous Antonius, qui êtes ſon Collégue, on ne vous honore ſeulement pas d'un regard ?

---

* Ciceron ſort avec Caton & la populace.

ANTONIUS.

C'eſt de quoi je m'embaraſſe peu.

CESAR.

Il compte avoir le tems de ſe tranquiliſer. Il eſt des eſprits nés pour le tumulte, d'autres pour le repos.

CATULUS.

Céſar, ſi ce qu'on dit eſt vrai, la République a beſoin d'un homme du caractère de Ciceron.

CESAR.

Catulus croit-il tout ce qu'on dit ? ignore-t'il que ces bruits ſont répandus par Ciceron pour occuper la populace, & pour ſe l'attacher ? Il faut créer des monſtres pour étonner les yeux du vulgaire, & l'on paſſe pour un grand homme en les détruiſant. Un pareil *Herçule* brilleroit-il ſur la ſçene s'il ne ſe forgeoit pas un hydre ?

CRASSUS.

Les traîtres & les méchans ſont trop communs dans un état pour que leur défaite faſſe un honneur ſingulier aux Magiſtrats.

CATULUS.

Malheur aux Empires dont les Ma-

giſtrats n'aquierent de la gloire qu'aux dépens de l'infamie d'autrui !

CRASSUS.

C'eſt juſtement ce que nous devrions empêcher.

CESAR.

Antonius, cela vous regarde directement.

ANTONIUS.

Je m'y attacherai.

CESAR.

Veillez ſur ce fameux ſurveillant.

CATULUS.

Voici Catilina. Comment ſupporte-t'il l'affront qu'il vient de recevoir ?

CESAR.

Je l'ignore. Impatiemment, ſans doute.

CATULUS.

Longinus prétendoit auſſi au Conſulat.

CESAR.

Oui d'abord : mais il s'en eſt déporté en faveur de ſon ami.

CATULUS.

N'eſt-ce pas Lentulus qui s'approche auſſi ?

CESAR.

Oui. Il eſt rentré dans le Corps des Sénateurs.

ANTONIUS.

Il eſt élû Préteur.

CATULUS.

Je le ſçai. Il a eu mon ſuffrage après celui des Conſuls.

CESAR.

Vous étiez alors, en vérité, le Prince du Sénat.

SCENE III.

CATILINA, ANTONIUS, CATULUS, CESAR, CRASSUS, LONGINUS, LENTULUS.

CATILINA.

Je vous ſaluë, nobles Romains !... Digne Conſul ; recevez mon compliment.

ANTONIUS.

Si le Peuple avoit ſecondé mes vœux, noble Catilina, vous auriez été plus heureux.

CATILINA.

Dites plûtôt, que les Dieux n'ont pas voulu inſpirer le Peuple, & reſpectons leurs decrets. Ils connoiſſent nos beſoins bien mieux que nous ne les ſentons nous-mêmes. C'eſt un crime que de les accuſer.

CATULUS.

Je ſuis charmé, cher Lucius, de vous voir penſer ainſi.

CATILINA.

Je m'étudierai toujours à penſer conformement aux volontés des Dieux, & au bien de la République.... Céſar, je voudrois vous parler en particulier.

CESAR.

Je paſſerai chez vous.... Craſſus, ne pouvons-nous point parler devant Catulus?

CATILINA.

Gardez-vous en bien!... J'eſpere, * mon cher Catulus, que les Romains me combleront d'honneurs, quand ils m'en croiront digne. En attendant, je me conſole, en penſant que ceux qui obéiſſent, ne font pas moins partie de

* Haut.

la

la République que ceux qui commandent.

CATULUS.

O Catilina ! permets que je t'embrasse... Se peut-il que la calomnie ose ainsi t'ataquer ?...

CATILINA.

La calomnie !... & d'où part-elle ?

CATULUS.

Ce sont des bruits publics. On prétend que vous êtes outré du refus qu'on vous a fait, & que vous projettez de vous en vanger cruellement.

CATILINA.

Seigneur, il ne m'offense point ce refus : daignez m'en croire ; & apprenez de moi, que quiconque prête l'oreille aux bruits publics est une espece de calomniateur.

CATULUS.

Je le sçais : aussi m'en voyez-vous indigné.

CATILINA.

Et moi non. Celui qui peut être sensible à de telles injures, paroît les mériter.

CATULUS.

Cher Catilina, ta génerosité me tranquilise.

CRASSUS, *à Catulus.*

Voulez rendre au Consul Antonius les mêmes honneurs que Caton & la Populace viennent de rendre à son collegue ?

CATULUS.

Je vais le reconduire chez lui. Soiez toujours les mêmes, mes amis. Les dignités, & les honneurs, ne peuvent jamais manquer à la vertu.

SCENE IV.

*Les mêmes Acteurs ; à la reserve d'*ANTONIUS, & CATULUS.

CATILINA.

Ai-je donc l'air d'être aussi foible que cet homme paroît me le croire ?... Suis-je assez humilié, assez anéanti, pour être soupçonné d'embrasser cette chimére qu'il appelle vertu ? ... O mon cœur, hâte-toi de te dévoiler ; préviens les soupçons de mes amis : ils

me croiroient un traître.. Ma fureur ne peut plus se contenir : la patience est un masque qui m'a trop long-tems empoisonné. Que ne m'a-t'elle consumé! que n'a-t-elle réduit mon cœur en cendre!... Ciel! que d'affronts n'ai-je pas dévoré? Et quel Consul obtient sur moi la préférence?... Pourquoi suis-je mortel? pourquoi ne puis-je atteindre jusqu'aux lieux d'où de pareils humains tirent leur être? quel plaisir pour moi d'en renverser les fondemens, de plonger la nature dans un nouveau cahos, & moi-même avec elle!....

CETHEGUS, *paroit.*

Quoi donc! sont-ce des vœux qui nous occupent maintenant?

CATILINA.

Oui, mon cher Céthegus... Ah! quel mortel ne seroit point flaté de périr, de tomber avec l'univers?

CETHEGUS.

Moi. Je voudrois voir sa chûte, marcher sur ses ruines, & forcer une autre nature d'en former un nouveau... mais laissons les vœux aux femmes : ils sont indignes d'un Romain; employons d'autres armes.

CATILINA.

Que faut-il faire ?

CETHEGUS.

Agir, & ne pas ſouhaiter ; prévenir les vœux mêmes ; être aſſez prompts, aſſez actifs pour ne pas laiſſer aux Dieux le loiſir de croiſer nos deſſeins ; ôter enfin à la terreur le tems de naître dans les ames.

CATILINA.

O brave Cethegus ?

CETHEGUS.

Tu as manqué le Conſulat ; tu m'en plais davantage. Qu'un autre aime à trouver les portes ouvertes : mon plaiſir eſt de les briſer ; de tendre à mon but en nageant dans le ſang, ou de me faire un pont à force de cadavres entaſſés l'un ſur l'autre ; d'arracher enfin la vie au reſte des humains qui l'auroient pû conſerver. Le vrai danger ne conſiſte que dans les obſtacles ; & la vraie gloire eſt de les ſurmonter.

CATILINA.

Ah, que tu dévoiles bien les ſentimens que j'ai trop long-tems renfermés dans mon ame ! Pourquoi n'ai-je pû me montrer toujours tel que je ſuis ?...

Ecoute, Lentulus? regarde bien cet homme. Si les feux qui animent nos cœurs pouvoient s'éteindre, il iroit en ravir de nouveaux dans les mains de *Jupiter* même. Et si ce Dieu sourcilloit, bien-tôt attaché au *Caucase*, Cethegus lui laisseroit à peine l'ennuyeuse compagnie de son aigle.

LENTULUS.

Silence!... j'apperçois Caton.

CATILINA.

Qu'il vienne; qu'il m'entende: je suis las de me contraindre. Fuyez tous: Cethegus me suffit. S'il me soutient, j'entreprends cette guerre. Je répons du succès.

LENTULUS.

Ami, ceci est de trop... soyez plus circonspect.



SCENE V.

Les mêmes Acteurs, CATON.

CATILINA.

QUe cherches-tu, Caton? Est-ce par ordre de ton nouveau Consul, que tu viens nous épier ici? Cet emploi convient-il à ton humeur austere?

CATON.

Eh, que pourrois-je apprendre de nouveau, licencieux Catilina? Ne suffit-il pas de te connoître? La torture & les gênes les plus cruelles pourroient-elles te faire avoüer quelques forfaits qui ne nous fussent déja connus? Il ne manque plus à ton procès, que ta sentence.

CATILINA.

Qui oseroit la prononcer?... Caton?...

CATON.

Les Dieux... Quiconque écoute un Citoyen tel que toi, ne peut être que

leur ennemi, & celui du Sénat, qui s'apprête à purger Rome, par le feu, des Perfides qui la menacent. Tu m'entens, Catilina? fuis donc, ou je te laiſſe. Celui qui oſe partager l'air que tu reſpires, riſque à s'empoiſonner.

CETHEGUS.

Qu'il tombe ſous nos coups....

LENTULUS.

Cher Cethegus, arrête?...

CETHEGUS.

Quoi, Caton, tu ne frémis point?..

CATON.

Moi, non, féroce Cethegus. C'eſt inſulter Rome d'imaginer que Catilina, ou Cethegus puiſſent faire trembler Caton.

CATILINA.

Je connois l'ardeur qui t'anime: mais ſonge à la calmer. Si la moindre étincelle s'échapoit juſqu'à moi, c'eſt avec du ſang que je ſçaurois l'éteindre.

CATON.

Romains, vous l'entendez?...

CATILINA.

Va le dire au Conſul.

CETHEGUS.

Il valoit mieux y envoyer ſon ame...

Lentulus, tu es trop timide. Oublies-tu que c'eſt pour toi que nous nous expoſons ? Oublies-tu le ſceptre qui t'eſt promis par les Sybilles ?

CATILINA.

La dignité de Préteur, & quelques nouvelles graces du Senat ſuffiront pour le ſatisfaire.

LENTULUS.

Catilina, vous m'offenſez ?

LONGINUS.

Cet aiguillon eſt un peu trop vif.

CETHEGUS.

L'occaſion le rend néceſſaire. Quand on conſpire, c'eſt reculer que de ne pas aller en avant.

LENTULUS.

Songeons donc à prendre un parti.

CETHEGUS.

Prenons d'abord des armes. Ceux qui ſont ſourds à la juſtice de nos demandes, en voiant nos épées, s'empreſſeront de combler tous nos vœux.

CATON.

J'apperçois que le glaive doit déſormais vous tenir lieu de remontrances.

SCENE VI.

CICERON, FULVIE.

Elle vient de lui découvrir tout le secret de la conjuration, & n'a demandé d'autre grace que la vie de Quintus Curius. Ciceron, après avoir long-tems déclamé contre les ambitieux, envoie chercher son collégue Antonius, son frere Quintus, & ordonne que l'on fasse entrer Curius.

SCENE VII.

CICERON, FULVIE, CURIUS.

CICERON, *à Fulvie.*

Madame, je compte sur votre secours.

FULVIE.

Seigneur, je connois mon devoir.

CICERON, *à Curius.*

O noble Curius! que j'ai lieu de me plaindre de vous. Donnez-moi la main: ne vous allarmez pas, ... vous regar-

dez Fulvie ? pressentez-vous déjà tout ce que j'ai à vous dire ?... prenez garde, Curius ! si vous osez m'aigrir, la foudre est allumée. Rassurez-vous, encor un coup : c'est pour vous-même, c'est pour votre bien seul que je vais vous parler. Eh, puissiez-vous y penser comme moi !... Quoi, vous que le Sénat alloit reprendre dans son sein ; vous qu'il alloit réintegrer dans tout son lustre comme il a fait de l'ingrat & stupide Lentulus (pardon si je vous nomme, avec un mortel à qui vous ressemblez si peu) voudriez-vous, dis-je, oubliant tout ce que vous êtes, dégrader votre nom par une action infâme ? Curius ne se souviendroit-il plus de la vertu ni des exploits de ses ancêtres ? auroit-il pû s'associer avec des traîtres, des parricides, des furieux enfin à qui le renversement de leur fortune ne laisse d'autres ressources que le crime & le désespoir ? ignore-t'il que la misére enfante la rage ? que le besoin, que l'intérêt sordide, fut toujours le premier aiguillon, le premier guide de tout conspirateur ? Dieux ! que j'aurois à rougir pour lui !... Mais quoiqu'il

en soit, j'espere que Curius ne cherchera point à diminuer son crime à mes yeux. Les méchans excusent toujours leurs fautes : l'homme vertueux les avoüe, & s'en repent. Quiconque se défend d'un premier forfait n'est pas loin d'en commettre un troisiéme.... Regarde, Curius ? tu vois une femme qui t'a devancé dans le chemin de la vertu. La noblesse de ses sentimens me rendroit son adorateur si la jalouse *Terentia* m'étoit moins chere... Quelle gloire ne vient-elle pas d'acquerir ! de quels cris de joie, de quels titres pompeux, de quels transports les ruës de Rome ne vont-elles pas retentir ! quelle affluence de Peuples empressés pour voir passer son triomphe ! de quelle jalousie secrette nos *Matrones*, ne seront-elles pas dévorées, lorsqu'on dira *c'est Elle* ! Quand on la verra digne de plus d'encens, de plus d'honneurs que n'en recevroit Pompée même s'il revenoit triomphant de l'Asie enchaînée !..Telle sera la gloire de sa vie après la mort, son nom seul sera un monument dont le temps ne poura jamais altérer la solidité. Il subsistera toujours

dans la mémoire des hommes quand le marbre, l'airain, le capitole, & moi, ne seront plus qu'une vaine poussiere !

FULVIE.

Ah, Seigneur, vous m'honorez trop !...

CICERON.

Non Madame. Eh, que ne puis-je, en vous rendant justice, exciter son émulation ! doit-on rougir de suivre un bon guide ?... Vous voyez, Curius, *en la regardant*, ce que votre Patrie vous reproche : voyez en même temps vos devoirs. Que la crainte de rompre avec des assassins & des traîtres ne balance plus dans votre ame les droits sacrés & le salut de votre Pays. Ne pensez qu'à ce que vous lui devez ! l'enfant ne doit-il pas tout à son Pere ! Rome n'est-elle pas notre mere commune ? Sa voix qui crie dans nos cœurs n'étouffe-t'elle pas toutes les autres ? n'écoutons que la sienne, ami, c'est celle de la vertu. La crainte seule rend les hommes injustes : & nulle Religion n'enseigne aux hommes la trahison, ni le parjure.

FULVIE.

Seigneur, il vous écoute, il eſt pénétré de vos diſcours. La honte le retient encor : mais je le vois prêt à ſe rendre.

CURIUS.

Vous vous en flattez donc ?

FULVIE.

Oui.... Que je vous en diſe un mot.

CURIUS *à part avec Fulvie.*

O malheureuſe ! vous êtes....

FULVIE.

Quoi ?...

CURIUS.

Ne parlez pas ſi haut.

FULVIE.

Eh bien, je ſuis.... ce que vous devriez être. Reviens à toi, Curius. As-tu pû croire que j'entraſſe, de bonne foi, dans quelque projet où la *Sempronia* occupât le premier rang ? que Fulvie fût faite pour agir en ſous-ordre dans quelque entrepriſe, dût-elle l'enrichir à jamais ? Tu rêvois ſans doute alors !... Livre-toi tout entier à moi, & au Conſul : ſois plus ſage enfin. Je t'ouvre le chemin de la fortune ; ſuis-le. Ton bien-être, & ta ſureté s'y rencontrent.

CICERON.

Madame, je ne dois pas ſouffrir cette converſation ſecrette.

FULVIE.

Seigneur, vous pouvez nous entendre. Je lui repréſentois tous les dangers de ſon entrepriſe.

CICERON.

Les dangers! dites plûtôt qu'il s'expoſoit à une ruine certaine. A-t'il pû croire ; le plus déterminé d'entr'eux a-t'il pû s'imaginer, qu'un tel complot eût trouvé tout le Ciel endormi? Que ces Dieux fondateurs de Rome, euſſent ainſi laiſſé détruire leur propre ouvrage, qui depuis près de ſept cens ans fait l'objet de leurs ſoins & de leur gloire? Curius ne ſent-il pas que le Ciel, en aveuglant les Conjurés à ce point, a voulu les confondre, ſans qu'ils puſſent s'en douter?... Allons, mon cher Curius, la bonté de votre cœur ne peut long-temps ſe démentir : je ceſſe de mêler votre nom avec le leur ; votre confuſion vous rend un ami qui partage la peine de votre repentir. Revenez à votre Patrie qui vous tend les bras : ſoyez digne de ſon amour & de ſes bienfaits ;

ſongez combien il eſt glorieux de s'expoſer, & de mourir pour elle! je ne vous parle point des titres, des honneurs, & des récompenſes que le Sénat vous prépare : ils paſſeront votre eſperance... Quoi donc, vous balancez encore ? ſe pourroit-il que les dangers d'une entrepriſe auſſi honteuſe que déſeſperée euſſent plus d'attraits pour vous, que la gloire certaine que je vous fais enviſager ? Croirai-je que les nœuds d'une amitié criminelle ont plus de puiſſance ſur votre cœur que ceux de la vertu ?

FULVIE.

Il a raiſon, cher Curius.

CURIUS.

Magnanime Conſul! je me jette dans vos bras, dans les ſiens, dans ceux de ma Patrie. Vous m'inſpirez, j'ouvre les yeux, je vous dois mon nouvel être.. Que ma foi, que ma fidelité ne vous ſoient point ſuſpectes, quoiqu'elles naiſſent de mes remords ?...

CICERON.

Non, mon cher Curius, elles m'en ſont plus cheres, je vais vous le prouver. Retournez avec les Conjurés; con-

ſervez avec eux le même viſage ; ſuivez-les dans leurs routes tortueuſes, car ce ſont celles de la trahiſon : éclairez les détours obſcurs de leurs démarches : veillez enfin ſur tous leurs mouvements. Ne quittez point Catilina, Lentulus, ni tous les autres Chefs dont les noms me ſont connus; ſçachez tout ce qui ſe paſſe entre eux de plus ſecret: les noms de ceux qui leur ſont attachés ; pourquoi certains Patriciens ne ſont point nommés ; quels ſont les projets des conjurés ; où, quand, & comment prétendent-ils les faire éclore ? Ne négligez rien, en un mot; & lorſque vos découvertes pourront être utiles à la République, inſtruiſez-moi d'abord ſoit par vous-même, ou par cette noble amie commune à qui je laiſſe le ſoin d'échauffer votre zéle. Je me charge du reſte : Rome ne ſera point ingrate pour un fils tel que vous. Soyez diſcret comme la nuit.

CURIUS.

Et plus conſtant encor.

CICERON.

Je l'eſpere, quoique le temps affoibliſſe tout. Mais trop de ſermens alté-

rent la dignité des promesses.... Qui est là ?.... On pourroit vous rencontrer : sortez par ici, & quand vous reviendrez, montrez ce gage au domestique... éclairez-les.

SCENE VIII.

Monologue de Ciceron, sur les malheurs, dont Rome étoit menacée. On vient l'avertir de l'arrivée de son frere Quintus, & de celle de son collegue Antonius. Il se défie de ce dernier, à cause du mauvais état de sa fortune. Ciceron se détermine pour le gagner & l'attacher à la République, de lui céder le gouvernement d'une Province dont le Sénat vient de le gratifier lui-même.

SCENE IX.

CESAR, CATILINA.

CESAR.

La nuit s'avance, ainsi que l'heure de votre rendez-vous. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Soyez fermes, achevez l'entreprise. Plus on réfléchit sur une action grande & périlleuse, plus

on en écarte le succès : souvent même trop de lenteur a fait échoüer les complots les mieux concertés. Vous me répondrez vainement de vous, d'un second, d'un troisiéme; un autre vous trahira : la crainte du châtiment, est au-dessus de toutes les idées d'honneur & de vangeance. Avant que l'entreprise fût commencée on pouvoit déliberer à loisir sur ce qu'il étoit à propos de faire : maintenant qu'elle est entamée, il faut agir, il faut tirer avantage de tout, il faut fraper. Que ce soit, si l'on veut, un crime : justifié par le succès, il deviendra vertu. On punit les forfaits obscurs, les eclatans sont couronnés. Qui pourroit donc vous arrêter ? la crainte du danger ? puisque vous avez osé conspirer, le plus grand est affronté, la gloire vous attend. Le désespoir devient bravoure, lorsque lui seul peut nous sauver. Eh qu'importe au surplus le jugement des hommes, si le succès écarte toujours la honte de la victoire; si l'on parvient à son but; si l'on se vange enfin ? Laissons aux lâches opprimés la seule ressource qui leur reste : une mort volontaire. Mais nous, songeons

que la force & la ruſe ſont meres des grands ſuccès.... vous ſçavez les ſentimens ſecrets de Craſſus, vous connoiſſez les miens : adieu....

SCENE X.

CATILINA, AURELIE.

CATILINA.

C'Eſt vous, chere Aurelie ?... Vos confédereés ſont-elles ici ?

AURELIE.

Oui.

CATILINA.

Sempronia y eſt-elle auſſi ?

AURELIE.

Elle y eſt.

CATILINA.

Tant mieux : elle eſt vive, elle prendra feu d'abord. Rompez la glace avec elles, chere Aurelie. Engagez-les, à attirer tous leurs maris dans notre complot, ou à ſe défaire de ceux qui pourroient leur être ſuſpects, ainſi qu'à nous. Cette derniere propoſition eſt

peut-être la plus convenable pour celles qui en ſont fatiguées depuis long-tems. Qu'elles nous aident de leur argent, de leurs amis, de leurs eſclaves ; & qu'ils ſoient prêts à tout mettre en feu lorſque l'ordre en ſera donné. Promettez-leur des biens, des Empires, des amants, tout en un mot ce qui peut flatter les deſirs de votre ſexe.... Mais, qui eſt là ?.... C'eſt vous, *Porcius Lecca ?* Sont-ils tous arrivés ?

LECCA.

Oui, Seigneur.

CATILINA.

Aurélie, vous êtes inſtruite : je confie le reſte à vos ſoins, & je crois pouvoir y compter. Allez.... Vous, Porcius, apportez-moi l'aigle d'argent dont je vous ai chargé ; & priez nos amis d'entrer.



SCENE XI.

CATILINA, CETHEGUS, CURIUS, LENTULUS, VARGUNTEIUS LONGINUS, GABINIUS, CEPARIUS, AUTRONIUS &c.

CATILINA.

O Mes amis, vos visages m'inspirent de la joie !.... j'espere que nous nous consultons aujourd'hui pour la derniere fois.

CETHEGUS, *raillant.*

Cela étoit fort nécessaire !

CURIUS.

Nous perdons chaque jour l'occasion de nous vanger.

CATILINA.

Et les moyens d'y parvenir. Vos reproches sont justes, & les plus piquans me sont les plus chers .... Pison est mort en Espagne.

CETHEGUS.

Ainsi que nous ici.

LONGINUS.

La jalousie en débite autant de ceux qui servent sous Pompée.

LENTULUS.

On dit qu'il revient de l'Asie.

CATILINA

Eh bien, que faire ? nous dépêcher d'y aller nous-mêmes ? . . . Amis, prenez séance, & daignez m'entendre :

Je viens d'envoyer Septimius dans le territoire de *Picéne*, & Julius dans la *Pouille*, pour nous lever des troupes. Manlius est en même tems à *Fésules* avec les vieilles & indigentes légions qui servirent si bien Sylla : elles n'attendent toutes que le signal du combat. Levez les yeux, nobles Romains ! regardez cette aigle d'argent : c'étoit l'étendart de Marius dans la guerre Cimbrique ; étendart fatal à Rome ! & qui doit toujours l'être, si j'en crois le rapport des *Augures*. Aussi l'ai-je toujours conservé comme une relique digne d'un Temple, & d'un culte particulier. Jurons donc de lui conserver la foi que nous lui devons, & de porter en silence sous ses auspices la ruine & la mort dans le sein de

notre Patrie.... C'eſt maintenant que le tems de la vangeance eſt arrivé ; c'eſt maintenant que commence la vingtiéme année depuis l'embraſement du Capitole, & qui ſuivant mille prédictions ne doit pas être moins funeſte pour Rome ! c'eſt cette heureuſe année qui doit lui donner un Roi, ſi Lentulus oſe tenter de l'être !

CURIUS.

S'il balance, il n'eſt pas digne de ſa deſtinée.

LENTULUS.

Elle ſurpaſſe mon mérite. Mais ſi le Ciel l'a réſolu j'aurois tort de m'oppoſer à ſes décrets.

CATILINA.

Et nous d'envier votre grandeur. Les Gaules, la Belgique, la Gréce, l'Eſpagne, & l'Affrique, ont dequoi ſatisfaire nos vœux.

CURIUS.

Puïſque Pompée revient, pourquoi n'y pas joindre l'Aſie ?

CATILINA.

Me trompai-je, nobles Romains ? Il me paroît que nos regards ne ſont pas auſſi fiers, ni auſſi animés que de coutume.

CURIUS.

Qui donc en accusez-vous?

CATILINA.

Je ne sçai : mais je ne vois aujourd'hui dans nos yeux ni feux, ni tempêtes, ni éclairs. Notre haine est-elle épuisée ? S'est-elle dissipée dans les airs comme une fumée légére ? Serions-nous fatigués avant d'avoir frapé ? Je n'accuse personne en particulier ; mais ne ressemblons-nous pas tous à des gens sans vigueur ?

CETHEGUS.

Oui ; & toi-même plus qu'un autre, en nous en accusant.

CATILINA.

Ah, la réponse est bonne, cher Cethegus. Elle est assaisonnée.

LENTULUS.

Terminons ces querelles hors de saison ; que chacun de nous soit instruit de ses devoirs. S'il y manque, dans la suite, on pourra l'accuser.

CURIUS.

Ah pourquoi n'avons-nous qu'une Rome à renverser !

CETHEGUS.

Qu'une Rome ? qu'un univers.

LENTULUS.

LENTULUS.

Commençons par fixer le temps fatal.

CATILINA.

Celui des *Saturnales* me paroît convenable.

CETHEGUS.

Il eſt trop éloigné.

CATILINA.

Il n'y a pas un mois à attendre.

CETHEGUS.

Une ſemaine, un jour, une heure, ſeroit trop encor. Il faut agir dès à preſent.

CATILINA.

Tout n'eſt pas encor aſſez diſpoſé pour cela.

CETHEGUS.

Toutes ces lenteurs creuſent peut-être notre tombeau. Si vous ne me teniez pas, vous ne m'auriez jamais. Lorſque l'on oſe autant que nous, le bras doit ſuivre la penſée.

CATILINA

Vous n'y penſez pas, Cethegus. Songez ſeulement aux avantages que nous pouvons tirer de ces Fêtes licencieuſes, tandis que la ville ſera plongée dans l'yvreſſe des plaiſirs; que la liberté re-

gnera dans chaque maiſon ; que chaque eſclave y ſera maitre ; & que l'eſpoir de l'être toujours par notre moyen flatera ſes déſirs ?... Eſt-il un tems plus propre à faire éclore nos projets ?

LENTULUS.

Pourquoi donc, cher Cethegus, votre impatience veut-elle nous priver d'un eſpoir ſi bien fondé ?

CETHEGUS.

Pourquoi préferez-vous l'eſperance à la certitude ?

CATILINA, *à part, à Lentulus.*

Ne le contrediſés pas maintenant... Parlons de l'ordre & de la façon dont l'entrepriſe ſera exécutée.

LONGINUS.

C'eſt bien dit.

LENTULUS.

Je ne ſuis point du goût de l'embraſement : il détruiroit trop ma Capitale.

CATILINA.

Dût-elle être réduite en cendres, on en tirera aſſez d'or pour la rebâtir, & la rendre encor plus ſuperbe. Il faut brûler, ou renoncer à tout.

LONGINUS.

Ce ſeul moyen peut jetter le trouble

& l'éfroi dans l'ame de nos ennemis.

CURIUS.

Nous les immolerons plus à notre aiſe.....

CETHEGUS.

En monceaux.

AUTRONIUS.

Que la terre en ſoit jonchée.

CURIUS.

Qu'elle ſoit l'Autel du ſacrifice.

LONGINUS.

Que Rome en ſoit le feu.

LECCA.

Ah, que cette nuit ſera belle !

VARGUNTEIUS.

Et digne des plus beaux jours de Sylla.

CURIUS.

Quel plaiſir de voir les époux & leurs femmes, les ayeux & leurs petit-fils, les eſclaves & les maîtres, les Vierges, les Prêtres, l'enfant & la nourice deſcendre en flotte chez les morts !

CATILINA.

Je voudrois que douze trompettes, placées dans les douze plus grandes places de Rome, donnaſſent à la fois le ſignal de l'embraſement. Longinus,

& Statilius voudront bien prendre ce ſoin. Le ſouphre, le lin, les armes ſont déja tout préparés chez Cethegus. Gabinius s'emparera des fontaines, des aquéducs, des réſervoirs d'eau, & fera tuer quiconque s'en approchera.

CURIUS.

Que ferai-je moi?

CATILINA.

Chacun aura ſon emploi. Ecoutez: il ne s'agira que de l'exécuter.... Je ſerai, avec l'armée, à portée de couper le paſſage à ceux qui voudront s'échaper, & Lentulus ſe chargera du ſoin de prendre vivants les enfans de Pompée: c'eſt l'unique moyen de faire notre paix avec lui. Que tout le reſte ſoit immolé.

LENTULUS.

Dans quelles diſpoſitions avez-vous trouvé Antoine?

CATILINA.

Il eſt perdu pour nous: ſon collegue l'a gagné. Ce miſérable Ciceron eſt né pour me croiſer en tout. Je le trouve toujours ſur nos pas.

CURIUS.

Il faut l'en écarter.

CETHEGUS.

Que cela n'eſt-il déja fait.

CATILINA.

Plût au Ciel!

CURIUS.

Je m'en charge.

CETHEGUS.

Hola ? n'uſurpez point mes droits.

LENTULUS.

Quels ſont donc vos deſſeins?

CETHEGUS.

Point d'inquiétude. Il mourra : que dis-je ? il meurt ; diſons mieux, il eſt mort.

CATILINA.

Digne Romain ! ton courage ranimeroit l'Univers expirant. Daigne pourtant ne pas dédaigner le ſecours de tes amis.

LENTULUS.

Vargunteius le ſecondera bien.

CATILINA.

Le titre de Client du Conſul le fera admettre à ſon lever.

CETHEGUS.

Eh bien, qu'en induit-on ?

CATILINA, VARGUNTEIUS.

Que nous pourons, sans risque, l'immoler dans son lit.

CETHEGUS, *sortant.*

Sans risque? si cette voie vous plaît, ce n'est pas la mienne.

CATILINA.

Suivez-le, Varganteius: tâchez de l'amener à la raison.

LONGINUS.

Qu'il attende le matin: un pareil attentat exécuté dans la nuit causeroit trop de tumulte.

LENTULUS.

On pourroit même le manquer.

CATILINA.

Priez-le au nom de tous, & de notre amitié, de vouloir bien condescendre à nos désirs.



SCENE XII.

Les mêmes Acteurs. SEMPRONIA AURELIE, FULVIE.

SEMPRONIA.

QUoi donc, notre conſeil eſt plûtôt fini que le vôtre ?

AURELIE.

Et vous oſez prétendre que les femmes ſont plus babillardes que vous ?

SEMPRONIA.

Tout eſt arrêté chez nous ; & vous nous voyez prêtes à agir.

LONGINUS.

Mesdames, les *paſſions* vous trouvent rarement indifférentes, ou longtemps indéciſes.

SEMPRONIA.

Où donc votre maſſif embonpoint vous a-t'il permis d'en apprendre tant ?

LONGINUS.

Chez la fille de votre mere, Madame.

CATILINA.

Sempronia, laiſſez là ce railleur :

parlons d'affaires plus importantes. Aurelie m'aprend des merveilles de votre éloquence.

SEMPRONIA.

Je pense, de plus, qu'une pareille entreprise ne doit point languir, & qu'on ne sçauroit trop se presser d'agir.

CATILINA.

C'est bien pensé, Madame.

SEMPRONIA.

Ce projet me transporte : j'en garantis l'évenement.

CATILINA.

Le festin vous atend. Aurelie, conduisez Madame.... Où donc est Fulvie ?

SEMPRONIA.

Oh, les amans sont inséparables !

CURIUS.

Elle est en vérité excédée de veilles.

SEMPRONIA.

Vous aimeriez mieux sans doute la voir couchée, & de bonne humeur ?

FULVIE.

Sans raillerie, Sempronia, je ne me trouve pas bien. La nuit est avancée : je vais prendre congé. Je vous laisse Curius... Pardon, Mesdames, je dois quelque chose à ma santé.

AURELIE.

Adieu, chere Fulvie.

CURIUS, *à part, à Fulvie.*

Hâtez-vous.. Qu'il appelle sa garde. Si Cethegus le manque, Vargunteius & Cornelius doivent s'introduire chez lui,& l'immoler sous le voile de l'amitié. Aprenez-lui la visite que César a faite à Catilina.... Je vais vous conduire à votre char.

CATILINA, *à Fulvie.*

Comment, Madame, vous voulez nous quitter?

FULVIE.

Sur mon honneur, je suis incommodée, Seigneur.

CATILINA.

J'en suis au désespoir. Lentulus, conduisez Madame.

SCENE XIII.

CATILINA, *seul.*

QUe de sortes de gens les Ministres d'état ne sont-ils pas obligés d'employer? Le téméraire, l'ambitieux, l'in-

digent, le déterminé, le ſot, le miſérable, les femmes mêmes : la lie du Peuple enfin, les concubines! il le faut cependant. Chacun eſt propre à ſon emploi, & chacun dans ſon eſpece ne peut être bien remplacé. Un laquais ſçait allumer le feu, l'eſclave porter un fardeau, un boucher répandre le ſang; l'apoticaire, le ſommelier, le maître d'Hotel, préparer & ſervir le poiſon. Tel eſt le cas où je me trouve! le ſtupide Lentulus ſert de voile à mes noirs projets; l'impétueux Cethegus en eſt l'exécuteur; l'épais Longinus, Statilius, Curius, Céparius, & Cimber, ſont mes laboureurs, mes pionniers, mes boutefeux. Ajoutons à cela ces ſerpens domeſtiques, ces tyrans de nos cœurs que l'habitude a nommé nos épouſes, compagnes toujours prêtes à trahir leurs maris, à abuſer de leur facilité, à faire acheter au poids de l'or les plaiſirs dont elles ſont la ſource : Catilina peut-il douter de ſon ſuccès? peut-il manquer une entrepriſe que tous ces Automates qu'il fait mouvoir regarderont comme leur ouvrage; mais dont il tirera tout le profit? Ne ſe-

ra-t'il point repentir l'audacieux César des conseils qu'il a osé donner à un plus grand maître que lui ? Ne le verrai-je pas bientôt tomber sous les coups de mes conspirateurs, lorsque semblables à ces guerriers produits par les dents de ce fameux dragon, ils périront par les mains l'un de l'autre ? N'en sera-t-il pas de même de Pompée, de Crassus, de tous ceux enfin qu'une apparence de grandeur me rendra redoutables ? . . . . Ah, puisse mon cerveau se liquéfier, mon sang tourner en eau, & ma main défaillante n'être plus en état de soutenir mon épée que pour déchirer mes entrailles, si j'épargne jamais quiconque osera me résister ! Puissent les cruautés que je médite m'être tellement propres, que l'avenir ne puisse les qualifier que par mon nom ! Puissent enfin les Catilinas futurs donner vainement la torture à leur imagination pour en inventer de plus grandes ! . . . .

SCENE XIV.

CICERON, FULVIE, QUINTUS.

CICERON.

QUe ne dois-je pas à votre vigilance ! où est mon frere Quintus ? de grace, faites monter tous mes gens.... Vous pouvez vous vanter, cher Curius, d'avoir été mon Sauveur. Que dis-je ? vous êtes celui de Rome entiere ! mais pouvois-je moins attendre de vous ? . . . . O mon frere ! tous les fameux ressorts dont je vous ai parlé tantôt, travaillent maintenant ; la machine même se met en mouvement. Où sont vos armes ? donnez-en vîte à toute ma maison ; & que ma porte soit fermée jusqu'au jour.

QUINTUS.

Quoi, même pour vos Cliens ? pour vos amis ?

CICERON.

Mes assassins portent aussi ce nom.

Envoyez pourtant chercher Caton, & Catulus, ils ne me ſont point ſuſpects. On peut en même tems avertir Flaccus, Pomptinius, & les Préteurs.

QUINTUS.

Prenez garde, mon frere, que vos frayeurs ne ſoient trop marquées, & plus grandes que le danger. En faiſant rire vos ennemis, ce ſeroit affliger ceux qui vous aiment.

CICERON.

Ce conſeil eſt d'un frere, & j'en ſuis reconnoiſſant. Mais faites ce que je vous dis. La frayeur ne me tranſporte pas.... Céſar y a été, dites-vous?

FULVIE.

Curius dit l'avoir rencontré ſortant de chez Catilina.

CICERON.

Fort bien. Et l'on y tenoit auſſi un conſeil de femmes? .... Qui en étoit l'Orateur, Madame?

FULVIE.

Celle qui auroit voulu l'emporter ſur quarante de plus; la ſçavante Sempronia, qui prodigue de grec, & de figures de Réthorique, demandoit continuellement ſi l'éloquent Conſul

étoit capable de parler mieux.

CICERON.

J'ai là une aimable rivale. Plût au Ciel que Cethegus ne fût pas plus dangereux ? mais j'ai pour défenſeurs les Dieux, le témoignage d'une conſcience auſſi ferme que nette, & l'amour de la patrie.... Eh bien, mon frere ?

QUINTUS.

Caton, & Catulus, venoient chez vous avec Craſſus. Je les ai fait entrer par le jardin.

CICERON.

Quel ſujet conduiſoit Craſſus ? ....

QUINTUS.

Attendez.... je crois entendre parler bas à la porte, comme ſi l'on doutoit s'il eſt jour chez vous ou non ? .... Ce ſont ſans doute vos amis & vos clients qui craignent de vous incommoder.

CICERON.

Vous changerez bientôt de penſée... Avez-vous donné mes ordres au Portier ?

QUINTUS.

Oui..... retirez-vous un inſtant, & écoutez.

SCENE XV.

VARGUNTEIUS, CORNELIUS, *& le Portier.* CICERON, CATON, CATULUS, & CRASSUS, *en dedans.*

VARGUNTEIUS.

LA porte ne s'ouvre point encore.

CORNELIUS.

Vous devriez frapper.

VARGUNTEIUS.

Que nos amis se cachent donc ici; & qu'ils fondent tous ensemble quand nous serons entrés.

CORNELIUS.

Mais qu'est devenu Cethegus?

VARGUNTEIUS.

L'impossibilité d'agir, à sa fantaisie, l'a rebuté.

LE PORTIER.

Qui est là?

VARGUNTEIUS.

Un ami, & d'autres encore.

LE PORTIER.

Perſonne n'entrera qu'au jour.

CORNELIUS.

Pourquoi cela ?

LE PORTIER.

J'ai mes ordres.

CORNELIUS.

Serions-nous découverts ?

VARGUNTEIUS.

Oui, par révélation peut-être. . . . Qui t'a donné cet ordre ?

LE PORTIER.

Celui qui peut plus encore, le Conſul.

VARGUNTEIUS.

Nous ſommes ſes amis.

LE PORTIER.

Cela m'eſt égal.

CORNELIUS.

Nommez-vous plûtôt.

VARGUNTEIUS.

Ecoutez, mon ami, j'ai des affaires importantes à lui communiquer : je m'appelle Varganteius.

CICERON, *à la fenêtre.*

Eh, quelles bonnes affaires vous aménent de ſi bon matin ? . . . . . Ah *, Cornelius en eſt auſſi ?

* A part.

VARGUNTEIUS.

Nous sommes trahis.

CICERON.

Où est donc le fameux Cethegus ?

VARGUNTEIUS, *à Cornelius.*

Parlez, vous, il connoît trop ma voix.

CICERON.

Parlez donc : dequoi s'agit-il ?

CORNELIUS.

On vous trompe, Seigneur....

CICERON.

Non, malheureux, c'est vous que l'on trompe.... Mais je vous crois encor dignes de pitié, si vous voulez m'entendre, & vous repentir. Tremblez, barbares, & renoncez aux horribles projets que vous aviez conçus : apprenez que la République a des yeux qui veillent encor plus pour sa conservation, que les vôtres pour sa ruine. Cessez de vous flatter qu'elle soit toujours lente à punir. Le Ciel, à son défaut, sauroit tonner sur vous. Tandis qu'il en est tems encor, rentrez donc en vous-mêmes, & rougissez de vos forfaits. Quoi, parce que vous n'avez pû vivre sans honneur, vous voulez périr en

infâmes ! Cette pensée me fait frémir pour vous.

CATON.

Vous leur parlez trop longtems, Marcus. Ce sont des gens perdus ; ordonnez qu'on les saisisse.

CATULUS.

Cet attentat prouvé n'est-il pas digne d'exciter la vangeance de la République ?

VARGUNTEIUS, *à Catulus.*

Partons au plûtôt d'ici. L'obscurité nous a caché jusqu'à présent. Nous dirons que quelqu'un a abusé de notre nom.

CORNELIUS.

C'est bien dit, nous nierons tout.

CATON, *à Ciceron.*

Quelle garde avez-vous ici ? Appellez les Tribuns ; faites sonner le tocsin. Cher Ciceron, vous êtes trop modéré. Quand l'audace est poussée à un certain point, elle est indigne de pardon. Que le Senat en soit instruit au plûtôt.

On entend de grands coups de tonnerre, accompagnés d'éclairs.

Ecoutez ? . . . . votre patience irrite

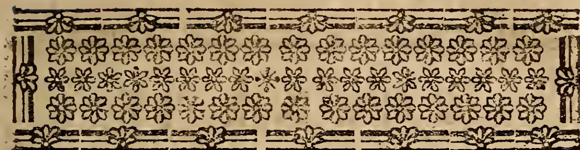
le Ciel même. C'eſt leur emploi, de punir les méchans : que ce ſoit auſſi le vôtre. Ou la juſtice eſt une chimére, ou ſa ſévérité doit égaler les forfaits.

CHŒUR.

O Ciel ! quels coups votre fureur ſoudaine nous prépare-t-elle ? de nouveaux enfans de la Terre menacent-ils encor d'eſcalader l'Olympe, & d'attaquer les Dieux ? La Terre tremble, la nature entiere frémit ! le bruit affreux redouble, & chaque inſtant accroit l'horreur qui nous ſaiſit : nos oreilles & nos cœurs en ſont également pénétrés ! Sont-ce les crimes de Rome, qui allument votre couroux ? Les Prêtres, le peuple, chaque ordre, chaque âge, les deux Sexes enfin courent en foule ſans but & ſans deſſein : la ſurpriſe & la terreur ſont peintes ſur tous les viſages. L'enfant ſe ſauve des bras de ſa mere, & retrouve partout les mêmes dangers qu'il croyoit éviter. Ah, nous le voyons trop ! les fleaux qu'un Etat a mérité ſe multiplient, & l'environnent de toutes parts ; & nous

avons le malheur de ne les appercevoir que lorſque la meſure de nos forfaits eſt comblée ! C'eſt ainſi que nos foibleſſes ont pour nous des charmes, juſqu'à ce qu'elles-mêmes opérent notre châtiment. Faut-il que l'ambition, ce vice qui touche de ſi près à la vertu, faſſe aujourd'hui le mauvais ſort de Rome, & que rien ne puiſſe la ſauver de ſa chûte prochaine ? Malheur à cette paſſion funeſte, que le ſuccès nourrit, que les déſirs irritent, & qui renaît encor après leur accompliſſement ; qui n'eſt jamais ſatisfaite tant que la Terre peut offrir de nouvelles matieres à ſes vœux indiſcrets. L'éloignement diminuë les objets aux yeux ordinaires, il les groſſit à ceux de l'ambitieux : ſon bonheur ſuprême eſt toujours dans le lointain. Par quelle fatalité Rome n'a-t-elle pas connu ſes erreurs ? pourquoi ne les ſent-elle qu'au moment de ſa perte ? C'étoit le ſeul moyen de la prévenir.

Fin du Troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LEs Sénateurs tremblans traversent le Théâtre pour aller au Sénat. Les Ambassadeurs des Allobroges qui se rencontrent sur leur passage, sont étonnés de la frayeur de ces Maîtres de la Terre, & en raillent entr'eux. Ils abordent Ciceron, à qui ils presentent une Requête concernant les affaires de leur Pays. L'air affable du Consul, en les priant d'avoir patience jusqu'au lendemain, lui concilie l'estime des Ambassadeurs, & lui mérite leurs éloges.



SCENE II.

Le Théâtre repréſente le Sénat aſſemblé.

LE PRETEUR.

PLace aux Conſuls .... Peres Conſcripts, prenez ſéance. C'eſt par un Edit du Conſul Marcus Tullius que vous êtes convoqués dans le Temple de *Jupiter Stator*. Soyez attentifs.

CICERON.

O Rome! puiſſions-nous être ici raſſemblés ſous d'heureux auſpices.... Reſpectables Peres de la Patrie, ſi je me ſuis tû juſqu'à préſent ſur les dangers qui menaçoient la République, ne l'imputez point à ma négligence. D'épaiſſes ténébres, auſſi noires que les cœurs de nos ennemis, déroboient à tous les yeux la connoiſſance de leurs horribles projets. Quel rayon de lumiere en eût pénétré l'affreuſe profondeur, ſi le Ciel même n'eût pas pris ſoin de nous en inſtruire? Si ce matin, ſa voix redoutable n'eût pas tonné aſſez haut

pour émouvoir vos cœurs, & les réveiller d'un ſommeil auſſi fatal pour nous que celui de la mort même? Le Sénat m'a vû tenter plus d'une fois de lui dévoiler mes ſoupçons; mais toujours ſans effet: l'atrocité du complot le rendoit incroyable, & me faiſoit croire aſſez vain pour l'avoir inventé dans l'idée d'augmenter ma gloire. Que dis-je? peut-être le croit-on encore! N'importe, je ſerai trop juſtifié lorſqu'à la honte du nom Romain on verra ces furieux Conſpirateurs faire éclater leurs déteſtables projets; c'eſt alors que l'envie même ſe verra forcée de donner à mes craintes un nom plus honorable. Quant à moi, qui n'ai qu'une tête à riſquer, je livre volontiers cette victime, qui leur eſt échapée il n'y a point une heure, ſi mon ſang répandu peut éteindre leur rage, & racheter le repos de Rome. Mais s'il eſt vrai, comme je n'en puis douter, que ma mort ne doive ſervir qu'à leur faire entreprendre plus ſûrement votre perte & celle de la République, je ſçaurai me défendre, ou tomber avec vous.

CESAR, *à part, à Craſſus.*

Courage, vain & artificieux Orateur! Voyez comme il allonge le col, en exagérant au Peuple les dangers qu'il a courus..... Vargunteius commit une grande abſurdité. Devoit-il ſe nommer, avant que d'être entré chez Ciceron?

CRASSUS.

Ce n'eſt rien, s'ils ſont aſſez fermes pour nier conſtamment le fait. Catilina viendra-t'il ici?

CESAR.

Je viens de l'envoyer chercher.

CRASSUS.

Lui avez-vous recommandé d'être bien ferme?

CESAR.

D'être tout ce que la néceſſité lui inſpirera d'être.

CRASSUS.

Feignons de ne rien croire de tout ce que Ciceron dira.

CESAR.

C'eſt le vrai moyen de le rendre furieux.

Quintus-Ciceron arrive, avec les Tribuns, & des Gardes.

CRASSUS.

Oh, il lui vient du renfort!.....
Que vois-je? C'eſt ſon frere. Quelles nouvelles lumieres vient-il lui apporter?

CESAR.

Sans doute quelques avis de ſa femme, ſur la façon dont il doit ſe conduire.

CICERON.

Qu'une partie des Gardes & de nos amis veillent ſur les dehors, & que le reſte demeure ici. Je rens graces à leur zèle. C'eſt du moins une conſolation de trouver encore des Patriotes.

CESAR.

Antoine, vous êtes auſſi Conſul: Peut-on ſçavoir le but de cette *Parade?*

ANTOINE.

Pour moi je n'en ſçai rien: Interrogez mon Collégue. Il eſt des raiſons d'Etat auſquelles je dois me prêter: j'ai promis de le laiſſer faire. Entre nous, il l'a bien acheté; j'y gagne une Province.

CICERON.

Je vous proteſte, *Peres Conſcripts*,

que c'eſt avec douleur que je me vois contraint de recourir aux armes pour vous défendre. Eh, contre qui encore ? Contre un Citoyen, contre un homme né ici parmi vous, contre un *Patricien* enfin dont je reſpecte la naiſſance, dont j'honorerois les grandes qualités, ſi celui que la nature en a doué, ne les employoit point à la ruine de l'Etat. Mais fils d'un pere indigent, pouſſé & ſoutenu dans le monde par les débauches de ſes ſœurs, devenu fameux par l'excès de ſa cruauté dans les Guerres Civiles, célébre enfin dès ſon entrée dans la République par le meurtre de ſes Compatriotes: que pouvoit-on eſpérer d'un caractére que l'habitude & le penchant au crime n'ont pû que rendre auſſi licencieux qu'incorrigible ? Qu'a-t'on droit d'attendre d'une ſource pernicieuſe, que des ruiſſeaux empoiſonnés ? . . . Prenez garde, illuſtres Sénateurs: ce ne ſont point des conjectures, ce ne ſont point des ſoupçons que Ciceron oſe vous propoſer: les forfaits que j'ai à vous dénoncer, ont plûtôt frappé mes yeux que ma penſée: cette main, en un mot, a déchiré le voile qui nous

en cachoit l'horreur avant que mon esprit en eût le plus léger présentiment.

CESAR.

Consul, quels sont donc ses forfaits? oubliez-vous qu'en dégradant ainsi ses mœurs, vous alterez la pureté des vôtres? que l'homme vertueux, en noircissant trop le méchant, risque à souiller sa propre innocence?

CICERON.

Le noble César parle comme les Dieux. Mais lorsqu'il entend que j'ai de quoi convaincre Catilina par ses mœurs mêmes, César devroit se taire, & s'épargner de vaines maximes peu appliquables au sujet.

SCENE III.

Les mêmes Acteurs, CATILINA *paroît.*

CATON, *se levant.*

LE voici lui-même... si quelqu'un le croit digne de son suffrage, il peut s'asseoir auprès de lui. Caton n'en fera rien.

CATULUS.

Je suis l'exemple de Caton.

CATILINA.

Quels nuages mon aspect repand-t'il dans cette auguste assemblée ! *Peres Conscripts*, m'est-il permis d'en demander la cause ?

CESAR.

On vous accuse ici, Catilina. Vous êtes, dit-on, l'Auteur d'un étrange complot.

CICERON.

Oui, c'est moi ; & j'en donnerai la preuve.

CATILINA.

J'y consens . . . mais, répondez-moi, Consul ? si la République est composée de deux corps, l'un maigre, foible, & caduc, mais avec une tête ; l'autre sans tête, mais robuste, & plein de vie : serois-je criminel en tentant de lui en donner une ? . . . Rapellez, & calmez vos esprits, nobles Sénateurs ; daignez enfin m'entendre de sens froid. Rapellez-vous ce que je suis, & la naissance méprisable de mon accusateur, de cet homme ignoré avant que son éloquence se fût signalée en distilant

son fiel contre la noblesse la plus respectable ; de ce parleur éternel, aussi insolent que fanfaron.

CATON.

Arrête, perfide débauché. Tais-toi ; on purifie ta bouche. Sa probité est reconnuë ; il aime sa Patrie. Plût aux Dieux que tu lui ressemblasses !

CATILINA.

Caton, l'amitié vous emporte trop loin.

CATON.

Ton impudence seule mérite ce reproche.

CATULUS.

Taisez-vous, Catilina.

CATILINA.

J'y consens ; mais je crains que ma juste défense ne vienne à tard, après de pareils affronts.

CESAR, *à part.*

S'assiéra-t'il ? . . .

CATILINA.

Oui : dût l'univers m'abandonner ; l'innocence me reste.

CATON.

Toi, innocent ? ainsi que les furies.

CICERON.

Tu ne rougis donc point, pernicieux Catilina ? l'horreur de ton crime a-t'il glacé ton ſang ? ou n'en reſte-il pas plus dans tes veines, que de vertus, ou de vérité dans ton cœur ? .... Juſques à quand prétens-tu donc abuſer de notre patience ? juſqu'à quel point ta fureur oſera-t'elle nous braver ? à quel excès enfin ton audace effrénée bornera-t'elle ſa licence ? ces ſoldats occupés toutes les nuits à garder ce Palais, ceux qui gardent la Ville, la terreur du peuple, l'émotion & le concours de tous les bons citoyens autour du Sénat, cette aſſemblée auſſi auguſte que redoutable dont tous les yeux indignés ſont fixés ſur toi, tout cet éclat enfin n'a-t'il rien de frapant pour ton cœur ? peux-tu ne pas preſſentir que tes projets ſont découverts ? que ta barbare conſpiration enfin connuë, te ravit tout eſpoir ? regarde tous ces Sénateurs. En eſt-il un, s'il veut être ſincére, à qui tu puiſſes te flater d'en impoſer encore ? en eſt-il un qui puiſſe ignorer ce que tu fis la nuit derniere, ce que tu dis la précédente, tes démarches, tes conféren-

ces, tes associés, le résultat de tes conseils les plus secrets ? ô tems ! ô mœurs ! le Consul voit ces attentats ; le Sénat en est instruit, & cet homme respire ! que dis-je, il respire ? il est ici parmi nous ; il partage l'administration de la République ! tranquille sur son siége, ses yeux y marquent les victimes que sa rage consacre à la mort ! & nous pacifiques mortels, déja quittes envers l'Etat, nous sommes trop contens de nous croire à l'abri du glaive de ce perfide ! qu'est devenu ce tems où nos vertueux ancêtres punissoient avec plus de sévérité un mauvais citoyen, que leur plus mortel ennemi ! mais cette loi subsiste encore, & c'est pour toi Catilina qu'elle va revivre dans toute sa vigueur. L'Etat n'a point perdu son pouvoir, ni le Sénat son autorité : les seuls Consuls semblent avoir oublié la leur. Le décret fatal qui proscrit ta tête est arrêté depuis plus de vingt jours : tenu secret jusqu'à présent, l'instant qui le verra paroître doit être celui de ton suplice. Tu vis pourtant encore ! & loin que cette grace fléchisse ton cœur endurci, elle ne sert qu'à redoubler ta confiance

criminelle. Je tenterois envain, illustres Sénateurs, de contenir mon ame : le danger qui nous menace est trop grand ; ce seroit dissimulation, ce seroit foiblesse en moi. Leur Armée est en Italie ; leur camp est sous nos yeux, ici, dans l'Hétrurie ; leur nombre augmente à chaque instant, leur Général est dans nos murs : que dis-je ? dans le Sénat même ! où il médite à toute heure de nouveaux projets fatals à la République. Si j'ordonnois, Catilina, qu'on te prît, & qu'on t'immolât dans l'instant : crois-tu que cet ordre, loin de paroître cruel, ne parût pas plutôt avoir été donné trop tard ?

CATON.

Ses pareils seuls pouroient s'en plaindre.

CICERON.

Mais les mêmes raisons qui m'ont engagé à t'épargner, doivent encore subsister pour ce moment. Je veux te mettre au point que le plus présomptueux, le plus déterminé, le plus semblable à toi de tous tes Partisans soit forcé d'avouer la nécessité de ton suplice. Tant qu'un seul d'entr'eux osera te

défendre, tu vivras. Oui, tu vivras; mais comme tu vis maintenant, observé, veillé, assiegé de toutes parts, hors d'état enfin d'exciter le moindre mouvement dans la République. Les mêmes oreilles, les mêmes yeux qui ont toujours été ouverts sur toi, seront encor plus vigilans, & ne te seront pas moins inconnus. Conçois donc l'horreur de ta situation! si la nuit avec ses voiles les plus sombres ne peut cacher tes démarches les plus concertées; si le moindre soufle de tes premiers projets doit percer les murailles les plus épaisses; si tes pensées même transpirent; si je vois toujours ton ame à découvert, quel peut être ton espoir? frémis, frémis enfin; & que l'impossibilité d'assouvir tes fureurs écarte de ton ame les idées sinistres de proye, de flammes, & de carnage. Souviens-toi que je prédis au Sénat, qu'à pareil jour ton Licteur, Caius Manlius, prendroit les armes: Me trompois-je, Catilina? le fait, le tems, l'heure même, tout n'accomplit-il pas ma prédiction? n'ai-je pas dit aussi au Sénat, que tu avois choisi le cinquiéme jour *des Kalendes de No-*

vembre, pour exterminer tout ce corps respectable, dont la crainte a déja fait absenter une partie ? Nieras-tu, que ce jour même, moi seul ai renversé ton barbare projet ? Que, par mes ordres secrets, tu t'es vû environné, enveloppé de façon à ne pouvoir bouger ? N'as-tu pas dit, en voyant partir les Sénateurs absents, que le carnage de ceux qui sont ici te consoleroit de la fuite des autres ? ... Te reste-il encor quelqu'esperance de surprendre *Præneste ?* quand tu l'as voulu tenter, ne l'as tu pas trouvé bien gardé, fortifié par mes soins ? Tu ne fais rien, Catilina, tu ne tentes, tu n'imagines rien, que Ciceron ne voie, n'entende, ou ne pénétre : il est par-tout avec toi, autour de toi, en toi-même enfin. Rapelle-toi seulement ce que tu fis cette nuit : je t'épargne les circonstances, allons au fait. Que fis-tu, dis-je, chez *Lecca*, dans cet endroit célébre où se trament tes nobles entreprises ; où tu tins une Assemblée générale de tant de *Spadassins* ministres & compagnons de tes fureurs ? Quoi, prétens-tu nier ce rendez-vous ? Pourquoi donc te tai-

re? Parle, & ſois confondu : ils ſont ici, je les vois tous, ils ſont dans le Sénat. Dieux immortels! dans quels climats ſommes nous tranſportés! quel eſt donc l'air qu'on y reſpire? qu'eſt devenu l'eſprit de cette République? Ici même, ici, parmi les Sénateurs Romains, dans ce conſeil ſacré des Nations il eſt des traîtres, on y voit des perfides qui méditent ma ruine, la vôtre, & celle de Rome entiere? Je pourois les nommer : ils ſont trop près de moi; le ſcandale ſeroit trop grand, redoutons de pareils exemples, déteſtons leur ambition. Il ſuffit que je ſois Conſul, je connois mes devoirs. Que dis-je? j'épargne les coupables; je m'abaiſſe au point de les conſulter, de les traiter en Citoyens zelés, eux dont la tête devroit avoir déja tombé ſous l'acier des boureaux!... je reviens à toi, Catilina. Tu paſſas la nuit chez *Lecca;* le partage des dépoüilles, de la République y fut fait; le Poſte & l'emploi de chaque Conjuré y fut arrêté; ceux qui devoient ſortir de Rome, & ceux qui devoient y reſter; les départemens reglés; les Quartiers de Rome deſtinés aux flames

marqués. Ajouterai-je, que tu affirmas par serment, que tu étois aussi prêt à partir; & que le seul obstacle qui te retînt, étoit que je vivois encore? Qu'à ces mots, trois de tes Satellites sortirent, en t'assurant qu'ils t'affranchiroient bientôt de cette inquiétude? Que deux d'entr'eux vinrent chez moi avant le jour, & tenterent vainement de m'assassiner dans mon lit? Voila des faits, Catilina? faits dont j'ét is instruit avant que ton *conciliabule* fût à peine séparé; dont la certitude m'a fait armer mes domestiques, appeller mon frere & mes amis, fermer ma porte aux tiens, & confier leurs noms à des graves Sénateurs avant que le Sénat fût assemblé.

CATON.

Oui, c'est la vérité: Catulus peut l'affirmer ainsi que moi.

CESAR; *à part.*

Catilina se déconcerte: il est perdu.

CICERON.

Si tout ceci n'est que trop vrai, qui peut te retenir en ces lieux? Que ne fuis-tu, Catilina? Les portes ne te sont-elles pas ouvertes? Va-t'en: c'est trop

long-temps faire languir les Chefs qui t'attendent; vole à ton camp. Traîne après toi tous ceux qui te ressemblent; purge la ville de cette écume de l'humanité, de cette boue infâme qui ne peut qu'infecter l'Univers. Que je voie un mur entre nous, toutes mes craintes sont bannies. Balancerois-tu à te soumettre à cet ordre, toi qui voulois tantôt l'exécuter de ton propre mouvement? Eh bien, c'est le Consul qui te parle, qui te déclare, l'Ennemi de la République: sors de Rome, va-t'en. Si tu me demandes ou? c'est un exil que je te signifie? Je n'ai rien à te répondre: si tu daignes me consulter, je te le conseille. Est-il, en effet, quelqu'un dans Rome à qui tu puisses plaire encor? exceptes-en tes adhérans, n'es-tu pas craint & déteste par-tout?... De quelles tâches te reste-t'il encor à te souiller? De quels vices secrets peut-on rougir, dont tu n'ayes pas épuisé l'infamie? De quels crimes tes yeux sont-ils plus innocens que tes mains? Je ne parle point de tes dernieres Nôces: dans un Etat bien policé des excès si honteux doivent être punis, ou ensévelis dans le silence.

Je ne parlerai pas non plus de ta fortune que tes créanciers ne laisseront subsister que jusqu'aux *Ides* prochaines. Je reviens à un point plus important, plus connu, plus public : la liberté, & la vie de tous tant que nous sommes, menacées, & attaquées par toi. Ne pris-tu pas les armes le jour que Lepidus, & Tullus, furent élûs Consuls ? N'en voulus-tu pas à leur vie, & à celle de nos Principaux Citoyens ? est-ce ton repentir, ou le bon Génie de la République qui la sauva sur le penchant de sa ruine ? Parlons vrai, Catilina, combien de fois n'as-tu pas attenté à mes jours ? combien de fois ton poignard n'a-t'il pas effleuré mon sein ? Combien de fois le hazard, mon adresse, ou le Ciel n'en ont-ils pas détourné la pointe ? Il manquoit apparemment à ta gloire d'immoler un Consul ! Mais laissons les reproches que je pourois te faire, essayons si la voix de la pitié, que je ne te dois point, est capable de te toucher.

CATULUS.

Il n'en est pas plus digne, que *Tantale*, ou *Titye*.

CICERON.

Tu as eu l'audace de venir aujourd'hui au Senat. L'accueil que tu y as reçu t'auroit-il échappé? Quel de tous tes adhérens, de tes amis, de tes parens mêmes a osé te saluer à ton entrée? à ton aspect, n'as-tu pas vû tous les bancs désertés; les *Consulaires* quitter leurs places, en te voyant asseoir, fuir tes côtés enfin ainsi que la peste & la mort? Comment peux-tu supporter tant d'affronts? Ah, si mes esclaves marquoient autant d'horreur pour moi, que tes proches & tes Concitoyens t'en témoignent, j'aurois dès longtems abandonné ma maison! Et Catilina ose encore rester ici! Sors enfin; ose plûtôt te condamner à la fuite, & à la solitude; affranchis ta Patrie de la terreur que cause ta présence. Cours à ton bannissement, si ce mot te manquoit pour fixer ton incertitude. Mais, où promenes-tu tes regards? Tout le Senat approuve ma sentence: attens-tu que la voix de chaque Senateur la confirme? Leur silence ne suffit-il pas? Ne scelle-t-il pas ton decret? Si tu pouvois rentrer

en toi-même, je ne craindrois pas de m'expoſer à tout : mais la honte, la crainte & la perſuaſion peuvent-elles changer un cœur tel que le tien ? Fuis donc encor un coup : c'eſt le Conſul qui te l'ordonne..... Mais, pourquoi te l'ordonnai-je ? Ai-je oublié que la Voie *Aurelia* eſt maintenant couverte de tes amis, qui t'attendent les armes à la main ? Ignorai-je que ce jour eſt celui que tu as arrêté avec ton Manlius, dépoſitaire de ton aigle d'argent, de cette enſeigne que tu crois ſi fatale à la République ; & qui, ſi les Dieux m'entendent, le ſera encor plus pour toi ? N'entens-je pas déja les reproches du Senat ? ... Ciceron à quoi penſes-tu ? Si tu ſçais que Catilina doit être l'auteur & le chef d'une guerre civile, le ſéducteur de nos Citoyens les plus illuſtres, l'inſtrument & le mobile de la plus inſigne trahiſon, pourquoi lui ouvres-tu nos portes ? pourquoi le laiſſer échaper ? N'eſt-ce pas lui mettre les armes à la main ? Ne vaudroit-il pas mieux s'aſſurer du perfide, & l'envoyer au ſupplice qu'il a trop mérité ? .... A ceci, voilà

ma réponse. Si j'avois crû, *Peres Conscripts*, qu'il convînt de condamner le Criminel à la mort, il n'auroit pas obtenu de ma pitié une heure de grace. Mais voyant en ces lieux des Senateurs dont les censures mitigées ne servent qu'à nourrir ses espérances ; d'autres, dont l'incrédulité ne sert qu'à augmenter sa confiance ; & dont l'autorité entraîne le suffrage du plus foible comme du plus méchant : je veux mettre Catilina dans un point de vuë où il puisse se montrer tel qu'il est ; où son ame paroisse à découvert ; où le plus coupable, le plus incrédule, & le plus stupide soit forcé de sentir, de voir, de toucher, & d'avouer enfin toute la scélératesse de l'ennemi commun. C'est alors que vous le connoîtrez ; c'est quand il aura épuisé toute espéce d'espoir, & de ressources, que ce monstre paroîtra aussi détestable à vos yeux qu'il le paroît aux miens. Pourois-je me flatter d'avoir étouffé en lui jusqu'au germe de la trahison ? L'essain est trop nombreux : nous nous croirions soulagés ; le mal subsistteroit encore, & d'au-

tant plus dangereux pour la République qu'il seroit plus intérieur, & par conséquent moins connu. Ne balançons donc plus, délivrons-nous tout à la fois de cette infâme troupe; séparons les bons Citoyens des mauvais, dussent ces derniers se réunir sous les drapeaux d'un Chef encore plus exécrable qu'eux. Je vous l'ai dit souvent, *Peres Conscripts*, je vous le dis encore: un mur entr'eux & nous suffit pour calmer mes craintes. Du moins vous ne les verrez plus attenter à la vie de vos Consuls jusques dans leurs maisons, ni menacer celle de vos Préteurs; vous ne les verrez plus faire briller leurs poignards autour de ce Palais, ni préparer les brandons & les feux destinés à vous consumer. Sachons, en un mot, quels sont les citoyens qui nous restent; & lisons, s'il se peut, sur leur front quels sont leurs sentimens pour la République. Quant à moi, je jure ici, *Peres Conscripts*, tant pour moi qui resterai dans Rome, que pour mon noble Collégue absent: je jure, dis-je, que nous n'aurons les yeux ouverts

que pour veiller à votre ſureté ; que vous reconnoîtrez le même zèle dans ces vertueux Patriciens, dont j'ai retenu les bras prêts à vous vanger dans le ſang du Parricide ; & qu'il n'eſt pas de vrai Romain dont les vœux ne ſoient ſatisfaits par l'exil de Catilina. C'eſt ſous ces auſpices, Peſte pernicieuſe, que je t'ordonne de ſortir de Rome ; & que je prie le Ciel de faire retomber ſur les tiens & ſur toi les maux que tu deſtinois à cette République. O toi, *Jupiter Sator !* Protecteur & Gardien de cet Empire, daigne écarter loin de tes Autels, de nos temples, de nos murs, & de nos foyers, cette Furie & ſes complices ! Que des châtimens éternels puniſſent les vivans, & les morts, dont les cœurs ingrats & perfides ont oſé troubler le repos de Rome !

CATILINA.

Si un diſcours pompeux, & de vaines fleurs de Rhétorique pouvoient rendre Catilina coupable, cet homme y parviendroit peut-être. Ne ſemble-t-il pas, en effet, que les foudres de ſon éloquence n'ayent eu pour but

que d'imiter le bruit de celles que les Dieux ont fait entendre ce matin ? Mais j'augure trop de la gravité du Sénat pour le croire capable de se laisser séduire par d'infâmes déclamations témérairement hazardées contre un homme de leur ordre, contre un *Patricien* enfin, dont les ancêtres ont plus mérité de la République par leurs actions, que cet homme ne fera jamais par son éloquence, dût-il mieux l'employer à l'avenir.

CATON.

Il acquiert aujourd'hui plus de gloire en dévoilant la noirceur de ton ame, que tes ancêtres n'en acquirent par leurs exploits. L'Etat qu'il a sauvé, ne m'en démentira pas.

CATILINA.

Qui, lui ? ah, dussai-je être tel que sa rage vient de me dépeindre, je ne souhaiterois rien de plus funeste à l'Etat que d'avoir besoin d'un pareil défenseur. Voilà donc ton Hercule, grave Caton ? tel est donc ton Atlas ? un petit étranger, sans nom !...

CATON.

Ah, traître !...

CATILINA.

Lui, Sauveur de l'Etat ! le fils d'un mince bourgeois d'Arpinum ! les Dieux permettroient la chûte de vingt Villes telles que Rome, plûtôt que de souffrir qu'il partageât avec eux la gloire de ſauver la moindre *bicoque.*

CATON.

Tais-toi, monſtre.

CATILINA.

Ils s'exposeroient plûtôt encor aux aſſauts des enfans de la terre, qu'à l'affront de voir un nom auſſi mépriſable mêlé avec le leur.

CATULUS.

Impudent ! ſors d'ici.

CATILINA.

Vous vous rangez donc tous de ſon côté ? pas un de vous n'oſe ouvrir la bouche ? . . Eh bien, *Peres Conſcripts*, je pars. Mais, *beau parleur*, * nous verrons bientôt. . . . .

CICERON.

Quoi, déteſtable furie, prétens-tu m'attaquer ici ?

* Il s'approche de Ciceron.

LE CHŒUR.

Aux armes ! aux armes ! ſecourons le Conſul.

CATILINA.

Peut-on, ſans rire, être témoins de ſes frayeurs? de quel danger eſt-il donc menacé ? . . calme-toi, ambitieux Orateur, & n'imagines pas que tu doives recevoir la mort d'une main auſſi illuſtre.

CATON.

Que l'on chaſſe d'ici ce perfide.

CATILINA.

De quelques titres, de quelques honneurs dont le Sénat & la populace puiſſe flater ta vanité, tu ne ſeras jamais digne du couroux de Catilina. Si le cas pouvoit arriver, le même inſtant verroit ta mort.

CATON.

Quoi, perſonne n'en impoſera à ce monſtre ?

QUINTUS.

Indigne parricide, délivre-nous de ta préſence.

CATILINA.

Je pars, *Peres Conſcripts*, j'accepte mon baniſſement : je m'y livre en aveugle. . . Mais. . .

CATON.

Que dit cet infâme ? je crois qu'il murmure ? ...

CATILINA.

Puisqu'on m'immole avec autant d'ignominie ... mon bucher sera du moin bien décoré . . .

CATON.

Que dit le malfaicteur ?

CATILINA.

Qu'il sera de bois de charpente.

CATON.

Explique - toi, vile choüette ? que dis-tu ?

CATILINA.

Que je n'y brûlerai pas seul. J'aurai du moins la gloire de périr avec l'univers. *

CRASSUS, *à César.*

N'esperons plus rien de lui. Il est perdu.

CESAR.

A moins qu'il ne coure d'abord aux armes, & qu'il ne fasse un coup d'éclat avant que les Consuls ayent eu le tems de lever des troupes.

* Il sort.

CICERON.

Seigneurs, j'attens maintenant vos ordres.

CATULUS.

Veillez à la sûreté de la République.

CATON.

Laissons-en tout le soin aux Consuls.

CRASSUS.

Il en est tems.

CESAR.

Et tout l'exige.

CICERON.

Je rens graces au Sénat. Mais quelles sont ses intentions pour Curius, & Fulvie ?

CATULUS.

Tout ce que le Consul trouvera convenable.

CICERON.

Si le Sénat veut exciter le zéle de ceux qui peuvent servir l'Etat, la récompense doit être éclatante.

CATON.

Me trompai-je, Ciceron ? Crassus, & César ne murmuroient-ils pas sourdement ?

CICERON.

CICERON.

Cela feroit plus que probable, s'il n'étoit pas trop dangereux de le prouver.

CATON.

Pourquoi ne pas l'oser ? Quand il s'agit du bien de l'Etat, le Sénat doit-il jamais craindre ?

CICERON.

Oui, quand il s'agit, fans qu'il en foit befoin, d'irriter plufieurs ferpents au lieu d'un. Si Céfar, & Craffus nous font plus que fufpects, Céfar & Craffus font puiffans. En coupant une tête de l'*Hydre*, gardons-nous donc de rifquer d'en voir renaître vingt autres !

CATON.

J'approuve votre réfléxion.

CICERON.

Je les ferai garder à vuë; & je feindrai toujours, à moins qu'ils ne fe déclarent ouvertement. Il fuffit qu'ils reftent dans Rome. Je n'ai que trop d'ennemis perfonnels, & l'Etat n'a déja que trop de perfides à redouter.

SCENE IV.

Le Théâtre change.

CATILINA, LENTULUS, CETHEGUS, CURIUS, GABINIUS, LONGINUS, STATILIUS.

CATILINA.

QUoi, seroit-il des traîtres parmi nous? Cet homme a pénétré tous nos secrets!

CETHEGUS.

Si j'avois pu pénétrer jusqu'à lui, ce n'est pas au Sénat qu'il auroit jetté tout son feu: son sang en eût éteint la flame.

CATILINA.

Il n'est pourtant plus question de réflechir, encor moins de reculer. Fideles à nous-mêmes, soyons toujours Romains, & que la même ardeur qui animoit hier nos ames, les enflame encor plus aujourd'hui. Jusqu'à présent nous avons tout préparé: exécutons

maintenant. Bravons à la fois, les peines, les dangers, la découverte, de nos projets mêmes. Tandisque je ſerai à l'armée, c'eſt à vous de négocier ici. Attirez, attachez à nous tous ceux que vous croirez capable de nous être utiles: peu importe de la condition, du rang, ou de la fortune; ſi l'on eſt propre au métier de la guerre, cette qualité nous ſuffit: il faut que mon ſang coule, ou que mon bras vous gagne bientôt un Empire. Atendez-vous, amis, à voir dans quelques jours mes étendarts au pied de ces murailles: ſoyez ſeulement fermes au dedans. En attendant, & pour ôter tout ſoupçon de mes démarches, répandez dans la Ville, que Catilina quoiqu'innocent, victime de la haine du Conſul, s'eſt volontairement exilé à *Marſeille*, plûtôt que de riſquer à troubler la tranquilité de la République, en réſiſtant à une faction auſſi puiſſante que jalouſe. Ajoutez, que je préfere cette humiliation à la gloire de faire triompher mon innocence par la force. Ces bruits ſourdement ſemés dans Rome peuvent, en excitant l'envie des Citoyens contre le Conſul, nous être

aussi utiles que pernicieux pour lui. Adieu, mes nobles amis, Lentulus, Longinus, Curius, vous tous enfin; & toi, mon bon & unique *Génie*, ô brave Cethegus! quand nous nous reverrons, nous sacrifierons ensemble au Temple de la *Liberté*.

CETHEGUS.

Sans oublier celui de la vangeance. Ah, puissions-nous bientôt nous applaudir mutuellement!

LENTULUS.

O sort! prêtes tes yeux à la fortune; & puisse-t'elle ne méconnoître jamais celui qui se confie à elle seule.

CURIUS.

Il n'en a pas besoin. Un homme courageux porte en son cœur son sort, & sa fortune.

LONGINUS.

Que l'un & l'autre lui soient propices!

GABINIUS, & STATILIUS,

Et le défendent par-tout!

CATILINA.

Disposez à jamais de moi.

SCENE V.

APrès le départ de Catilina, Lentulus déclare aux Conjurés, qu'il a attiré dans leur parti les Ambassadeurs des Allobroges depuis longtems irrités de la dureté du Sénat. Il leur a donné *Rendez-vous* chez *Sempronia*, où il invite tous les Conjurés de se rendre. Cethegus seul n'est pas content de ces Assemblées trop fréquentes.

SCENE VI.

CICERON. SANGA. *Les Ambassadeurs des Allobroges.*

FAbius Sanga, qui a dissuadé les Ambassadeurs de se livrer aux espérances incertaines des Conjurés, les présente à Ciceron, qui leur fait un long discours sur l'imprudence de la démarche qu'ils alloient faire, sur les mesures qu'il a prises pour déconcerter tous les projets de Catilina, & sur les avantages que les Allobroges ont à espérer de l'amitié du Sénat. Les Ambassadeurs flattés des promesses du Consul, consentent à tout ce qu'il leur propose, & s'engagent de lui rendre compte de ce qui va bientôt se

passer dans l'Assemblée secrette des Conjurés indiquée chez Sempronia. Ciceron qui veut avoir des preuves par écrit capables de confondre les Conspirateurs, exige encor ceci des Allobroges : *Vous leur annoncerez* (dit-il) *que j'ai terminé toutes les affaires qui vous retenoient à Rome, & que vous avez ordre d'en partir dès ce soir ; que s'ils veulent que vous travailliez à attirer votre République dans leur Conjuration, il faut, pour que vous soyez écoutés chez vous, que vous emportiez des lettres de créance signées des principaux Conjurés. Dès que vous aurez obtenu ces lettres, vous me ferez sçavoir le nom du Port où vous irez vous embarquer. Je vous ferai arrêter sur le champ, je m'emparerai des lettres, votre honneur ne sera point compromis, & vous m'aurez administré dequoi convaincre les Traîtres, & sauver la République &c.* Les Ambassadeurs quittent Ciceron, en l'assurant qu'ils vont travailler à remplir ses désirs.

SCENE VII.

SEMPRONIA. LES CONJURE'S. LES AMBASSADEURS.

La moitié de cette Scene se passe en absurdités lâchées par Sempronia sur le compte des Ambassadeurs, avec lesquels elle dédaigne de traiter, attendu qu'ils ne sça-

vent pas la Langue Grecque ; & en brutalités fanfaronnes de la part de Cethegus, qui n'a pas plus de ménagemens pour Sempronia, que pour les Conjurés. Tout ceci ne m'a pas parû assez piquant pour être traduit. Les Ambassadeurs arrivent enfin ; on leur accorde leurs demandes ; & l'Assemblée se sépare.

SCENE VIII.

CICERON. FLACCUS. POMPTINIUS. SANGA.

Ciceron vient d'apprendre que son Collégue a la goute. Il n'en est pas fâché, attendu que *Petreius*, en qui Ciceron a beaucoup de confiance, commandera l'Armée contre Catilina. Sanga vient avertir le Consul, du pont par lequel les Allobroges doivent passer le soir. Pomptinius & Flaccus sont dépêchés pour les arrêter. Ciceron se propose de mander en même tems, & sous différens prétextes, Lentulus, Gabinius, Cethegus & les autres principaux Conjurés, qu'il se détermine à faire ensuite arrêter. Il se félicite enfin d'avoir été assez heureux pour découvrir une conspiration aussi dangereuse, & d'être en état d'en produire les preuves les plus convainquantes.

SCENE IX.

Les Ambaſſadeurs des Allobroges paſſent ; on les arrête, ainſi que Volturtius, qui ſe rend après avoir tenté de ſe défendre. On les conduit tous au Conſul.

CHŒUR.

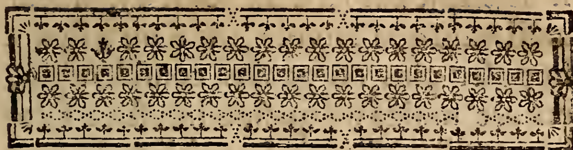
Ainſi qu'un homme qu'un brouillard épais environne, nous entendons d'abord, mais nous ne voyons pas quels ſont ceux qui menacent l'Etat, ni quels ſont ceux qui prennent ſa défenſe. Mais à meſure que le nuage ſe diſſipe, nous diſtinguons les cauſes de la confuſion de nos idées, ainſi que les raiſons qui nous ont fait adopter les plus probables. Quelle étrange machine que l'homme, ignorant tout, & ne comprenant rien, qu'autant qu'un air nouveau, ou de nouveaux objets frapent ſes ſens ! Nous raiſonnons, nous cenſurons, nous critiquons pourtant ! Aujourd'hui c'eſt l'eſpoir qui nous gui-

de, demain la crainte nous retient, l'instant après c'est l'envie qui nous détermine. De là nos haines, de là nos amitiés également peu fondées ! Combien de fois n'avons-nous pas varié dans nos sentimens, combien n'en avons-nous pas adopté de chimériques, depuis que le coupable Catilina est sorti de Rome ? D'abord, il étoit innocent ; la jalousie seule animoit le Consul ; il abusoit de son autorité. Nous apprenons ensuite que Catilina a pris les armes, & nous n'en voulons rien croire. Tout nous le persuade enfin : alors nous blâmons le Consul de l'avoir laissé échapper ! C'est ainsi qu'en voulant censurer le gouvernement, nous tombons d'erreurs en erreurs ! C'est ainsi que le Magistrat le plus vigilant & le plus respectable devient l'objet de la calomnie ; que sa diligence passe pour passion, ses vertus pour vices, sa prudente circonspection pour ruse, sa sévérité pour barbarie. Hâtons-nous de purifier nos cœurs, & nos pensées. Soyons assez généreux pour rendre au mérite l'hommage que nous lui de-

vons : ou craignons les maux qui doit néceſſairement entraîner un ſi funeſte aveuglement.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PETREIUS, *à la tête de l'Armée Romaine.*

LA fortune me guide, braves Soldats, & la gloire va bien-tôt me couronner, puisque je vous commande aujourd'hui. La maladie du Consul lui ravit cet honneur; souffrez que je m'en applaudisse, en faveur des lauriers dont votre courage m'assure. Ce n'est pas pour étendre les bornes de la République que nous allons combattre : c'est uniquement pour conserver l'Empire que nos fameux Ancêtres vous ont acquis par tant d'exploits, de travaux, & de sang. Cette querelle n'est point du genre de celles qui ont fait tant de fois prendre les armes au Peuple Romain :

il ne s'agit pas ici d'un point d'honneur aussi vain que frivole, ni d'un tribut à imposer plus ou moins considérable, encore moins de quelqu'injustice faite à nos Alliés. C'est la République même que nous avons à défendre, ce sont les Temples de nos Dieux, notre fortune, nos biens les plus chéris, nos femmes, nos enfans, les tombeaux de nos peres, nos usages, nos loix, notre liberté, celle du Monde enfin. Eh, quels sont nos Ennemis, braves Romains ? Quoiqu'également méprisables, il en est de plus d'une espece. Les vieilles Troupes de Sylla oubliées ici dans *Fésules*, jadis enrichies en un moment dans l'horreur des proscriptions, depuis aussi-tôt appauvries par leurs débauches insensées, & dont l'unique espoir est de voir revivre ces jours de sang sous les auspices de Catilina. Ces vieux Soldats (dis-je) doivent encore au préjugé le titre de vaillans : mais ils en sont indignes. Les plaisirs, & l'oisiveté, ont dès long-tems affoibli leur courage, ou si l'ombre leur en restoit encore, leur valeur est autant inférieure à la vôtre, que vous les surpassez

déja, tant par le nombre, que par la justice de la cauſe que vous avez à défendre. La ſeconde eſpece eſt composée de ces Citoyens décriés, qui en convoitant votre fortune, ont dès long-tems diſſipé la leur; qui, abrutis par le vin, appeſantis par la bonne chere, énervés par la volupté, ne furent jamais dans Rome même d'aucun ſecours à Catilina; incapables de tout genre de travaux Militaires, & dont la Jeuneſſe ne s'exerça jamais qu'aux talens frivoles de la Muſique, de la Danſe, des Jeux, & de l'Amour. Le reſte n'eſt qu'un tas d'infames ſcélérats, d'adultéres, de joüeurs, de ſpadaſſins, de bannis, de malfaiteurs, & d'homicides, que le Ciel ſemble avoir exprès raſſemblés pour recevoir de vous les châtimens depuis ſi long-tems dûs à leurs crimes. Qui de vous, mes amis, voudroit perdre l'occaſion de purger l'Italie de cette exécrable engeance? Qui de vous, dût-il périr dans cette Guerre, ne ſe croiroit pas heureux de ſçavoir que ſon nom immortel ſera gravé parmi ceux des Héros défenſeurs de leur Patrie? Quelle âme généreuſe,

en tombant chez les morts, ne joüira pas des plaisirs célestes, en voyant tourmenter les âmes criminelles de l'indigne Catilina & de ses détestables complices? Mais c'en est trop, mes amis: je vous connois. Marchons, suivons nos Aigles, & confions aux Dieux le destin de Rome & du Sénat.

SCENE II.

CEsar, & Crassus, voyant les affaires des Conjurés totalement désespérées dans Rome, par l'imprudence de Lentulus, se déterminent à les abandonner.

SCENE III.

CICERON. QUINTUS. CATON.

LE Consul résiste aux instances de son frere Quintus, & ne peut consentir que César & Crassus soient accusés dans l'assemblée du Sénat qui va se tenir.

SCENE IV.

Le Théâtre repréſente la Salle du Sénat.

CICERON.

PUiſſent Rome & le Sénat épuiſer déſormais les faveurs du Ciel ! . . . . Voilà des lettres, *Peres Conſcripts*, que je vous prie d'ouvrir, & d'examiner. Si vous n'y trouvez point de quoi juſtifier mes craintes, daignez du moins me les pardonner en faveur des circonſtances où Rome a le malheur de ſe trouver. . . . . . . A-t'on apporté les armes qui étoient cachées chez Cethegus ?

LE PRETEUR.

Seigneur, elles ſont au dehors.

CICERON.

Amenez ici Volturtius, quand le Sénat l'ordonnera, & empêchez que les autres ne conferent enſemble. . . . Eh bien, Peres de Rome, qu'avez-vous lû ? Les complots que ces papiers vous dévoilent, ſont-ils dignes d'exciter vos craintes, ou du moins vos attentions ?

CESAR.

J'en suis saisi d'horreur.

CRASSUS.

Mon étonnement est extrême !

CATON.

Lisez encore ceci.

SYLLANUS.

Dieux ! laissez-vous encor respirer de pareils mortels ?

CICERON.

Quoique l'attrocité du crime m'ait souvent fait trouver beaucoup d'incrédules dans le Sénat, je n'ai pas laissé, *Peres Conscripts*, d'avoir pendant deux jours & deux nuits les yeux ouverts sur les démarches de ceux qui n'ont point suivi Catilina, comme je m'en étois flatté. Il suffisoit que je me fusse trompé dans cette conjecture, pour redoubler ma vigilance, & pour les épier de façon à percer les ombres qui envelopoient le mistére de leur conduite. Nous avions laissé échaper Catilina, ses compagnons étoient restés dans Rome ; je pouvois être reprochable : il falloit dissiper ces nuages ; il falloit démasquer totalement la trahison ; en mettre sous vos yeux toutes les circons-

tances, pour vous forcer enfin d'adopter mes terreurs, & de ſonger à votre ſureté. Grace au Ciel, j'y ſuis parvenu! voilà leur main, voilà leur ſçeau : qu'éxige-t'on de plus ? les coupables mêmes ſont en votre puiſſance. Qu'on faſſe entrer Volturtius, & les *Allobroges*. C'eſt à ces derniers que les lettres avoient été confiées...

VOLTURTIUS, *aux Sénateurs.*

Seigneurs, daignez me croire : j'ignorois tout.. Je partois pour les Gaules. .... Et je ſuis au déſeſpoir ...

CICERON.

Ne tremblez pas, Volturtius.. C'eſt la vérité qu'on vous demande; oſez la dire: vous pouvez tout eſperer du Sénat. Le Conſul vous en eſt garant.

VOLTURTIUS.

Eh bien j'ai tout ſçu. Mais, en vérité, je n'avois été ſéduit que depuis peu de jours!..

CESAR.

Déclarez tout, & ne craignez rien! Vous avez la parole du Conſul, & celle du Sénat : parlez ſans balancer.

VOLTURTIUS, *tremblant.*

J'étois chargé de lettres... & j'en

avois une auſſi de la part de Lentulus... pour Catilina. . . . . afin qu'il employât tout . . . Domeſtiques, Eſclaves mêmes.... & qu'il vînt au plûtôt à Rome avec ſon armée . . . parce que tout étoit prêt, & qu'on n'atendoit plus que lui... pour fermer tout paſſage à ceux qui voudroient ſe ſauver de l'embraſement . . . . Ces Ambaſſadeurs ſçavent ceci auſſi bien que moi . . .

LES ALLOBROGES.

Oui, Seigneurs. On nous jura même, en nous donnant les lettres, que notre païs ſeroit libre, ſi nous voulions envoyer au plûtôt quelque Cavalerie au camp des Conjurés.

CICERON.

Seigneurs, voici d'autres preuves... voyez l'Arſenal de Cethegus . . . *

CRASSUS.

Que nous faut-il de plus ?

CICERON.

Ce n'eſt pas la centiéme partie de ce qu'on a trouvé chez lui. Qu'on l'apelle? qu'il nous nomme les bras à qui ces armes étoient deſtinées... Venez, brave

* des Eſclaves paroiſſent chargés de faiſceaux d'armes.

Guerrier ? que prétendiez-vous faire de tout ceci ?

CETHEGUS, *raillant.*

Si Sylla vivoit encor, la réponse seroit aisée. Aujourd'hui, cet amas n'a pû être fait que par pure curiosité, pour satisfaire un goût qu'il n'est pas défendu d'avoir.

CICERON.

Connois-tu ce papier ? Il te rendra peut-être plus sérieux. Reconnois-tu ta main ?... Tu le déchires ? Qu'on en sauve les morceaux... Traître, l'aspect de ton crime te rend donc furieux ?

CETHEGUS.

J'ai écrit je ne sçai trop quoi ; & je m'en inquiete peu : le sot Lentulus dictoit, & le sot Cethegus a signé.

CICERON.

Qu'on fasse entrer Statilius ? Il reconnoîtra peut-être aussi son écriture, ainsi que Lentulus. Montrez-lui cette lettre.

STATILIUS.

J'avoüe tout.

CICERON.

Et Lentulus, reconnoît-il ce sçeau ?

LENTULUS.

Oui, c'eſt le mien.

CICERON.

Et cette tête ſur le cacher?

LENTULUS.

C'eſt celle de mon ayeul.

CICERON.

Quoi, de cet homme ſi vertueux & ſi renommé, l'ami & le Défenſeur de ſa Patrie! cette Image, quoique muette, n'a-t'elle pas eu aſſez de pouvoir pour vous détourner d'une entrepriſe auſſi infame que?....

LENTULUS.

Que, quoi, impétueux Ciceron?

CICERON.

Que tu l'es, car j'ignore ce qui peut l'être plus que toi. Jette les yeux ſur ces Ambaſſadeurs: leur viſage te reproche à la fois ton crime, & ton impudence.

LENTULUS.

Qu'ai-je à demêler avec ces gens-là? Les ai-je jamais recherchés?

LES ALLOBROGES.

Oui, nous avons eu des lettres de vous, de Cethegus, de Statilius, de Gabinius, de Cimber, de vous tous enfin, à la réſerve de Longinus qui ne

voulut pas écrire, sous prétexte qu'il alloit nous suivre pour ramener la cavalerie que l'on devoit lever chez nous.

CICERON.

Et j'aprens qu'il s'est sauvé auprès de Catilina.

LENTULUS.

Fi donc, indignes espions !

LES ALLOBROGES.

Que ne nous avez-vous pas raporté, du livre des Sybilles ? de la Couronne qu'elles vous promettoient pour cette année, la vingtiéme depuis l'embrasement du Capitole ? Des trois *Corneliens* qui devoient regner dans Rome, & dont vous étiez le dernier ? Quelles louanges ne prodiguiez-vous pas à Cethegus, & aux grands hommes qui composoient votre Assemblée ?

CETHEGUS, *à Lentulus.*

Redoutable Souverain, tels sont donc vos Ambassadeurs ?

CATON.

Silence, vous êtes trop hardi.

VOLTURTIUS.

N'ai-je pas été Porteur de vos lettres à Catilina ? & chargé d'un message dont j'ai rendu compte mot pour mot

au *Sénat*, dans l'esperance de me rendre digne de sa pitié? Hélas, le malheureux Cimber seul m'avoit séduit; & je n'imaginois guere que cette démarche fût aussi criminelle!

CICERON.

Taisez-vous, Volturtius... Eh bien, Lentulus, que devient maintenant ton masque? Qu'as-tu fait de ta voix? Te sens-tu assez confondu? n'as-tu plus rien à repliquer? Tout ce qu'on te reproche est-il si clair, si évident, que ton éloquence, ton effronterie, ta malice même t'abandonnent toutes à la fois?... Qu'on l'éloigne un instant. Il nous reste à interroger Gabinius Cimber, le principal instrument de la conspiration. Demandez-lui, s'il connoît ce papier?

GABINIUS.

Je ne connois rien.

CICERON.

Non?

GABINIUS, *en avalant le papier.*

Non; ni ne veux connoître....

CICERON.

Exécrable scélerat! ah si j'étois

le maître, ta tête me répondroit de cette audace.

GABINIUS.

Connois-tu quelque Loi qui puniſſe un forfait de cette eſpece ?

CATON.

Tu oſes t'informer des Loix, toi qui aurois voulu violer toutes celles de la nature, de la probité, & de la Religion !

GABINIUS.

Sans doute : je puis les reclamer.

CATON.

Non, perfide Cimber : la connoiſſance de ce qui produit le bien n'inquiéta jamais un méchant.

CRASSUS.

Qu'on l'écarte d'ici ; nous n'avons que trop de preuves : ſon aveu devient inutile.

GABINIUS.

Arrêtez : j'avoue enfin. Tout ce que vos eſpions ont dit eſt vrai à la Lettre. Faites grand cas d'eux.

CETHEGUS.

Et récompenſez-les bien, de crainte de n'en plus trouver d'auſſi bons. Gardez-vous ſurtout de les expoſer à pou-

rir dans quelques cachots, ou à mandier ſur les Ponts de Rome, que leur induſtrie ſeule a ſauvée.

CICERON.

Admirez, *Peres Conſcripts*, le caractére de ces malheureux, qui après la conviction de leur crime conſervent encor toute leur intrepidité ! juſqu'où n'auroient-ils pas pouſſé la fureur ſi leur projet avoit réuſſi? je croiois, après avoir chaſſé Catilina de Rome, que nous avions peu de choſes à craindre de l'indolence de Lentulus, de la peſanteur de Longinus, ou de l'audace inconſiderée de Cethegus : je ne veillois que ſur Catilina; je ne voiois qu'en lui l'eſprit, le bras, le cœur d'un ennemi redoutable. Dieux, que je me trompois ! Un Peuple unique ſur la terre, les Allobroges étoient mécontens de la République, & ſe trouvoient en état de nous nuire : Lentulus, & ſes compagnons le ſçavent ; ils recherchent leur alliance. Qu'allions-nous devenir, ſi le Ciel n'eût pas permis que l'intérêt de Rome eût prévalu dans l'ame des Ambaſſadeurs ſur celui des Conjurés ? Sans eux, que devenoit la République

publique ? Qui l'auroit pu ſauver des fureurs de Catilina, & de ſes barbares complices ? Quel projet, juſte Ciel!...

CETHEGUS.

Il étoit auſſi noble que grand. Pour toi, Conſul, ton rôle n'eût pas été auſſi long qu'il l'eſt maintenant : j'aurois coupé le canal de ta brillante Rhétorique dès la premiere période.

CATON.

Quel monſtre d'inſolence !

CICERON.

Ne conviendroit-il pas, Seigneurs, de les envoyer en lieu sûr, & ſous bonne garde, juſqu'à ce qu'il plaiſe au Sénat de décider de leur ſort ?

LES SENATEURS.

C'eſt notre avis.

CICERON.

En ce cas, Marcus Craſſus, chargez-vous de Gabinius ; envoyez-le chez vous. Céſar, on vous confie Statilius. On conduira Cethegus chez Cornificius. Lentulus ira chez l'Edile Spinther.

CATON.

Il vaudroit mieux, je crois, les confier aux Préteurs.

CICERON.

A la bonne heure. Qu'on les emméne.

CESAR.

Il conviendroit auparavant, que Lentulus ſe démît de la Préture.

LENTULUS.

Je la remets entre les mains du Sénat.

CICERON.

Que veut-on ſtatuer en faveur des Allobroges, à qui nous devons tant?

CRASSUS.

Il faut leur accorder toutes leurs demandes, & une récompenſe tirée du tréſor public.

CICERON.

Que fera-t'on de Volturtius?

CESAR.

Qu'on lui donne la vie, c'eſt bien aſſez.

VOLTURTIUS.

C'eſt tout ce que je demande.

CATON.

Qu'on y ajoute un peu d'argent. Il en a beſoin : c'eſt ce qui l'avoit perverti.

SYLLANUS.

On doit un remerciment public aux Préteurs Flaccus & Pomptinius, ainsi qu'à Fabius Sanga.

CRASSUS.

Cela eſt juſte : ils l'ont bien mérité.

CATON

Eh, que deſtinez-vous au Conſul, dont la vertu, la vigilance, & la ſageſſe, ont préſervé la République de tant de maux, ſans levées extraordinaires d'hommes ni d'argent, & ſans une goute de ſang répanduë ?

CRASSUS.

Nous tenons maintenant de lui nôtre vie & notre fortune.

CESAR.

Nos femmes, nos enfans, nos parens, & nos Dieux.

SYLLANUS.

Son courage nous a ſauvé tous.

CATON.

Comme au Pere de ſa Patrie, l'Etat lui doit une couronne *civique*.

CESAR.

Il faut indiquer une priere publique à tous les Dieux en ſa faveur.

peut nous ouvrir un passage pour aller ailleurs. Je ne désire donc rien de vous, braves Romains, qu'un courage aussi ferme que réfléchi. Songez que votre gloire, votre liberté, votre fortune, cette Patrie qne vous avez perduë, & le sort même sont dans vos mains. Si nous triomphons, tout se déclare en notre faveur, tout abonde dans notre camp victorieux, les Villes libres, les Colonies, tout nous est ouvert. Si la crainte nous fait succomber, attendez-en tout le contraire; plus d'aziles, plus d'alliés, plus d'amis: Ne vous flattez d'aucuns secours si, maîtres de votre fortune, vous n'en avez pû trouver dans vos épées. vous pouviez vivre dans la servitude, dans l'exil, ou dans Rome même sous le joug de vos Tyrans: vous vous êtes montrés hommes, en détestant une vie aussi humiliante; car jamais homme ne préféra la guerre à la paix, que dans l'idée de se rendre plus grand. Soyez donc fermes dans la vôtre; & la victoire vous est d'autant plus assurée que la nécessité vous contraint de combattre pour vous, tandis que c'est

pour autrui que les autres combattent. Quiconque fuit étant armé, ne peut être qu'un infame. Prenons y garde, mes amis! je crois déja voir la mort & les furies attentives, & veillant ſur nos moindres démarches; tandis que, tranquilles ſur l'Olympe, je vois les Dieux attendre l'évenement d'un auſſi grand ſpectacle! tirons donc nos épées avec confiance; & ſi le deſtin jaloux nous refuſe la victoire, vendons ſi cher notre défaite, que tout le ſang de nos ennemis ſuffiſe à peine pour l'acheter.

SCENE VI.

Le Théâtre repréſente la Salle du Sénat.

UN SENATEUR.

QUe ſignifie cette convocation précipitée?

UN AUTRE SENATEUR.

Nous le ſçaurons bientôt. Le Conſul nous en inſtruira.

POMPTINIUS.

Peres Conſcripts, ſongez à votre ſû-

reté, & à vous défendre contre les efforts des Conjurés. Leurs Clients, leurs affranchis, leurs eſclaves ſe remuent & tentent de former un Parti dans Rome. Un ſçélérat vendu à Lentulus parcourt les ruës, l'argent à la main, pour ſéduire & corrompre la populace indigente. Les amis de Cethegus, audacieux & téméraires comme lui, agiſſent de leur côté, & ſe croient en nombre ſuffiſant pour l'arracher de ſa priſon. Si vous ne prévenez ces attentats, tout ſera bientôt en combuſtion.

CICERON.

J'attens vos ordres, Seigneurs, ils ſeront d'abord exécutés. Syllanus, vous êtes déſigné Conſul : ouvrez un avis.

SYLLANUS.

Il ſera court. Puiſqu'ils ont tenté de renverſer l'Etat, je les crois dignes de la mort.

UN SENATEUR.

Je ſuis de même avis.

UN AUTRE SENATEUR.

J'en dis autant.

UN AUTRE.

Je penſe de même.

CICERON.

Qu'en pensez-vous, César ?

CESAR.

Je crois, *Peres Conscripts*, que dans les grandes affaires, & surtout lorsqu'elles sont douteuses, il convient que celui qui est consulté soit totalement dépouillé de haine ou d'amitié, de colère ou de compassion. Si l'une ou l'autre de ces passions trouve place en son ame, c'est toujours aux dépens de celle que la vérité devroit y occuper. C'est au nom de Rome même que j'ose vous parler ainsi dans cette *Cause* : craignons que l'horreur du forfait de Lentulus ne nous conduise au-delà des bornes qui conviennent à notre dignité, & d'accorder beaucoup plus à nos passions, qu'à ce que notre honneur exige. S'il étoit possible de trouver un châtiment digne de leur crime, vous me veniez concourir à leur perte, je tâcherois même d'en inventer quelqu'un. Mais si l'atrocité du fait excéde la malice & la méchanceté humaine, je crois qu'il convient de se taire quand on trouve les Loix muettes. Laissons aux gens d'une condition plus basse le plaisir de

la vangeance : leur obſcurité envelope également & l'injure & la réparation. Mais ceux qui gouvernent le monde, & ſur qui tous les yeux ſont ouverts, doivent ſe conduire par d'autres principes; plus on eſt élevé, plus on doit ſe contraindre. L'amitié, l'averſion, encor moins le couroux, ne doivent jamais être apparens dans un homme en place. Ce qu'on appelle dans les autres hommes un juſte reſſentiment, paſſe en lui pour orgueil, ſouvent pour cruauté. Je regarde Syllanus, qui a parlé avant moi, comme un *Patricien* auſſi juſte que vaillant, aimant ſa Patrie, incapable en un mot de ſe laiſſer ici guider par ſes paſſions : ſa candeur, & la pureté de ſes mœurs me ſont trop connuës. Je ne prétens pas non plus accuſer ſon ſentiment de trop de cruauté (car peut-on craindre d'être trop ſévere envers de pareils criminels ?) je veux dire ſeulement, que ſon avis eſt contraire aux conſtitutions de cet Empire, qui condamnent un *Citoyen* coupable à l'exil, & non pas à la mort. Quel peut donc être le motif de cet avis ? Il n'eſt certainement point dicté par la crainte;

puisque, grace à la vigilance du sage Consul, tout est maintenant en sureté dans Rome. Si c'est par l'envie de punir les coupables, Syllanus ignore-t'il que la mort est le terme des maux? Un repos, en un mot, bien plûtôt qu'un tourment? Qu'elle met fin à toutes nos douleurs; & qu'il n'est en elle ni plaisirs, ni peines? tout ceci vous annonce, *Peres Conscripts*, que ma voix ne tend pas à la mort. A quoi donc, me direz-vous? A relâcher ces malheureux? A leur laisser la liberté d'augmenter l'armée de Catilina?... Non, Seigneurs. Je les condamne à la confiscation de tous leurs biens au profit de l'Etat; à être envoyés séparément prisonniers dans nos Villes libres, pour y être gardés de façon à n'avoir désormais aucune relation soit avec le Sénat, soit avec le Peuple Romain: sauf à punir ces mêmes Villes, comme ennemies de la République, si elles négligeoient la garde du dépôt qui leur aura été confié.

LES SENATEURS.

L'avis est convenable. César a raison.

CICERON.

Je m'en apperçois, *Peres Conscripts*.

vous cherchez à lire dans mes yeux quel peut être le ſentiment que j'adopte. L'un & l'autre eſt prudent, l'un & l'autre répond à la dignité de celui qui le propoſe, à l'importance de l'affaire, & à la ſéverité qui dans une circonſtance auſſi grave convient à un homme d'Etat. Le premier avis tend à la mort des coupables; & il eſt fondé ſur plus d'un exemple arrivés dans cet Empire. Le ſecond, propoſe une priſon perpetuelle, qu'il regarde comme plus rigoureuſe que la mort même: choiſiſſez, déterminez-vous, Seigneurs: ma volonté ſera la vôtre; vous trouverez en moi un Conſul auſſi prompt à vous obéir, qu'à défendre la République contre toute eſpece d'attentats; prêt enfin à affronter la mort même. Eh peut-elle jamais être ignominieuſe pour un homme courageux, prématurée pour un vrai Conſul, ou redoutable pour un Philoſophe?

SYLLANUS.

Seigneurs, mon ſentiment n'eſt fondé que ſur le plus grand bien de la République.

CATON.

Ne cherchez point à vous juſtifier.

CICERON.

Parlez, ſage Caton. Quel eſt votre avis.

CATON.

Le voila. Vous perdez le temps à diſputer ſur la nature des châtimens dûs à des criminels, que vous ne ſçauriez trop redouter. On prétend que ce forfait n'eſt point du nombre de ceux auſquels les Loix ont pourvû, attendu qu'ils ne ſont pas encor arrivés. Mais ſi l'on n'y pourvoit point avant qu'ils arrivent, aura-t'on la faculté de les punir ſi l'on attend qu'ils ſoient conſommés? Céſar a fort bien & fort ſubtilement diſſerté ſur la Mort & ſur la Vie : on croiroit preſque qu'il regarde comme des fables ce qu'on nous dit du *Tartare, & des furies*, ainſi que des peines réſervées aux grands criminels. C'eſt pourquoi ſon ſentiment eſt de les laiſſer vivre, & même longuement, pourvû que ce ſoit loin de Rome, & dans de petites Villes où tout eſpoir de ſe relever leur ſoit interdit. Mais n'eſt-ce que dans Rome où puiſſent naître de pareils ſçélérats. Le reſte de l'Italie eſt-elle exempte de ſemblables fléaux? Et

leur audace sera-t'elle moins grande dans les lieux où ils trouveront moins de résistance ? Si César croit nos ennemis dangereux, son avis est frivole. Si, seul contre le sentiment de tous, il feint de ne les pas croire redoutables, César lui-même est à craindre plus qu'eux. Je suis sincere, Seigneurs, pourquoi vous regardez-vous maintenant l'un l'autre avec un air embarassé qui semble remettre la décision de cette *Cause* aux Dieux ? Ne vous ont-ils pas déja sauvés ?... Ils le peuvent encor, me direz-vous ? oui sans doute. Mais ce n'est pas avec des larmes de femmes, ni par des vœux lâches & indignes de ceux qui les font que l'on obtient leur assistance. La vigilance, la force, la prudence sont seules en droit de tout obtenir du Ciel: il roug'roit de les trahir. Les traîtres sont prisonniers dans vos maisons; vous en êtes les Souverains Maîtres; & vous tremblez en déliberant sur leur sort !... Ce sont, dit-on, de grands hommes, de puissants Citoyens, qui ne sont coupables que pour avoir été trop ambitieux : on voudroit épargner leur honneur, & celui de leurs famil-

lès ? . . Mais eux-mêmes l'ont-ils épargné ? peu jaloux de leur renommée, n'ont-ils pas foulé aux pieds la modestie, les hommes, & les Dieux ? Non, Seigneurs : si vous ménagez ces perfides, vous vous rendez encor plus coupables qu'ils ne le sont eux-mêmes. Si le tems & le lieu me le permettoient, je vous ferois encor mieux sentir votre foiblesse : vous en rougiriez ; ce seroit votre punition. Mais la nécessité me force seulement à vous dire, *qu'ils soient morts dans une heure, si vous voulez que Rome subsiste plus d'un jour.* J'ai dit.

LES SENATEURS.

Caton a parlé comme un Oracle.

CRASSUS.

Son avis est notre décret.

LES SENATEURS.

Chacun de nous frémit.

SYLLANUS.

Et se seroit deshonoré, si sa vertu n'avoit pas rappellé la vôtre.

LES SENATEURS.

Partez, digne Consul ; que l'exécution soit prompte : nous allons tous vous seconder.

CESAR.

Seigneurs, je persiste encore dans mon sentiment.

CATON.

N'importe. . . . pour qui sont ces lettres ?

UN SENATEUR.

Pour César, dit-on ?

CATON.

Qu'on les ouvre, qu'on les lise en plein Sénat : c'est sans doute de la part des Conjurés. Je demande, au nom de la République, qu'elles soient luës.

CESAR,

Eh bien, Caton, lisez donc vous-même. C'est un *Billet doux*, de la part de votre chere sœur. Si vous me haïssez, épargnez-la du moins.

CATON, *bas*.

Tais-toi, *yvrogne* . . . . . Allons, * partons, Consul.

CESAR.

Ciceron, tu t'en repentiras. . . .

LE PRETEUR, *le saisissant*.

Tu vas t'en repentir toi-même.

* Haut.

CICERON.

Arrêtez, mes amis.

LE PRETEUR.

Il n'eſt guéres celui de la République.

CICERON.

Point de violence. Céſar, ſoyez libre... Qu'on appelle les exécuteurs; & qu'ils nous ſuivent chez Spinther.. * Que Lentulus ſorte. Vous ſiniſtres vangeurs des crimes capitaux qui intereſſent le Public, ſaiſiſſez-vous de cet homme : qu'il ſoit étranglé.

LENTULUS.

Je t'approuve, Conſul : la fortune t'eſt favorable, profites-en. Tu riſquois, il n'y a pas long-tems, de t'entendre prononcer la même Sentence... **

CICERON.

Marchons chez Cornificius. Qu'on améne Cethegus. Qu'il ſubiſſe le ſort qu'il a mérité; & qu'on ſe ſouvienne à peine qu'il ait veçu......

---

* Les maiſons de Spinther, de Cornificius, & de Céſar, ſont apparemment cenſeés être ſur le Théâtre.

** On l'étrangle.

CETHEGUS.

Comme un ſot ? ou comme un Eſclave ? tenons-nous-en au dernier. c'eſt le titre le plus humiliant : il convient à Cethegus, qui ſe voit prononcer ſa ſentence par un ver de terre, ſans le fouler aux pieds .... Quoi ! tu trembles ?

CICERON.

La juſtice eſt toujours tranquile. Qu'on l'entraîne hors d'ici.

CETHEGUS.

O fortune perfide ! pourquoi tromper ainſi l'eſpoir d'un homme qui portoit une épée, & ne craignoit point ſa mort ! finiſſons ; ou je me fâche contre les Dieux.

CICERON.

Allons maintenant chez Céſar. Faites ſortir Statilius, & Gabinius. Qu'ils périſſent auſſi par vos mains.

GABINIUS.

Tu remplis tous mes vœux : je t'en rens graces.

STATILIUS.

J'en dis autant.

CATON.

C'eſt à préſent, cher Ciceron, que

tu peux respirer, & que Rome doit s'aplaudir de t'avoir pour Consul. Pere de ta Patrie, va jouir de la reconnoissance du peuple, & des honneurs qui te sont dûs. Ton nom, cher aux Romains, sera pour jamais gravé dans tous les cœurs . . . mais, que vois-je ? n'est-ce pas Petreius ?

SCENE VII. & *derniere.*

Les mêmes Acteurs. PETREIUS.

CICERON.

EH bien, brave Guerrier, quelles nouvelles nous apportez-vous ? votre visage n'en promet que de bonnes. Comment se porte mon Collégue ?

PETREIUS.

Autant bien que le permet la victoire. Il vous en félicite, Seigneurs, & m'a chargé du soin de vous en faire le triste détail : car en pareil cas les avantages mêmes sont toujours funestes.

CICERON.

Ne paſſons-nous pas dans le temple *de la Concorde ?*

CATON.

Non, fortuné Conſul : tous les cœurs ne ſçauroient trop tôt partager la joie que ce récit va nous inſpirer. Je voudrois que tout l'Univers pût en être pénétré.

Petreius fait un récit long & ampoulé de la bataille, de la défaite, & de la mort de Catilina tué dans le combat. Le Sénat remercie les Dieux, Petreïus, & Ciceron.

FIN.

LA BELLE
PENITENTE,
TRAGEDIE
DE ROWE.

Quin morere ut merita es, ferroque averte dolorem.

Virgil. Æneid. Liv. 4.

PERSONNAGES.

SCIOLTO, Noble Génois, Pere de Caliste.

ALTAMONT, jeune Seigneur amoureux de Caliste, designé par Sciolto pour être son mari.

HORATIO, Ami d'Altamont.

LOTHARIO, jeune Seigneur, Ennemi d'Altamont.

ROSSANO, Ami de Lothario.

Femmes.

CALISTE, Fille de Sciolto.

LAVINIE, Sœur d'Altamont, & Femme d'Horatio.

LUCILLE, Confidente de Caliste.

Valets de Sciolto.

La Scene est à Gênes dans le Palais, & le jardin de Sciolto.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Jardin du Palais de Sciolto.

ALTAMONT, & HORATIO.

ALTAMONT.



Ue cet heureux jour ſoit à jamais célébré ! qu'il ſoit toujours marqué par quelque triomphe ! & que les heureux Amans le choiſiſſent pour combler leurs eſpérances, puiſque c'eſt dans ce jour que je dois épouſer la belle Caliſte que j'adore.

HORATIO.

Oui, Altamont, votre étoile favorable verſe aujourd'hui ſur vous ſa plus heureuſe influence. La main du

généreux Sciolto qui vous a relevé expirant de douleur sur le tombeau de votre pere, acheve son ouvrage. Il vous rétablit dans ce haut rang qu'il occupoit, avant que l'ingrate Genes eût oublié les services signalés qu'il avoit rendus à la République dans les Conseils, & à la tête des Armées. Mais que ne peuvent point la faction & l'envie ? Cet homme illustre succomba par la persécution de ses ennemis : il fut réduit dans sa vieillesse aux plus cruelles extrémités.

ALTAMONT.

O grand Sciolto ! je te dois plus qu'à mon propre pere ; aussi ne veux-je vivre que pour t'en marquer ma plus vive reconnoissance : à ton nom seul, mon cœur ressent la plus douce joie ; pourrois-je jamais oublier tes bienfaits ? Non : il n'est pas possible ; si j'en étois capable, je mériterois le mépris du genre-humain, & la malédiction des Cieux.

HORATIO.

Sa bonté s'étendit jusques sur moi, parce que j'étois votre ami, quand votre Pere, ce grand homme dont la

la mémoire m'eſt ſi chere, me donna votre ſœur pour femme, comme une marque précieuſe de ſon amitié. Cet heureux lien me valut auſſi la tendreſſe de Sciolto : il nous appella ſes enfans ; & avec une bonté paternelle, il nous maintint dans l'abondance, ſoulagea toutes nos peines, & rendit même notre amour plus doux.

ALTAMONT.

Il trouva mes biens dans un tel déſordre, & ma fortune dans un état ſi déſeſpéré, qu'il ne falloit pas moins qu'un miracle pour les rétablir ; la bonté de mon pere, l'ingratitude de l'Etat, l'avoient réduit à la derniere miſere : je n'avois rien moi-même pour le ſecourir, que d'impuiſſantes larmes.

HORATIO.

Vous fites cependant tout ce qu'un fils doit, faire quand ſes créanciers animés & payés par le pere de Lothario (toujours l'ennemi & le rival cruel de la grandeur de votre maiſon) ſur une Sentence de la Loi la plus barbare, lui refuſerent la ſépulture : vous vous offrites vous-même pour gage, vous futes livré priſonnier entre les mains

infames Geoliers que nulle pitié ne put jamais émouvoir : l'or seul peut les tenter. Le généreux Sciolto enchanté de cette action pieuse, répandit sur vous toutes ses bontés.

ALTAMONT.

Mais, voici l'auteur de ma félicité; celui qui m'a sauvé la vie, & qui avec des richesses immenses, me donne tout ce que l'amour peut désirer de plus parfait.

SCENE II.

SCIOLTO, ALTAMONT, HORATIO.

SCIOLTO.

Viens, Altamont : Que tout ressente ici ma joye, puisque le Ciel m'accorde enfin ce que la nature m'a refusé, & que je trouve en toi un fils qui fera le bonheur du reste de mes jours.

ALTAMONT.

Oh! mon pere, comment puis-je vous marquer les sentimens que je ref-

ſens ? Les expreſſions ſont trop foibles. Vous régnerez à jamais ſur mon ame !..

SCIOLTO.

Ç'en eſt aſſez : je te connois : la bonté eſt née dans ton cœur, & la vertu héréditaire dans ta famille s'augmentera toujours avec ton âge.

ALTAMONT.

C'eſt ainſi que Dieu s'admiroit dans ſon ouvrage ; il ſe plaiſoit d'y voir l'excellence qu'il y avoit placée. Je vous dois tout.

SCIOLTO.

O noble & vertueuſe jeuneſſe ! Je jure que du moment que je te vis accablé de douleur par l'état miſérable & la perte de ton pere, je te déclarai intérieurement mon fils, & je te chéris autant que ma Caliſte. Horatio & Lavinie ſont auſſi mes enfans, & partageront ma tendreſſe. Mais pourquoi différer plus long-tems ? chaque inſtant eſt autant de perdu pour nos plaiſirs mutuels ; ma fille même ſe plaint que tu n'as pas l'empreſſement d'un nouvel époux.

ALTAMONT.

Ah ! ſi je pouvois penſer que ce

reproche fût pour moi, que la belle Califte me defirât: les vents ne feroient pas affez prompts pour me porter à fes pieds! mais, ô mon Pere, parmi tant de bontés dont votre amitié m'honore, je reffens un chagrin qui m'accable.

SCIOLTO.

Que voulez-vous dire, mon fils?

ALTAMONT.

Hélas! je crains de troubler votre joie.

SCIOLTO.

Non. Parlez, je veux être inftruit.

ALTAMONT.

Quand par vos commandemens, la nuit derniere, Califte fut obligée de confentir à mon bonheur, je voulus, avant de la quitter, prendre un baifer fur fes lévres pour gage de nos vœux: Je les trouvai froides comme le marbre, quelque paffion violente agitoit fa poitrine, fes yeux laifferent tomber quelques larmes, & je l'entendis foupirer, plus de chagrin que d'amour: je la preffai de me faire part de fa douleur; mais avec des yeux qui me glacerent, & des regards qui marquoient fon averfion, elle me repliqua que le pouvoir

de son Pere ne s'étendoit pas, jusques sur les mouvemens de son ame.

SCIOLTO.

Ne voyez-vous pas, mon fils, que c'est une dissimulation attachée au sexe: que les soupirs & les pleurs sont des artifices ordinaires pour couvrir le désordre de l'ame dans l'attente des plaisirs. Tu es né au milieu des armes: ces petites subtilités te sont inconnuës. Une jeune fille tremble de peur voyant le but de ses souhaits si proche; elle rougit à la lumiére exposée aux yeux du Public. Mais dans les ombres de la nuit, elle reprend toute son assurance, & brule de feux aussi ardents que son amant: elle se pâme dans ses bras, & l'aime sans aucune réserve.

SCENE III.

LOTHARIO, & ROSSANO.

LOTHARIO.

AH! le Pere, & le mari.

ROSSANO.

Laissons-les parler: ils ne nous ont pas vûs.

LOTHARIO.

Je me ſoucie peu qu'ils m'ayent vû; je veux, avant qu'il ſoit peu, les rencontrer face à face,& leur dire les avantages que j'ai eu ſur Caliſte.

ROSSANO.

Mais, vous l'aimiez?

LOTHARIO.

Il eſt vrai, je l'aimois, je l'aurois même épouſée; cependant il a plû à ſon pere de me la refuſer pour la donner à cet illuſtre ſot: mais puiſſe la honte que je lui deſtine retomber ſur moi, ſi je la lui abandonne.

ROSSANO.

Elle eſt ſi charmante! & il me ſemble qu'elle vous étoit plus favorable que ſon Pere.

LOTHARIO.

Tu ne te trompes point: je l'ai même ſouvent entretenuë ſeule. A force de m'écouter elle s'eſt enfin renduë à mes feux, & je ſuis devenu le maître de ſon cœur.

ROSSANO.

On m'a dit que vous la traitiez avec hauteur, & même avec dédain. Je ſuis bien étonné que ſa vertu ait enfin cédé

& soit devenuë la proye de vos désirs effrénés.

LOTHARIO.

Ecoute, je te dirai qu'une nuit, lorsque tous les yeux étoient fermés par un profond sommeil, la lune & les étoiles brilloient seuls dans l'Univers: j'étois seul dans la ruë un peu chaud de vin; je grimpai à sa fenêtre, & entrai heureusement dans sa chambre.

ROSSANO.

Ce moment fut sans doute heureux.

LOTHARIO.

Oh! des plus favorables. Je trouvai la belle Caliste endormie: l'amour seul veilloit, la vertu & la fierté gardiens ordinaires de l'honneur, dormoient ainsi qu'elle. Sa poitrine étoit agitée: son imagination sembloit mettre quelque trouble dans son ame. Je la considérai quelque temps, mais l'occasion ne me permit plus de différer; plein d'ardeur je la saisis dans mes bras: elle, avec une douce résistance & murmurant quelques reproches, me laissa le plus heureux de tous les hommes. A quels transports charmans ne nous livrâmes-nous point pendant cette nuit?

C'étoit des extaſes trop vives & trop ſenſibles pour pouvoir durer longtems. Enfin le jour parut & la froide indifference ſe fit ſentir quand je fus pleinement ſatisfait; je m'échappai au plus vite, & laiſſai la Belle rêver à ce qui s'étoit paſſé, & ſoupirer ſeule.

ROSSANO.

Vous la revîtes ſans doute le lendemain?

LOTHARIO.

Je la revis auſſitôt que je le pûs; mais hélas! que cette entrevuë fut différente de la premiere. Je ne trouvai plus dans mon cœur ces mêmes tranſports: je ne ſoupirois ni ne languiſſois plus pour les mêmes déſirs, tous mes plaiſirs étoient paſſés: la raiſon étoit revenuë toute entiere, & je regardois comme une foibleſſe de tomber à ſes genoux.

ROSSANO.

Et que diſoit Caliſte?

LOTHARIO.

Accablée par la plus grande inquiétude, elle pleuroit, ſoupiroit, ſe plaignoit d'être deshonorée: ne parloit que de Prêtre, de mariage, de s'enfuir

avec moi, pour éviter la fureur de ſon Pere. Elle appelloit ce qu'il y a de plus ſacré pour témoin qu'elle étoit ma femme : à ce nom je frémis.

ROSSANO.

Quelle réponſe fites-vous ?

LOTHARIO.

Nulle. Je m'enfuis pour éviter ſes reproches & ſes perſécutions. Cependant preſſé par pluſieurs Lettres qu'elle m'écrivit, & cédant à ſon importunité, je la vis encore pendant deux autres nuits ; les larmes, les ſoupirs & les artifices les plus puiſſans dont les femmes puiſſent ſe ſervir pour enchaîner les hommes furent employés pour m'attendrir. Mais moi, ſans m'émouvoir, je lui dis que l'amour & la tranquilité de l'eſprit ne pouvoient s'accommoder des chaines du mariage : que ſi elle vouloit ſe conſerver dans mon cœur comme ma maîtreſſe & ma meilleure amie, je m'attacherois à elle pour ma vie ; car le nom ſeul de femme & de mari ne portent avec eux que des ſoins & des querelles.

ROSSANO.

Comment put-elle ſupporter ce langage ?

LOTHARIO.

Imagine-toi un tremblement de terre. Quand les vents & les feux souterrains ébranlent cette maſſe, le Ciel s'obſcurcit, on entend un bruit ſourd ſemblable à des gémiſſemens, qui finit par des éclats terribles: Telle Caliſte parut à mes yeux. La rage, le déſeſpoir lui ôterent d'abord la faculté de s'exprimer; mais quand la fureur lui eut fait retrouver la voix, elle m'accabla des reproches les plus vifs : les titres de monſtre, de traître, d'infame, exprimerent toute l'amertume de ſon ame; & avec des imprécations ſur elle-même, elle m'ordonna de ne la jamais revoir, & de ſortir à l'inſtant. Je ſortis, & la laiſſai ſe calmer à loiſir.

ROSSANO.

Elle s'en eſt repentie depuis apparemment; car pourquoi vous a-t'elle fait dire de vous trouver ici ce matin pour y voir ſa confidente?

LOTHARIO.

Ah! la voici.

SCENE IV.

LUCILLE, LOTHARIO, ROSSANO.

LOTHARIO.

EH bien, Lucille, dequoi allons-nous parler ? viens-tu m'annoncer la guerre, ou me propoſer quelques articles de paix ? Ta belle maîtreſſe n'eſt-elle plus en colere ? Nous aimerons-nous dorénavant? Ou, prétend-elle mettre ſon nouvel époux de la partie ?

LUCILLE.

Fi donc, Monſieur, avez-vous perdu l'eſprit ? ayez un peu de pitié du moins par humanité, ſi vous êtes incapable d'autre ſentiment.

LOTHARIO.

Comment donc! tu as appris à gronder.

LUCILLE.

Ah! dites plûtôt que j'ai appris à pleurer. Ma triſte maîtreſſe m'en donne aſſez ſouvent des leçons. Pour dérober ſes chagrins aux yeux du monde

qui l'environne, elle cherche les retraites les plus ſombres : le ſommeil ne ferme plus ſes yeux, ſes ſoupirs & ſes gémiſſemens ſont plus forts que les vents & les tempêtes : elle eſt ſans ceſſe baignée de larmes ; & dans les cris qu'elle pouſſe en levant les mains vers le Ciel, je n'entens que prononcer, *ah ! le perfide Lothario !*

LOTHARIO.

Pour Dieu, ma chere Lucille, ne prens pas ce ton triſte. Il défigure ce joli viſage, qui pourroit faire ta fortune. Il ruinera quelque jour celui qui s'entêtera à vouloir cueillir cette jolie fleur de jeuneſſe.

LUCILLE.

Quoi, vous croyez que je pourrois vendre mon innocence & ma jeuneſſe pour des richeſſes & des titres, à des hommes perfides & méchants comme j'en connois, à des hommes qui font leur plaiſir de nous déshonorer ? Je vieillirai dans mon malheureux état, plûtot que de m'expoſer jamais aux chagrins que ſouffre actuellement ma chere maîtreſſe.

LOTHARIO.

Mais, Lucille, t'a-t'elle envoyé ici pour me faire des reproches ? je jure que tu t'acquittes de ta commiſſion à merveille : j'aime à te voir un peu fâchée.

LUCILLE.

Je vois que ce que je vous dis vous touche peu : mais liſez, Monſieur, vous verrez l'état où vos mépris réduiſent ma malheureuſe maîtreſſe.

Elle lui donne une lettre.

LOTHARIO, *lit en parcourant la lettre.*

Votre cruauté ..... *l'obéiſſance que je dois à mon pere* ..... *de donner ma main à Altamont* .... J'en ſuis ravi : c'eſt un préſent bien digne de l'homme que je haïs mortellement. Mais achevons. *Je ſouhaiterois* ..... *mon cœur* ... *l'honneur* ... *trop infidéle* .... *foibleſſe* ... *à demain* .... *la derniére fois* ... *trop éperduë* .... *Caliſte* .... Je le vois, les femmes ſont au moins auſſi inconſtantes que les hommes. Elle m'écrit que je devrois me livrer au plus cruel chagrin,

& cependant elle m'abandonne pour donner la main à Altamont ; voilà une belle preuve de ſon attachement.

LUCILLE.

Que dites-vous, Monſieur ?

LOTHARIO.

Ah, plus de reproches, je t'en prie : dis à Caliſte que le plus humble de ſes ſerviteurs ſe rendra demain à l'heure marquée, ſi elle peut ſe tirer des bras de ſon mari pour penſer à quelqu'un dont elle fait ſi peu de cas.

LUCILLE.

Hélas ! Monſieur, par pitié, montrez-lui des regards plus doux ; n'irritez-pas ſon cœur par des traitemens ſi durs ; vous uſez mal du triomphe que vous avez remporté : mais quoique vous ne l'aimiez pas autant que vous le devriez, feignez du moins, montrez-vous digne, quoiqu'en apparence, des ſentimens qu'elle a pour vous. Vous paroîtrez vertueux au moins une fois dans votre vie.

LOTHARIO.

Ah, qui vient ici ?

LUCILLE.

C'eſt Horatio, l'ami d'Altamont. J'ai

peur qu'il ne m'ait apperçuë. A demain, trouvez-vous à la porte du jardin.

LOTHARIO.

Va, dis à ta maîtresse que je n'y manquerai pas.

Lothario croit mettre la lettre dans sa poche & la laisse tomber. Il sort ainsi que Rossano, & Lucille.

SCENE V.

HORATIO.

Est-ce une erreur de mes yeux ? veillai-je ? ou rêvai-je ? j'ai crû voir Lothario : il parloit à la confidente de Caliste ; ils se sont retirés bien promptement ; qui peut l'attirer ici ? & que lui vouloit-elle ? je sçais qu'il a juré à Altamont la plus cruelle haine, mais ... quel est ce papier ? ... Ah ? c'est une lettre à Lothario ..... Quoi ? c'est une lettre de Caliste ?

Il l'ouvre & lit.

» *Votre cruauté m'a enfin détermi-*

*» née, & j'ai resolu ce matin de remplir » toute l'obéissance que je dois à mon » Pere. J'ai consenti de donner la main » à Altamont, en dépit de la foiblesse » qui m'entraîne toujours vers le faux » Lothario : j'y voudrois joindre mon » cœur & mon honneur, mais il m'a » enlevé l'un & l'autre... Hélas, si je » pouvois les retrouver ! que dis-je ? je » les reperdrois peut-être encor avec » l'infidéle & trop aimable Lothario. » Voici la derniére foiblesse qui sortira » de ma plume : ce sera aussi demain la » derniére qui flattera mes yeux. Lucille » vous conduira, si vous m'aimez encor » assez pour me venir trouver, ce sera » la derniére importunité que vous au- » rez de la part de la malheureuse & » trop éperduë. ...*CALISTE.

Ah ! trop éperduë ! elle a bien raison. C'est aller au-delà des bornes : le Ciel seul peut vanger de pareils crimes. Tu causeras le malheur des dernieres années de ton trop digne Pere. A la vûë de cette lettre, Altamont mouroit de douleur, lui qui peut-être dans ce moment ne s'occupe que de son bonheur. Il s'imagine que les qualités

de l'ame ſont égales aux graces du corps : il admire en elle les perfections extérieures dont elle eſt ornée, & remplit ſon cœur d'avance de tous les avantages dont il va jouir ; oh ! malheureux époux ! c'eſt ainſi qu'on vous amuſe par des careſſes feintes, tandis que l'imagination ſe livre avec ardeur à d'autres objets, qui emportent tous les fruits, & les charmes de l'Amour.

Donnerai-je cette lettre à ſon Pere ; je lui plongerois le poignard dans le ſein, & ſa juſtice ſévére condamneroit ſa fille à la mort. Quelle recompenſe, pour tous les biens qu'il a verſés ſur elle ! mais attendons : réfléchiſſons un moment à ce que je dois faire.

SCENE XI.

LAVINIE, HORATIO.

LAVINIE.

QUe je ſuis joyeuſe, mon cher Horatio, de vous avoir rencontré : je vous ai vû quitter la fête avant

que les cérémonies du mariage de mon frere fussent finies. Je me suis informée : on m'a dit que vous vous étiez trouvé mal ; comment êtes-vous ? que vous est-il arrivé ? soulagez mon inquiétude.

HORATIO, *à part.*

Non, cela seroit injuste, épargnons ce coups mortel à mon ami : je troublerois sa tranquillité ... il faut renfermer ce secret dans le fond de mon cœur....

LAVINIE.

Qu'avez-vous donc, mon cher Horatio ?

HORATIO.

Ha ! vous voici, ma chére Lavinie?

LAVINIE.

Hélas ! vous ne sçavez pas à quel point vous m'aviez allarmée. Mais quelle pâleur couvre votre visage ! d'où viennent ces agitations & ces soupirs ? pourquoi vos yeux se tournent-ils tristement vers les Cieux ? ah, que vous me causez d'inquiétude ! vous ne me répondez point ? . . .

HORATIO.

Non, ma chere Lavinie, je ne suis point malade ; les gémissemens qui par-

tent, malgré moi, du fond de mon âme, vous marquent aſſez qu'elle eſt dans le plus cruel abbattement. Plût à Dieu que les maux qui peuvent affliger le corps, fuſſent les ſeuls que j'euſſe à ſouffrir aujourd'hui ! je ſerois moins à plaindre.

LAVINIE.

Hélas ! qu'avez-vous donc ? Pourquoi détournez-vous les yeux ? Ne ſuis-je plus votre chere Lavinie ? Vous me juriez que j'étois la moitié de vous-même : cependant vous refuſez de me confier vos chagrins, & de partager avec moi ces ſentimens ſur leſquels votre tendreſſe m'a donné de ſi légitimes droits. O Dieux ! témoins de mes ſermens, & qui connoiſſez le fond de mon cœur, vous ſçavez qu'il n'eſt point de malheur que je ne ſupportaſſe avec moins de douleur, que d'être traitée avec froideur, ou de trouver quelque défiance dans l'objet du monde auquel eſuis le plus attachée !

HORATIO.

Ah ! ne cherchez pas à connoître ce que je voudrois cacher à tout l'univers, & à moi-même, s'il étoit poſſible : vous ſçavez, ma chere Lavinie, qu'il

ne m'eſt jamais rien arrivé d'heureux que je n'aye couru ſur le champ vous en faire part : mon bonheur s'augmentoit en vous le racontant..... Mais pourquoi voudrois-je vous faire de la peine ? non, ne m'en preſſez pas, je vous en conjure : laiſſez-moi un ſécret, & des chagrins que je ne puis partager avec vous.

LAVINIE.

Ç'en eſt aſſez : vous ne me reprocherez pas de vous avoir preſſé davantage. Pardonnez-moi, ſi voyant votre triſteſſe profonde, je voulois joindre mes larmes aux vôtres ; je ne demanderai plus à connoître ce que vous avez réſolu de me cacher : mais du moins, Horatio, vous devez m'accorder de faire tréve pendant ce jour ſeulement, aux ſoins qui vous preſſent, & de montrer à votre ami Altamont un viſage plus tranquile. Il ne croit pas ſon mariage bien accompli que vous n'ayez marqué devant lui toute la joye qu'il vous cauſe.

HORATIO.

Helas! Je ne le pourrai jamais. Vous êtes, ma chere Lavinie, d'une ſim-

plicité, & d'une innocence si pure & si naturelle, que la candeur de votre âme ne vous abandonne jamais ! mais il est des femmes si fausses dans le monde ..... vous ne croiriez jamais jusqu'à quel point va leur perfidie.

LAVINIE.

Il en est de fausses, dites-vous ?

HORTATIO.

Oui. Elles sont nées belles, pour le malheur des hommes : dans leurs graces & leur sourire, les Amours & les Plaisirs semblent badiner ensemble. Un seul coup d'œil enchante ceux qui les regardent : mais qu'ils ont lieu de s'en repentir ! ce n'est que fausseté. Ardentes dans leurs désirs, elles n'ont de plaisir que dans la varieté des objets ; un Amant succede bien-tôt à un autre, & le dernier qui a la foiblesse de s'y attacher est aussi-bien reçu que le premier : jusqu'à ce que son tems fini, il cede la place à un autre ; & celui-là va grossir le nombre des Amans qui l'avoient précedé.

LAVINIE.

Peut-il être dans le monde des femmes de cette espece ? ou du moins, peu-

vent-elles avoir quelque paix dans l'âme ? Peuvent-elles trouver dans leurs changemens quelque moment de bonheur ? Si les femmes ſont ainſi formées, pourquoi ſuis-je donc ſi différente de mon ſexe ? Mon cœur fait ſon unique bonheur d'être à vous : vous l'occupez tout entier. Semblable à ce bon & vertueux homme, qui dans ſa cabane donna l'hoſpitalité à un Prince étranger : il lui céda tout, & garda à peine un petit coin pour lui ; de même il ne reſte aucune place dans mon cœur pour mes propres penſées : elles vous ſont toutes connuës.

HORATIO.

Ah ! Si les femmes étoient toutes de ce caractére, les hommes les adoreroient : la vie ſe paſſeroit à s'aimer, à ſe le dire ſans ceſſe ; le mariage ſeroit un Contrat de paix ; tous les ſoins & les querelles domeſtiques ceſſeroient ; les Loix de l'amour ſeroient fondées ſur celle de la vertu, & le lien du mariage ne ſeroit pas la chaîne des malheureux !

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente une grande Salle.

CALISTE, LUCILLE.

CALISTE.

LAiſſe, Lucille, laiſſe-moi en proye à toute ma triſteſſe. Garde-toi de me parler de plaiſirs. Si tu veux me plaire, entretiens-moi de quelque avanture malheureuſe; dis-moi tout ce qu'ont produit de plus affreux la rage & le déſeſpoir. J'y vais livrer toutes mes penſées : car l'amour, la honte, & l'indignation, ont chaſſé pour jamais la paix de mon cœur.

LUCILLE.

Quoi! Madame, voulez-vous tou-

jours vous occuper de cette étrange passion qui vous égare dans un labyrinthe de si grands malheurs? Oubliez le perfide Lothario, pour vous donner toute entiere au vertueux Altamont : vous trouverez en lui toute la douceur de notre sexe,&toute la fidélité que vous pouvez attendre. Il n'a jamais connu les vices des gens de Cour; vous le voyez sans cesse soupirer à vos pieds, & vous jurer qu'il ne cherchera jamais que votre bonheur.

CALISTE.

Ne me parle jamais de lui; je ne veux pas même y penser. Mon âme triste, abbattuë, ne cherche qu'à se former une retraite pour entretenir ma profonde mélancolie. Je voudrois être dans quelqu'antre lugubre couvert de vieux arbres moussus dont le creux servît de retraite aux corbeaux, & aux oiseaux de mauvais augure; où l'on n'entendît autre bruit que celui de quelque oiseau serpentant tristement autour des herbes sauvages; que jamais figure humaine n'eût marché dans ce lieu, à moins que ce ne fût le squelette de quelque malheu-

reux

reux perdu d'amour, ainſi que moi, qui par déſeſpoir eût choiſi cet affreux ſéjour pour y mourir.

LUCILLE.

Hélas! Madame, par pitié!....

CALISTE.

Là, je ma cacherois loin de ce monde que je hais; j'y cacherois ma honte, & me déroberois aux traits accablants de la cenſure: car ne crois pas que je ſurvive à la perte de mon honneur. La Mort me ſera moins cruelle qu d'entendre les propos inſolens de chaque prude affectée, qui en diſant mon hiſtoire, remerciera ſon étoile d'être née vertueuſe: enfin les diſcours des ſots, le mépris des femmes, & la pitié des hommes ſont pour moi ce qu'il y a de plus affreux à imaginer.

LUCILLE.

Quoi, vous voulez donc de deſſein prémédité, vous perdre pour toujours! N'écouterez-vous point votre fidelle Lucille? je vous conjure par tout le bien que je vous ſouhaite, & le mal que mon cœur tremblant prévoit qui vous arrivera, de ne jamais voir le plus infidéle de tous les hommes! Permet-

tez-moi d'empêcher qu'il ne vienne.

CALISTE.

Sur ta vie je te le defends ; j'ai des raiſons pour le revoir encore une fois : peut-être cet entrevuë finira-t'elle mes peines. Je veux ſoulager mon cœur du fardeau qui l'accable ; Traiter le perfide avec toute l'indignation & le mépris qu'il mérite ; après quoi ce miſérable cœur reſtera tranquille, & étouffera tous ſes regrets.

LUCILLE.

Ne vous y fiez pas, Madame, la fureur eſt un mouvement de peu de durée dans l'ame. Semblable à ces petits ruiſſeaux que des pluyes ſoudaines élevent, ils s'enflent promptement, mais retombent auſſi-tôt. Ainſi des penſées plus douces ſuccedent à la colére, & l'amant trompeur reprend ſa place.

CALISTE.

Je ſuis trop offenſée, Lucille, pour craindre de me laiſſer ſéduire : mais hélas ! cependant (ne va pas me reprocher ma foibleſſe : prens plûtôt pitié de moi. Je ſens toujours dans mon cœur quelque penchant qui me ramene à lui; j'en rougis, mais il faut que je t'avoue

jusqu'où va mon égarement. Si l'ingrat venoit se jetter à mes pieds, soupirer pour obtenir son pardon, je ne pourrois le voir, tout infidéle qu'il est, sans m'attendrir, sans oublier entierement ses crimes & mes malheurs.

LUCILLE.

O Dieux! est-il possible? O vous, dont l'admirable providence veille sans cesse pour notre bien, préservez-moi du langage séduisant des hommes, & du poison de leurs vœux & de leurs flateries; que je n'en sois jamais remarquée: que ma jeunesse se passe sans qu'aucun me croye digne de lui! & que le fatal amour ne s'empare jamais de mon ame.

CALISTE.

Ha! je vois Altamont: dissimulons: que ses yeux n'apperçoivent pas le désordre où me jette le tumulte de mes pensées, & des passions qui m'agitent.

SCENE II.

ALTAMONT, CALISTE, LUCILLE.

ALTAMONT

SOins fâcheux, éloignez-vous de moi : ne troublez plus des jours faits pour l'amour. La belle Caliste va les couronner du plus parfait bonheur. Sa beauté est faite pour rendre toutes les saisons agréables, & chaque instant avec elle doit être rempli de joye & de plaisirs.

CALISTE.

S'il étoit vrai que je disposasse du *bonheur*, pourquoi le répandrois-je tout entier sur les autres, & n'en garderois-je point pour ma consolation ?

ALTAMONT.

Pourquoi donc ce beau visage paroît-il triste dans ce jour de rejoüissance ? Je ferai si bien par mes soupirs & par mes transports, que la flame qui m'anime rapellera votre joie.

CALISTE.

Je vous l'ai déja dit, Altamont ; nos cœurs ne ſont pas faits l'un pour l'autre : ils peuvent être liés par les Loix, mais ils ne le ſeront jamais par l'amour. Quelque mauvais deſtin ennemi de l'un & de l'autre a réſolu ſans doute ce fatal hymenée pour notre malheur. Remarquez la différence de nos ſentimens dans ce jour : il vous remplit des plus vifs tranſports de joie, & moi je n'y vois rien qui m'en promette ; je voudrois qu'il eût pû ſe différer & même que vous euſſiez pû l'oublier.

ALTAMONT.

Quoi ! je pourrois oublier ce jour qui me donne à la plus belle, à la plus parfaite perſonne de l'univers ! ſi pour meriter quelque retour, il ſuffit de vous aimer avec une conſtance qui ne finira jamais, je puis regarder ce jour comme le plus heureux de ma vie.

CALISTE.

C'eſt du moins le jour où mon Pere donne ma main à Altamont, & c'eſt auſſi celui que je n'oublierai de ma vie.

SCENE III.

SCIOLTO, HORATIO, LAVINIE, ALTAMONT, CALISTE, LUCILLE.

SCIOLTO.

QUe la joie ſe répande ici ! que le plaiſir n'y ceſſe point, & rempliſſe chaque inſtant de cette heureuſe journée : c'eſt à vous, mes enfans, de la conſacrer à l'amour. Le Soleil s'eſt levé pour vous ſans nuages : il brille pour Altamont & Caliſte. Que la muſique échauffe les cœurs ; que les jeunes filles apprennent à perdre leurs craintes en amour, & les jeunes gens à languir à leurs pieds : allons, commençons, la vieilleſſe même ſe plaît à entendre la douce harmonie des inſtruments & des voix : elle lui rapelle le précieux ſouvenir des plaiſirs du bel âge, & chaſſe pour un temps la triſteſſe qu'amenent les années. *On chante.*

AIR.

Arrêtez ? où fuyez-vous ? tournez les yeux trop charmante & trop cruelle bergere.

Je ne ſuis point vos pas pour vous conquerir, mais pour mourir à vos pieds : vous avez peur d'un amant plus craintif que vous.

IIe. COUPLET.

Mais en vain je l'apelle : auſſi vite, que le ſon emporté par les vents, elle fuit aux cris de mon déſeſpoir, & ne daigne pas tourner la tête.

SCIOLTO.

Que toutes mes portes ſoient ouvertes ; que l'abondance regne ici : tous ceux qui ſe réjouiſſent aujourd'hui ſont mes amis. Que chacun ſuive ſon goût pour rendre la Fête plus gaye : que le meilleur vin coule à grands flots ; que perſonne ne ſoit triſte, ni ſévérement ſage : oublions dans la joie les pertes, les ſoins, la pauvreté, l'inſolence des riches, & le mépris des grands : demain il ſera aſſez temps d'y penſer, & d'être malheureux. Et vous, grands Dieux, faites que je puiſſe voir Alta-

mont & Califte parfaitement heureux ! je ne demande à conferver ma vie que pour accomplir leur bonheur, & je la réfignerai au deftin fans la regretter.

Ils fortent. Horatio refte feul.

SCENE IV.

HORATIO.

TAndis qu'ils vont tous fe livrer au plaifir, je vais chercher Lothario. Cette lettre eft peut-être contrefaite : fa vanité la lui aura fans doute fait écrire pour ternir la réputation de Califte, ou pour troubler le bonheur de mon ami. Mais hélas ! je cherche en vain à la juftifier ; mon cœur m'avertit qu'elle n'eft que trop coupable : il me femble même avoir remarqué quelques indices de fon crime. Sa diffimulation, & le trouble de fes penfées, tandis qu'elle affectoit un air d'innocence m'en font des trop fûrs garants. O fauffes apparences ! malgré notre experience, quand les femmes veulent fe fervir de tous leurs arti-

fices, nous nous y laiſſons prendre. Avec des regards doux, & une voix enchantereſſe, la premiere beauté du monde trompa le premier homme. Trop aveuglé par l'amour, & trop ébloui de ſes charmes pour s'en défier, il tomba dans le piége, & ne ſoupçonna jamais qu'une figure auſſi céleſte eût pû faire un traité avec Satan pour perdre ſa malheureuſe poſtérité !

Il ſort.

SCENE V.

Le Théâtre repréſente une ruë proche le Palais de Sciolto.

LOTHARIO, ROSSANO.

LOTHARIO.

A Te dire vrai, je ne ſuis inquiet de cette lettre qui peint ſi bien l'amour de Caliſte, que parce qu'elle peut ſervir à me vanger d'Altamont: c'eſt pourquoi je veux trouver l'occaſion de parler à cette fille que j'ai vuë ce matin.

ROSSANO.

Songez donc au danger que vous courez d'être apperçu ici. Vous sçavez qu'aujourd'hui ils sont entourés de leurs amis, & que chaque coup d'œil qui peut tourner sur vous, expose votre vie & votre liberté.

Ils conférent ensemble.

SCENE VI.

HORATIO, LOTHARIO, ROSSANO.

HORATIO, *en entrant sur la Sçene.*

PLus j'y pense, plus je crois voir là-dessous quelque artifice. Le Pere de Lothario étoit subtil, adroit, beau parleur, hardi dans les conseils, mais timide dans la guerre : cependant avec les talents d'un lâche, il détruisit mon vaillant ami ! son fils, si sa réputation ne me trompe pas, est plus vif, plus ouvert, & moins expérimenté. Ah ! le voici.

LOTHARIO.

Quoi ! le voila encor ? c'eſt pour la ſeconde fois que cet homme me rompt en viſiére aujourd'hui.

HORATIO.

Ha ! je vous cherchois.

LOTHARIO.

Eh ! bien, vous m'avez trouvé.

HORATIO.

Sçavez-vous, que quiconque offenſe mon ami, doit m'en faire raiſon ?

LOTHARIO.

Ah ! ah ! me connois-tu ? Sçais-tu que je ſuis Lothario, un des plus illuſtres de Genes ? Et quel eſt donc cet Horatio dont je dois redouter la colere, en offençant ſon ami ?

HORATIO.

Un brave homme ne ſe cache jamais ; ſes penſées & ſes actions ſont toujours à découvert : il ne déguiſe ni ſon amour ni ſa haine.

LOTHARIO.

C'eſt ainſi que j'en agis, mon ame ne forme aucun projet dont je rougiſſe, & ma main n'exécute rien en ſecret. Ce que je fais, j'oſe toujours le ſoutenir.

HORATIO.

Et quel étoit ton projet quand je t'ai surpris ce matin séduisant une créature mercénaire, pour sçavoir les secrets de sa Maîtresse? tu inventois sans doute des moyens pour ternir sa réputation, puisque tu t'es enfui en m'appercevant.

LOTHARIO.

Moi, te fuir?

HORATIO.

Oui, tu as fui comme un lâche.

LOTHARIO.

Comme un lâche, dis-tu?... Ah! je vais te le faire connoître.

Il veut mettre l'épée à la main.
Rossano l'en empêche.

ROSSANO.

Arrêtez, Seigneur, songez où vous êtes, & combien vous risquez de vouloir vous battre dans ce lieu; vous sçavez que c'est un crime dans cette Ville tranquille.

LOTHARIO.

Apprens donc, puisque tu excites ma vangeance, que je ne voudrois pas pour toutes les richesses de cette Ville, & celles que la Mer rapporte de toutes les parties du monde sur notre ri-

vage, n'avoir pas eu les faveurs de l'aimable femme d'Altamont. Penses-tu que je veuille cacher sa honte? Non, il ne me manquoit qu'un Messager tel que toi pour en porter la nouvelle à cet heureux Epoux.

HORATIO.

Je tiens ton âme assez basse pour, au mépris de ce qu'il y a de plus sacré, lui faire cette cruelle injure: mais je crois Caliste trop délicate, trop noble, pour être devenuë la victime d'un homme aussi méprisable que toi. Quand on a pû contrefaire une lettre en la signant d'un nom aussi respectable, on peut bien tenir de pareils discours. C'est le langage ordinaire des lâches & des présomptueux, qui n'ont jamais connu de femmes vertueuses.

LOTHARIO.

Tu penses donc que j'ai inventé cette lettre. Eh bien, penses-le toujours jusqu'à ce que des preuves plus claires te convainquent.

HORATIO.

Non: je ne croirai jamais qu'aucune femme veuille s'avilir & se perdre avec des gens de votre espece, toujours sau-

tans & dansans, qui ne sont bons que pour vivre entr'eux; & qui, quand le vin les échauffe, parlent de beautés qu'ils n'ont jamais connuës, & de faveurs qu'ils n'ont jamais reçuës.

LOTHARIO.

Je n'ai pas le loisir de t'en dire davantage : mais je pourrois produire telle preuve....

HORATIO.

Ce seroient toutes faussetés. Vous calomniez les femmes, parce qu'elles vous méprisent.

LOTHARIO.

C'est la manie des sots, d'être pleins de confiance ; & c'est aussi celle d'Altamont.

HORATIO.

Je ne dis plus qu'un mot. Quoique je pense très-avantageusement de la vertu de Caliste, & qu'elle ne puisse être blessée par des discours tels que les vôtres ; cependant comme l'honneur d'Altamont m'est cher, dispensez-vous de parler de lui : tenez-vous-en à parler de vos habits, de vos chevaux, de vos Catins, & de vous-même.

LOTHARIO.

Si cependant nous transgressons cet ordre absolu : malgré le severe Horatio, il faudra bien qu'il excuse notre vivacité.

HORATIO.

Vous plaisantez ; votre présomption n'a pas encore été châtiée; mais je vous avertis d'éviter ma rencontre dans des lieux où nous pourrions être plus en liberté.

LOTHARIO.

Il ne faut pas différer plus long-tems; demain matin, à un mille de la Ville, du côté du couchant, j'y recevrai tes leçons, moi seul.

HORATIO.

Je m'y trouverai certainement.

LOTHARIO.

A demain donc ; l'heureuse influence de mon étoile me favorisera de toutes les façons, puisque l'amour & les armes me feront triompher dans chaque rendez-vous.



SCENE VII.

HORATIO.

IL doit voir demain matin Califte ! feroit-il poffible qu'elle fût affez foible .... Si j'allois lui repréfenter fon crime & les dangers qu'elle court? quelque étincelle de vertu eft peut-être encor reftée dans fon cœur. Si je pouvois la ranimer, que je ferois content ! je ferois fûr de fortir glorieux du combat. Ah ! fi les Belles fçavoient choifir leurs amans, elles ne feroient pas dans le cas de fe plaindre fi fouvent des hommes perfides & fans foi ! de toutes les malheureufes que l'amour a faites, qu'il en eft peu qui ayent été trahies par des hommes vertueux & fenfibles ! ils portent leurs chaînes avec autant de plaifir qu'elles en trouvent à leur en donner ; & quand ils connoiffent ce qu'elles valent, ils ne peuvent jamais ceffer de les aimer.

Fin du fecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un appartement du Palais de Sciolto.

SCIOLTO, CALISTE.

SCIOLTO.

QUoi ma fille ! tandis que la joie regne dans tous les cœurs, vous seule paroissez-vous y refuser.

CALISTE.

N'ai-je pas déja rempli la moitié de mon devoir? j'ai donné ma main à Altamont; & pour accomplir les ordres d'un Pere que je respecte, je me suis soumise aux loix d'un mari, puisque je ne dois point avoir cette liberté que la nature donne à tout le monde.

SCIOLTO.

Vous vous plaignez donc de cette contrainte ?

CALISTE.

Par pitié, mon pere, ne vous irritez pas s'il m'échape quelques ſoupirs & quelques larmes malgré l'obéiſſance que je vous ai jurée; hélas! ce chagrin qui va m'attirer votre colére, s'éleve malgré moi dans mon ame, il y eſt entré par l'engagement que je viens de prendre, pour n'en ſortir de ma vie.

SCIOLTO.

Je ſoupçonne, ma fille, que quelque ſentiment indigne de vous, & que vous me cachez, eſt la cauſe de cette triſteſſe qui régne ſur vôtre viſage: mais je jure par toute la vertu de votre mere, par la tendreſſe que j'eus pour elle (quoique le Ciel me ſoit témoin de tout l'amour que j'ai pour vous!) que ſi jamais vous pouviez manquer à votre honneur, je vous en punirois de la façon la plus cruelle. Songez que je vous donne aujourd'hui un époux vertueux, & qui vous aime; répondez à ſon amour, & faite votre bonheur & le ſien.

SCENE II.

CALISTE, *seule.*

QUelle eſt donc la condition de notre ſexe ! ſommes-nous nées pour être toujours Eſclaves des hommes? dès le Printems de nos beaux jours, un Pere enchaîne notre volonté : il régle nos plaiſirs. Il en diſpoſe même,en formant nos liens ſans nous conſulter ; & nous paſſons ſous les Loix de Tyrans plus impérieux encore. Victimes dévouées à tous leurs caprices, jaloux ils nous enferment, débauchés ils nous maltraitent ! eſt-ce donc pour ce joug éternel que nous naiſſons avec des âmes nobles & hautes ? Il faut ſe dégager de cette obéiſſance ſervile, & reprendre l'empire qui nous eſt dû dans ce monde.



SCENE III.

HORATIO, CALISTE.

HORATIO.

OUi c'eſt elle. Hélas ! ma langue s'embaraſſe. Dieux ! ſecondez-moi.... inſpirez-moi l'art de lui parler ſans allumer ſa colére : faites que je puiſſe rappeller la vertu dans ſon âme. Mais quoi ! je vois couler ſes pleurs.... Pardon, belle Caliſte, ſi je viens vous troubler ; je veux joindre mes chagrins aux vôtres, déplorer les malheurs qui agitent votre cœur, & eſſuyer les larmes qui baignent vos beaux yeux.

CALISTE.

Un galant homme ne ſe cache point pour épier la douleur, & pénétrer les ſecrets d'autrui.

HORATIO.

Vous ne me rendez pas juſtice : c'eſt à titre d'ami que j'oſe vous aborder.

CALISTE.

Vous pouvez être l'ami de mon mari, l'ami d'Altamont.

HORATIO.

Je le ſuis & de l'un & de l'autre. Le Ciel n'a-t'il pas joint votre deſtinée, ainſi que deux ruiſſeaux réunis dont les eaux ne ſe diſtinguent plus? Ah puiſque j'ai donné mon amitié à l'un, je puis bien dire que je ſuis l'ami d'Altamont & de Caliſte.

CALISTE.

La force & la volonté des loix peut bien joindre nos corps ſous une malheureuſe chaîne: mais nos âmes ſont toujours libres. C'eſt ainſi que le pauvre captif, dans des Royaumes Etrangers, peut ſur le rivage envoyer ſes ſoupirs vers ſa chere Patrie.

HORATIO.

Quand les âmes qui ne devroient avoir qu'une volonté, & former les mêmes ſouhaits, ſont ſans égard l'une pour l'autre, ſongez, Madame, aux malheurs qui en reſultent. L'amour eſt banni pour jamais: & ces nuits qui devroient être délicieuſes, ſe paſſent dans

les douleurs. Chaque jour est un renouvellement de peines.

CALISTE.

Ainsi tout le service que me vient rendre votre amitié, consiste à m'apprendre combien je vais être malheureuse. Hélas! je n'avois pas besoin que vous vinssiez me le dire.

HORATIO.

Ah ! dites plûtôt que je viens vous apprendre combien vous pourriez être heureuse. Je voudrois dissiper les chagrins de votre âme, vous consoler dans l'abandon où je vous vois, & rétablir dans votre cœur cette agréable paix que vous en avez bannie.

CALISTE.

Dis moi donc : à qui cette félicité est-elle connuë? où est-il ce Royaume de paix? montre-m'en le chemin, car hélas, j'aspire après l'instant d'y goûter quelque repos.

HORATIO.

Le voici. Pour être heureux, il faut être vertueux, le crime est la source des chagrins.

CALISTE.

Et quel eſt l'impoſteur qui oſeroit me ſoupçonner d'aucun crime ?

HORATIO.

Perſonne aſſurément... mais le monde parle librement, ſans épargner ni les Princes, ni les Sujets.

CALISTE.

Toujours quelqu'Enigme regne ſous tes mots ambigus, comme ſi tu voulois taxer ma vertu. Sors de ma préſence, ou fais-toi mieux entendre.

Lothario paſſe dans le fonds du Théâtre.

HORATIO.

Ha, voici Lothario.

CALISTE.

Eh bien ? que veux-tu dire en le nommant ?

HORATIO.

Lothario, & Caliſte ?... Je veux dire que ces deux noms ne devroient jamais ſe rencontrer ; c'eſt de là que la Ville prend droit de parler, & de faire l'hiſtoire d'une jeune beauté qui a été aſſez malheureuſe pour engager ſa foi à un jeune homme plein de

mérite : tandis qu'elle avoit donné son cœur à un homme indigne d'elle.

CALISTE.

Ciel ! puis-je entendre une telle insolence ? que pourroit-on dire de plus accablant à la créature la plus perduë !

HORATIO.

La nécessité, Madame, m'a contraint à vous rendre ce cruel office. Je ne m'y suis porté qu'avec beaucoup de répugnance : mais j'ai crû le devoir pour sauver votre honneur, celui de Sciolto, & d'Altamont. Semblable à celui qui se jette à travers les flâmes pour sauver sa tendre épouse & ses enfans de quelqu'affreux incendie.

CALISTE.

Voila donc cet officieux ami d'Altamont, si renommé dans les armées ? cet argus d'un mari soupçonneux, qui ne cherche qu'à noircir la réputation d'une femme sans défense ? j'en mourrai de douleur, mais sans être coupable : la jalousie d'Altamont en sera cause.

HORATIO.

Hélas ! pourquoi cette vaine fureur ! si votre honneur & votre tranquillité vous

vous étoient ſi chers, vous préteriez l'oreille aux moyens que je vous propoſe pour les conſerver. Voici l'inſtant qui va décider de votre ſort, & je dois vous avertir de ne jamais revoir l'indigne Lothario, ſi vous voulez éviter le mépris des plus vertueuſes & des plus nobles femmes de Gênes, & ne pas livrer votre jeuneſſe & votre beauté à l'infamie.

CALISTE.

A l'infamie! oſe-tu, malheureux, oublier à ce point ce que tu dois à ma naiſſance, & à mon ſexe?

HORATIO.

C'eſt ici, Madame, c'eſt à la face des Dieux, qu'il faut me jurer que vous ne verrez jamais le perfide qui vous a deshonorée, ou je vous proteſte que cette lettre.....

Elle veut s'en aller.

Oh! vous ne m'échaperez pas. Oui, cette coupable lettre ſera renduë publique, & vous couvrira de honte.

CALISTE.

Que prétends-tu dire avec cette lettre?........ je vois que tu l'as imaginée pour tromper mon Pere, & l'ir-

riter contre sa malheureuse fille, dans le dessein de partager ses richesses avec Altamont. Une offense de cette espece me fait oublier mon sexe. Si j'avois une épée, je punirois sur le champ celui dont la main criminelle a pû inventer une pareille fourberie.

HORATIO.

Pouvez-vous la méconnoître ? voici votre signature.

CALISTE, *se jette dessus la lettre, & la déchire.*

Je voudrois pouvoir déchirer ainsi le scélerat qui a été capable d'une pareille invention.

HORATIO.

Je demeure confondu !...

CALISTE.

Va, sors, infame : ne te présente jamais devant moi. Garde-toi même de prononcer mon nom. Je sçaurai garder mon honneur, & me passer des leçons d'un lâche tel que toi.

SCENE IV.

ALTAMONT, CALISTE, HORATIO.

ALTAMONT, *en entrant.*

OU trouverai-je la belle Caliſte, l'unique objet de mes vœux ? Je viens me plaindre à elle du retardement de nos plaiſirs; je ſuccombe d'impatience.... Mais quoi, je l'apperçois toute troublée ; je vois des larmes ?... Horatio eſt interdit ! que veut dire ceci?...qui peut, belle Caliſte, vous avoir offenſée ? que je le ſçache : il éprouvera bientôt la plus cruelle vangeance !

CALISTE.

Tiens, regarde : c'eſt lui.

ALTAMONT.

Qui ? Horatio !

CALISTE.

Oui, cet inſolent.

ALTAMONT.

Quoi ! mon ami, la moitié de moi-même : nous que les liens de l'amitié

la plus vive ont toujours unis! il auroit pû m'offenser dans ce que j'aime le plus? Non, je ne le puis croire.

CALISTE.

C'est donc ainsi que tu me venges: tu lui prodigues encor le nom d'ami, à lui qui vient de me traiter comme la derniere des femmes? Mais, tu es peut-être d'accord avec lui: ainsi tu croiras aisément les fourberies qu'il te débitera.

ALTAMONT.

Si je le croyois coupable, rien ne pourroit le sauver de ma fureur.

CALISTE.

Je te repete, que celui qui m'a fait la plus cruelle injure est Horatio, ton fidelle ami, mais écoute, ne crois pas tant qu'il partagera ton amitié, qu'aucune force puisse jamais m'entraîner à ton lit nuptial. Le pouvoir de mon Pere peut m'enfermer dans un Cloître, je m'y déterminerai plûtôt: l'ennui, le jeûne, les prieres de nuit, tout m'y déplaira moins; & je bénirai le jour qui me délivrera des chaines du mariage, & de la tyrannie des hommes.

SCENE V.

ALTAMONT, HORATIO.

ALTAMONT.

ELle part ! ses yeux semblent enflâmés de colere ; elle me paroît même déterminée à suivre le parti qu'elle se propose : que je suis malheureux ! parle donc maintenant, Horatio ? Mais que m'annonce le trouble où je te vois? Tu hésites à me parler !..

HORATIO.

Plût à Dieu que je pusse vous cacher à jamais le plus grand des malheurs ! mais votre destin en ordonne autrement : en ménageant mon ami je le trahirois.... Vous voyez cette beauté l'idole de votre ame.... vous avez vû couler ses pleurs? . . .

ALTAMONT.

Oui : je l'ai vuë plongée dans le plus mortel chagrin ; eh bien, est-ce toi, Horatio ? est-ce toi qui l'as offensée ?

HORATIO.

Ah ! si ces yeux avoient versé des larmes de sang, de ce sang qui passe au travers de son cœur perfide, pour laver ses crimes, elle ne les auroit pas encor assez effacés : car elle vous a deshonorée.

ALTAMONT.

Que parles-tu de deshonneur, & de Caliste ? ces deux mots peuvent-ils se confondre ? Quoi, elle qui est si belle, si reservée, qui peut faire le bonheur du plus fortuné des hommes, ne seroit qu'une belle image, telle que les Peintres & les Poëtes en peuvent exprimer?

HORATIO.

Helas ! fasse le Ciel que vous soyez plûtôt privé des biens de la fortune toute votre vie, que d'épouser une femme aussi fausse ! c'est le lien le plus fatal.

ALTAMONT.

Horatio, vous abusez de mon amitié : j'ai enduré patiemment le chagrin que vous avez pû lui causer. Mais je ne pourrois souffrir que vous fissiez injure à sa réputation en ma présence.

HORATIO.

Je vois qu'elle vous a charmé, comme les Sirénes charmerent les compagnons d'Ulysse par leurs attraits,& par leurs chants : mais vous verrez bientôt les écueils, & quand vous serez abandonné sur le rivage, vous regreterez vainement d'avoir quitté votre ami pour suivre un espoir enchanteur.

ALTAMONT.

Si ton amitié ne peut s'accorder avec mon amour, il faudra bien que je renonce à te voir.

HORATIO.

Vous pourriez donc oublier ce que j'ai fait pour vous! j'ai partagé avec votre Pere les soins de votre jeunesse que j'ai formée à la vertu,& aux armes? votre Pere n'en auroit pas usé ainsi avec moi. La même fortune nous avoit conduit tous deux : elle nous favorisa pendant un temps, & nous éprouvâmes les mêmes revers;il m'apelloit son ami, comme vous, mais il ne m'auroit pas abandonné pour suivre une infidelle, une perfide.

ALTAMONT.

Dis donc, si tu l'oses, quelle est

cette infidelle : mais garde-toi de nommer Califte !

HORATIO.

Je ne vous en ai parlé, que parce je me fuis crû obligé de vous détromper : mais puifque vous me preffez, oui, je vous avouerai que je n'en connois point de plus perfide, ni de plus méprifable.

ALTAMONT.

Tu étois ami de mon Pere ; il t'aimoit:le refpect que je dois à fa mémoire me retient, fans quoi tu éprouverois bientôt tout l'effet de ma vangeance. Mais va, je ne te verrai plus.

Il veut le quitter.

HORATIO.

Et moi, je vous aime toujours, quelqu'ingrat que vous foyez : je veux vous préferver du deshonneur qui vous attend, & malgré vous-même.

ALTAMONT.

Laiffez-moi, Horatio.

HORATIO.

Si l'honneur vous eft cher, fi vous voulez éviter le titre de mari trop crédule, ne prenez pas cette femme : les plaifirs qu'elle vous donneroit, feroient

trop empoisonnés. Vous êtes deshonoré par l'homme que vous haïssez le plus.

ALTAMONT.

Je retiens à peine ma colére. Encor un mot, je ne te connois plus.

HORATIO.

Eh bien, c'est par Lothario.

ALTAMONT.

Cette fausseté va te couter la vie: défends-la, si tu peux.

Il met l'épée à la main.

HORATIO.

Je ne puis m'y résoudre : j'aime mieux mourir que d'exposer la vôtre.

ALTAMONT.

Défends la tienne, te dis-je, ou je ne te ménage plus.

HORATIO.

Vous ne doutez pas, je crois, de mon courage : songez à notre amitié... Mais enfin pour éviter votre fureur, il faut...

Il met aussi l'épée à la main.

SCENE VI.

LAVINIE, ALTAMONT, HORATIO.

LAVINIE, *se met entre leurs épées.*

MOn frere ! mon mari ! est-il possible ? Ah ! tournez vos coups sur moi, si vous voulez éteindre votre rage dans le sang. Je sacrifierai plûtôt ma vie, que de voir couler un sang si précieux.

ALTAMONT.

Il n'en falloit pas moins pour te sauver de ma fureur.

LAVINIE.

Qu'entens-je ? ô Ciel ! & qu'ai-je vû ?

HORATIO.

Vous sçavez ce que vaut mon bras : il vous a donné les premiers exemples ; vous devriez vous en souvenir.

LAVINIE.

Quel intérêt, quelle dispute peut enfin avoir ainsi allumé votre colére ?

mettez donc bas ces armes cruelles, & adouciſſez ces regards furieux, ſi vous ne voulez que ma frayeur mortelle me faſſe tomber à vos pieds.

HORATIO.

Tu veux donc ſçavoir ce qui a pû nous rendre ennemis? c'eſt l'ingratitude, le plus grand crime contre l'amitié, & qui ne peut ſe pardonner. Celui qui m'étoit tout, mon enfant, mon frere, mon ami, en vouloit à mes jours.

ALTAMONT.

Vous êtes ma ſœur; vous aimez votre mari : ſa vie à ce titre eſt en ſûreté : mais conſeillez-lui de ne jamais entrer dans cette maiſon : il s'eſt rendu indigne des bontés de Sciolto. Il ſeroit dangereux pour lui de nous rencontrer. Adieu.

LAVINIE.

Arrêtez, Altamont, arrêtez : je vous en conjure, par tout ce que les liens du ſang ont de plus ſacré. Vous m'êtes chers tous deux; dites ſeulement un mot à Horatio : voyez tout ſon chagrin; ſa colére eſt appaiſée : il vous regarde toujours comme ſon ami, & je vois déja ſur ſon viſage la joie qu'il au-

roit de se réconcilier avec vous.

ALTAMONT.

Laissez-moi, je ne le puis : vous me retenez en vain.

LAVINIE.

Eh! mon frere, laissez-vous toucher. Je me jette à vos pieds.

ALTAMONT.

Non : chaque instant que je reste ici, est une nouvelle injure que je fais à la belle Caliste. Je cours reparer l'offense d'un perfide, & lui jurer en mourant de plaisir dans ses bras, que je n'aurai jamais de confiance qu'en elle, & que mon bonheur me paye bien de la perte d'un infidele ami.

Il s'arrache des bras de Lavinie.

SCENE VII.

HORATIO, LAVINIE.

HORATIO.

LEve-toi, Lavinie : c'est trop répandre de larmes, & donner trop de marques d'amitié à un frere aussi cruel, & à un ami aussi ingrat.

LAVINIE.

Puis-je trop verſer de pleurs, mon cher Horatio ! mon frere & mon mari ſont les ſeuls biens qui me ſoient reſtés des débris de la fortune de mon malheureux Pere ; j'en vois déja un perdu par la paſſion qui l'aveugle; ſi vous m'abandonnez, ſi vous m'êtes auſſi cruel qu'Altamont, quelle ſera ma reſſource ? Qui aura compaſſion de la triſte Lavinie ?

HORATIO.

Seche tes pleurs, ma chere Lavinie : tu ne m'as point offenſé ; quoiqu'Altamont m'ait traité auſſi indignement, & qu'il ſoit le plus ingrat des hommes, je ne t'impute point ſes torts. Ne penſe pas que je puiſſe jamais t'abandonner, tu fais ſeule mon bonheur : les Dieux ne t'ont donné autant de vertu & de beauté, que pour me tenir lieu de fortune, d'amis, & de conſolation.

LAVINIE.

Puiſque vous m'aimez, tous mes maux ſont finis ; je ne ſuis plus embaraſſée de notre fortune, la providence qui étend ſes ſoins juſques ſur les plus vils animaux, n'abandonnera pas la

vertu : elle ſcait nos beſoins ; elle ne nous laiſſera pas manquer.

HORATIO.

Je veux fuir la perfidie & l'inconſtance des hommes ; loin de cette Ville, dans quelque retraite où nous nous ſuffirons l'un à l'autre.

LAVINIE.

Oui : je vous ſuivrai ; j'abandonnerai pour vous, ſans regret, ma Patrie, mon frere, mes amis, enfin tout ce que j'ai. C'eſt peu de choſe, mais s'ils étoient plus précieux je ne les quitterois pas moins, pour ne m'attacher qu'à mon ſeul Horatio. Semblable au Marchand qui voyant périr ſon vaiſſeau, quoique richement chargé au retour d'un long voyage, en donneroit volontiers tous les tréſors pour ſauver ſa vie. Il ſouhaite ſeulement d'échaper, & de vivre : ſon or & ſes profits n'occupent plus ſon eſprit. Porté ſur les vagues au gré des vents, il cherche à s'accrocher à quelque planche ſecourable ; & laiſſe joyeuſement tout le reſte après lui.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

Le Théâtre représente le Jardin du Palais de Sciolto.

SCENE PREMIERE.

ALTAMONT, *seul.*

DIeux ! quelles inégalités regnent dans nos pensées. Aujourd'hui notre ame est remplie de son bonheur : il semble que le moment du chagrin ne puisse jamais revenir ; demain quel changement ! l'esprit est en désordre ; rien ne se présente à l'imagination qui ne soit affligeant ; nous nous déplaisons à nous-mêmes ; les plaisirs passés ne nous causent que des regrets ; & nous les regardons comme autant d'extravagances ! Oh, quelle nuit ! quel

retour, pour tant de careſſes & de ſoumiſſions prodiguées à cette ingrate beauté ! Je n'ai vû que froideur, que triſteſſe profonde : elle a baigné le lit nuptial de ſes larmes ; & dès le point du jour elle s'eſt dérobée de mes bras ſans que mon amour ait pû la retenir. J'ai perdu mon ami, & j'ai gagné quoi ? . . . une femme ! allons, je n'y veux plus penſer. Cherchons quelque ombrage ſolitaire : je veux m'y abandonner au ſommeil, s'il eſt poſſible, & écarter loin de moi toute penſée affligeante. . . .

SCENE II.

LOTHARIO, CALISTE.

LOTHARIO.

Belle Caliſte, vous verrai-je toujours répandre des pleurs ? laiſſez, laiſſez l'amour ranimer ces beaux yeux ; qu'il rallume ſon flambeau pour de nouveaux plaiſirs ; que nulle penſée fâcheuſe ne les trouble. Oublions

toutes les peines, pour nous livrer à tout notre bonheur présent.

CALISTE.

Ne cherche pas, perfide, à m'attendrir par tes fausses caresses. C'est en vain, tu ne peux plus me trahir: je ne puis plus être trompée; mon aveuglement est fini, le tems de ma folle passion est évanoui; ce qui m'en reste n'est plus que pour les larmes, la douleur, & le repentir.... Hélas! tu m'as perduë!

LOTHARIO.

Injuste Caliste, que pouvez-vous me reprocher? Ne vous ai-je pas aimée autant au moins que vous m'aimiez? notre amour n'étoit-il pas au comble de son bonheur? mes yeux étoient enchantés en vous voyant; mes transports m'ôtoient l'usage de la voix.

CALISTE.

Ne me parle pas de ces égaremens; le souvenir seul m'en fait frémir. Que cette nuit, cette coupable nuit, soit à jamais effacée de l'année, ou qu'elle soit toujours ténébreuse; qu'on attende même vainement l'aurore, puisque c'est cette nuit qui m'a deshonorée,

& qui m'a livrée à la honte, aux chagrins, en un mot au perfide Lothario.

LOTHARIO.

O Dieux ! puis-je entendre ces reproches de la bouche de celle qui me manque de fidélité ? c'eſt elle qui ſe plaint, qui me traite de perfide, & c'eſt elle même qui après m'avoir juré dans les momens les plus tendres, qu'elle ſeroit éternellement à moi, ſe livre entre les bras d'un autre ; & de qui ? de l'homme de l'univers que je hais le plus !

CALISTE.

Ingrat ! peux-tu me reprocher ce crime, que ta cruauté m'a fait commettre ? Outrée de tes mépris, l'indignation & la fureur qui regnoient dans mon ame m'y ont déterminée ; & l'eſpoir de me vanger de toi, m'a portée à me punir moi-même. Ainſi ſonge que celui que je dois déteſter, comme l'objet de tous mes malheurs, ne peut être que toi. Ah ! ſi tu avois été fidéle à tes ſermens, ni le pouvoir de mon pere, ni les ſoupirs

d'Altamont, ne m'auroient jamais forcée de t'abandonner.

LOTHARIO.

Je n'ai jamais manqué ni d'amour ni de foi. Ma flamme n'eſt-elle pas auſſi vive que le premier jour ? Dans ce moment même, je brûle des plus violens tranſports, & mes déſirs ſont auſſi ardens que ſi je n'avois jamais été heureux.

CALISTE.

Oſe-tu bien penſer que je vouluſſe encor me livrer à tes lâches déſirs ? que je fuſſe aſſez foible ? . . . . cette idée ſeule met le comble à tous les mépris que tu mérites !

LOTHARIO.

Votre colere m'accable : il faut renoncer à me juſtifier. Mais cependant, ſi vous étiez plus tranquille, l'amour, le tendre amour auroit bien des choſes à vous dire pour détruire votre injuſtice. . . .

Altamont paroît dans le fond du Théâtre.

SCENE III.

ALTAMONT, CALISTE, LOTHARIO.

ALTAMONT.

NOn, il n'eſt point de repos pour moi.... Ha ! que vois-je ? Eſt-ce un rêve ? . . . veillai-je ?

CALISTE, *à Lothario.*

Hélas ! ſi tu m'avois été fidéle, quel bonheur auroit égalé le nôtre ! Altamont n'auroit jamais été mon époux. Mais comment puis-je imaginer quelque bonheur avec toi, puiſque c'eſt toi qui as cauſé tous mes malheurs ? Mon ame me reproche à chaque inſtant ma foibleſſe ; c'eſt pour toi que le ſévére Sciolto a juré de ſe vanger de moi, & qu'Altamont ſe plaint ſans ceſſe.

ALTAMONT.

Regarde : le voici.

CALISTE.

Ah !

ALTAMONT.

Vois le malheureux que tu trahis ſi indignement ! l'eſpoir de la vangeance eſt le ſeul bien qui lui reſte.

Il met l'épée à la main contre Lothario.

LOTHARIO.

Tu m'as ſurpris, il eſt vrai ; mais l'amour & les armes auront chacun leur tour. Il y a long-tems que nous ſommes ennemis : ce moment va terminer nos querelles. La terre, le Ciel & la belle Caliſte ſeront juges de notre combat.

CALISTE.

Dieux ! quelle fureur !... Arrêtez...

ALTAMONT.

Va, fuis de ces lieux : ta reſpiration empoiſonne l'air qui nous environne... Toi, défends ta vie.

Ils combattent.

LOTHARIO, *en tombant bleſſé dans la couliſſe.*

Ah ! je meurs : la fortune te favoriſe ; tu l'emportes ſur moi dans ce moment. mais ne t'orgueillis pas de ta victoire. J'ai triomphé avant toi ; les faveurs de l'amour me conſolent de ma défaite ; & j'emporte du moins cette conſolation

en mourant. Celle qui fit mon bonheur, fait maintenant ton infortune.

CALISTE.

Que me reſte-t'il à préſent ? couverte d'infamie, en proie à tous les malheurs, je ne vois qu'un moyen pour m'en délivrer....

Elle ſe jette ſur l'épée de Lothario, pour ſe tuer. Altamont la lui arrache.

ALTAMONT.

Que prétend ta rage ?

CALISTE.

Laiſſe-moi....

ALTAMONT.

Tu me fais ſentir des tourmens plus cruels que la mort.... Cependant mon âme ne peut voir qu'avec horreur le danger où tu t'expoſes !....

CALISTE.

Peux-tu croire que je ſurvive à ma honte ? Que je puiſſe ſouffrir que tu me pardonnes ? tu connois mal Caliſte : le tombeau ſeul peut la cacher à tous les yeux.

SCENE IV.

SCIOLTO, ALTAMONT, CALISTE.

SCIOLTO.

EH, quoi ! c'eſt mon fils.

ALTAMONT.

Jentends la voix de Sciolto.

CALISTE.

C'eſt pour moi la voix du tonnerre ! je vois la tempête s'élever, que ne puis-je expirer à l'inſtant ?

SCIOLTO.

Il me ſemble avoir vû Roſſano ſauter pardeſſus la muraille du jardin : il s'eſt paſſé ici quelque choſe de funeſte. Tu as eu une querelle la nuit derniére avec ton ami ; j'en ai blâmé la cauſe ; aurois-tu bleſſé celui qui t'a dit une vérité ? Réponds - moi promptement ?

ALTAMONT.

Hélas ! ne me preſſez pas de parler :

ce recit ſeul me couteroit la vie... voyez ce corps : devinez ma honte, & mon déſeſpoir ! oh ! malheureuſe Caliſte !

SCIOLTO.

Ç'en eſt aſſez. Mais je ſuis trop lent à vanger l'honneur de ma maiſon. Il faut punir . . . .

Il tire ſon poignard.

ALTAMONT.

Arrêtez, Sciolto ! arrêtez Pere trop cruel ; percez plûtôt mon cœur : vous y trouverez toujours Caliſte, mon amour ſera content, ſi vous épargnez celle pour qui j'aurois ſouhaité de vivre.

CALISTE.

Non, Altamont : ne penſe pas que celle qui n'a pû ſouffrir ton amour veuille être l'objet de ta pitié. Quoique déchirée par mille remords, quoique coupable au-delà de toute expreſſion, il me reſte cependant dans le cœur quelques traits de la vertu de Sciolto. Oui, mon pere, j'applaudis à votre juſtice : frappez ; je recevrai la mort avec plaiſir. Ayez pitié de moi, délivrez-moi des tourmens que j'endure : ſi je vivois plus longtems, ce ne ſeroit que pour maudire le Ciel, la terre,

les

les hommes, & Altamont; & vous, d'avoir donné l'être à une malheureuse telle que moi.

ALTAMONT.

Ah! Sciolto, pardonnez-lui ses fureurs; n'écoutez que la nature : ce bras si fameux dans la guerre pourroit-il se teindre du sang de sa propre fille! cette action terniroit votre nom & votre gloire.

CALISTE.

Ne t'ai-je pas assez offensé, Altamont? pourquoi veux-tu me conserver une vie que je déteste? Caliste est deshonorée : elle ne veut que mourir. la reconnoissance augmenteroit ses maux.

SCIOLTO.

Tes soins, généreux Altamont, m'ont donné le tems de réfléchir, & m'ont préservé d'un crime. Mon épée, célébre par des faits glorieux, ne doit pas être souillée par un parricide:mais je me ferai justice. N'espére pas, Caliste, échapper à ma vangeance; & toi nature, qui me parles pour elle, n'espere rien de ma tendresse : tu voudrois envain me séduire.

CALISTE.

Vous me condamnez donc à vivre, pour gémir ſans relâche ſous le poids cruel des mépris & des reproches, pour me repréſenter le jour & la nuit l'horreur de mon crime, & ne me laiſſer jamais un moment de paix. Eſt-ce là la pitié que vous voulez avoir pour moi ? je vous demande la mort, & vous me la refuſez.

SCIOLTO.

Oſte-toi de mes yeux. Ton pere ne peut plus ſupporter ta préſence. Va : fuis avec ton infâmie dans quelque antre ténébreux ; cherche quelque azile qui ne te repréſente que des malheurs, des ſoins & des douleurs, où la honte cache ſa tête infâme. Pleures-y le reſte de tes jours, & ſouhaite que ton nom ſoit à jamais oublié.

CALISTE.

Oui, j'irai dans quelque retraite affreuſe, & j'y ſerai plus malheureuſe que vous ne pouvez le ſouhaiter ; les larmes, & la fatigue auront bientôt détruit cette miſérable figure. Ni lumiére, ni nourriture, ni conſolation n'entretiendront point une vie que

je brûle de voir finir. Alors quand vous me verrez exténuée & étenduë sur mon tombeau, peut-être sentirez-vous quelque mouvement de pitié & direz-vous en soupirant : *ses larmes ont assez effacé ses crimes ; il est tems que sa punition finisse : meurs, malheureuse, & sois en paix!*

SCENE V.

SCIOLTO, ALTAMONT.

SCIOLTO.

Deux ou trois Valets paroissent.

QUi est là ? . . Je vous défens, sur la vie, de laisser entrer ici personne.

ALTAMONT.

Ah, Seigneur, je vois la fureur regner sur votre visage : je suis accablé de chagrins, mais le plus grand de mes maux est la crainte que je ressens. Je tremble de la vangeance que vous préparés à l'infidelle, mais trop aimable, & trop chére Caliste.

SCIOLTO.

N'as-tu jamais ſçu ce que fit le brave *Virginius ?* il tua ſa fille de ſa propre main pour la ſauver de la pourſuite des *Décemvirs*. Elle mourut cependant ſans tâche : ce ne fut que pour prévenir ſa honte ! jugez maintenant de ce que je dois faire. Pourquoi donc arrêtas-tu mon bras ?.... Non je ne tremperai pas mes mains dans ſon ſang : mais elle n'échapera pas à ce qu'elle doit à l'honneur de ma maiſon.

ALTAMONT.

Vous voulez donc qu'elle meure !

SCIOLTO.

Ne me demande pas ce que je veux : le trouble où je ſuis me le cache à moi-même. Oh ! Altamont, j'ai perdu en un jour tous les plaiſirs que je me promettois pour le reſte de ma vie ! j'eſperois que cette fille ſeroit la conſolation de ma vieilleſſe. Qu'entouré d'une famille heureuſe, je verrois arriver le terme de mes jours dans une paix profonde, & que la mort fermeroit mes yeux comme pour tomber dans une eſpece de ſommeil ! vain eſpoir ! le chagrin & la honte vont creu-

ſer mon tombeau. Ah, malheureuſe!

UN VALET.

Seigneur, ſongez à vous armer: Roſſano, qui vient d'eſcalader les murailles du jardin, a ramaſſé dans la ruë une troupe de ſçélérats qui menacent votre vie, & celle de vos amis, ſi vous ne remettez Lothario en liberté.

SCIOLTO.

Je loüe le Ciel de leur fureur. Les malheurs ne regneront pas ſeulement dans ma maiſon, Celles de Lothario & de ſa famille payeront cher les chagrins qu'ils me cauſent. Mon nom eſt aſſez recommandable, & mes amis aſſez puiſſants: je les raſſemblerai tous; ils ſe joindront à moi pour ma vangeance. Toi, (*à un valet*,) leve ce corps, & l'emporte; ſes amis l'acheteront bien: il faut du ſang pour ſa rançon. Vous, Altamont, quand nos forces ſeront raſſemblées, venez nous ſeconder.

On emporte le corps de Lothario.

SCENE VI.

ALTAMONT.

MEs ſens ſont accablés; la colére même me trouve inſenſible ; & mon ame abbatuë ſuccombe ſous le poids de mes maux ! eſt-ce la mort qui vient à mon ſecours ? l'état où je me trouve me rend tout indifferent, tout juſqu'à l'amour eſt éteint dans mon cœur. Je ne ſuis plus qu'une maſſe de terre, qui n'aſpire qu'après l'inſtant de ſe réunir à ſon Tout....

SCENE VII.

On entend un bruit d'épées.

LAVINIE, ALTAMONT.

Deux valets avec des épées nuës.

LAVINIE.

REtournez promptement au ſecours de mon cher Horatio. Ne perdez pas ici des ſoins que vous pouvez mieux

employer. Ramenez mon mari, & je ſerai contente.

Les deux valets ſortent.

ALTAMONT.

Eſt-ce vous, Lavinie? quelle main barbare auroit pû attaquer votre innocence. Vous paroiſſez agitée!

LAVINIE.

Ah! mon frere, mon cœur eſt atteint des plus mortelles frayeurs; peut-être, en ce moment, mon cher Horatio n'eſt plus. Non loin d'ici, en paſſant près du port, nous avons été envelopés d'une multitude de furieux l'épée à la main, qui crioient en courant ſur nous, *Vangeance pour Lothario!* dans l'inſtant Horatio, pour me mettre à l'abri du danger, s'eſt préſenté à eux avec une contenance ſi aſſurée & ſi fiere qu'il a arrêté leur premier choc: Mais ç'auroit été vainement, ſi le ſecours qui nous eſt arrivé du palais de Sciolto, ne nous eût ſoutenu, & ne m'eût arrachée de leurs mains furieuſes.

ALTAMONT.

Et! qu'eſt devenu mon ami?

LAVINIE.

Ah! je le vois: il vit, il vient me

rassurer. Grace aux Dieux, il est en sûreté.

SCENE VIII.

HORATIO, *avec deux ou trois valets l'épée à la main.*

ALTAMONT, & LAVINIE.

HORATIO.

ALlez, je suis content. Laissez-moi... (*Les valets sortent.*) Ah! je vois Altamont; je ne puis songer sans indignation à son procedé: j'ai peine à supporter sa présence.

ALTAMONT.

O terre, ouvre-toi! cache-moi aux yeux d'Horatio.

HORATIO.

Oh, ma chere Lavinie! que je suis aise de te revoir. Mais je voudrois bien que ce ne fût pas dans cette maison.

LAVINIE.

Rendons graces aux Dieux de nous avoir conservés; & pour rendre cette louange plus agréable, pardonne à ton

ami ; qu'il ne te reste aucun souvenir de ce qui s'est passé.

ALTAMONT.

Je cherche en vain dans ses yeux, une étincelle d'amitié qu'un reste de Sympathie pourroit rallumer. . . . Hélas ! il ne me connoit plus.

HORATIO.

Vous sçavez, Altamont, le pouvoir que vous aviez sur mon ame. Vous ne m'avez jamais demandé vainement ce que la nature, la raison, & l'amitié pouvoient vous faire désirer : mais exiger de moi ce que je déteste le plus, je ne puis le souffrir.

ALTAMONT.

Vous m'avez donc abandonné ?

HORATIO.

Non.

ALTAMONT.

Pourquoi donc vos yeux évitent-ils les miens ? Pourquoi ce mépris, & cette dureté ?

HORATIO.

Mes yeux vous peignent les sentimens de mon âme, parce qu'ils sont vrais, & que je dédaigne un homme aussi foible que vous.

ALTAMONT.

Je vous ai donc beaucoup offensé, Horatio ?

HORATIO.

Oui, & je ne l'oublierai jamais.

ALTAMONT.

Si je vous ai vivement offensé, j'en suis bien puni. Depuis que vous m'avez abandonné, je n'ai pas joui d'un moment de paix : tous les malheurs se sont accumulés sur ma tête ; le chagrin, les remords, la honte, ont déchiré mon cœur : toutes les espérances de ma jeunesse sont perduës ; les horreurs de l'hiver ont flétri mon printemps dès son commencement.

LAVINIE.

Peux-tu entendre, cruel Horatio, & voir Altamont dans cet état pitoyable, & ne pas gémir de ses malheurs ? cependant tu reste encore inébranlable.

HORATIO.

J'ai pitié du sage, & du brave quand il est dans la peine. Mais c'est une foiblesse de se laisser toucher pour un ingrat, & pour un homme aussi aveuglé.

ALTAMONT.

Je ne demande pas que vous ayez

pitié de moi, ni que vous me pardonniez : j'avoüe même que je mérite votre mépris & votre haine. C'est constance d'esprit, & fermeté chez vous. Mais hélas ! si j'avois été offensé par Horatio, je sens que je n'aurois pû être aussi ferme : j'aurois couru les larmes aux yeux, & les bras ouverts pour l'embrasser, & lui rendre toute mon amitié

HORATIO.

Je ne puis en entendre davantage ; la foiblesse est un mal contagieux : je deviendrois aussi tendre que lui.

LAVINIE.

Où voulez-vous aller ? Vous ne me quitterez pas : je me jetterai plûtôt à vos pieds.

ALTAMONT.

Ne le pressez pas davantage, Lavinie. J'ai assez de moyens pour finir mes maux. Caliste a commencé à me porter les coups les plus cruels ; mon ami acheve de me percer le cœur : dans le tombeau nos malheurs seront oubliés. La mort mettra fin aux injustices de l'amour, & de l'amitié !...

Il tombe évanoüi.

LAVINIE, *Court à lui, & tâche de le relever.*

Il s'affoiblit : il se meurt ! voilà, cruel Horatio, où votre dureté l'a réduit ! mais nos maux finiront ensemble : je mourrai auprès de lui ; & je ne vous verrai jamais.

HORATIO, *va à Altamont, & le releve.*

C'est trop le faire souffrir ; je l'ai traité trop durement... regarde, Altamont, vois mon cœur s'attendrir. Pardonnez-moi l'un & l'autre : un torrent de larmes inonde mes yeux, & m'empêche de parler.... Je vous aime, je vous pardonne. La pitié vous rend toute mon amitié.

ALTAMONT.

Hélas ! je pensois que rien ne pouvoit plus arrêter mon âme prête à se séparer de mon corps : mais ta voix la rapelle. Je ne songeois qu'à l'offense que je t'avois faite ; je voulois obtenir ton pardon, celui du Ciel, & me dévoüer à la mort.

HORATIO.

Que je te plains, mon cher Alta-

mont ! je ſens tous tes malheurs.

L'AVINIE.

Ah ! mon frere, ſongez que nous les partagerons toujours, quand on parlera de quelque femme infidelle, de quelque beauté fauſſe & perfide ſemblable à Caliſte, nous en rapellerons ici le triſte ſouvenir, nous maudirons cette femme, en plaignant le jeune amant qui en aura été la victime, ainſi que vous !

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

Le Théâtre représente un appartement tendu de noir. D'un côté est le corps de Lothario étendu sur une bierre. D'un autre côté une table sur laquelle est une Tête de Mort, avec quelques ossemens, & un livre. Une seule lampe éclaire la Scène.

On apperçoit Caliste dans le fond du Théâtre couchée sur un lit, ses cheveux déliés & en desordre. On entend une Musique lugubre, & effrayante.

UNE VOIX.

Ier COUPLET.

Ecoutez-moi, vous Phantômes de la nuit, qui paroissez pâles & déchar-

nés ! qui remplissez de crainte les malheureux que le sommeil abandonne.

Vous qui errez & gémissez autour de vos anciennes demeures ; qui vous reprochez sans cesse vos crimes, & à qui la mort n'a pû donner le repos ; sortez de ces tombeaux, où vous vous cachez pour éviter la lumiere. Hâtez-vous, paroissez ici !

IIe COUPLET.

Reprochez à Caliste de différer trop longtems à se joindre à vous ; dites-lui que c'est elle que vous attendez. Commandez-lui de mourir, & disparoissez.

Voi le Ministre des cérémonies funébres : le tombeau s'ouvre ; écoute, belle Caliste ! prosterne-toi. Cette Musique est la triste cloche qui sonne ton trépas ! ....

SCENE PREMIERE.

CALISTE, *seule.*

OH ! que ces sons lugubres, cette pompe d'horreur sont bien pro-

pres à nourrir la triſteſſe dans une ame ! que ce lieu convient bien à mon état ! livrons-nous à la méditation, juſqu'à ce que mon eſprit s'égare dans la profondeur des penſées les plus accablantes. La foible lueur de cette lampe me prépare déja à perdre bientôt la lumiere. . . . Ce livre m'a ſûrement été laiſſé à quelque deſſein . . . . c'eſt ſans doute pour mon inſtruction... *Elle lit*..... Il enſeigne à faire un bon uſage de ſes chagrins, à ſe repentir de ſes fautes, & à faire pénitence... Les remords que je porte dans mon cœur ſont bien plus puiſſans que toutes les méthodes qu'on peut nous enſeigner!..... Pourquoi ce crâne, & ces oſſemens en parade ? tout cela peut-il m'effrayer ? . . . . .

Elle regarde le corps de Lothario.

C'eſt cet objet, qui eſt terrible à conſiderer ! . . . Eſt-ce là cet aimable, ce fier & trop perfide Lothario ? Hélas ! cher Amant, ces yeux où brilloient tant de feux, ſont fermés pour jamais ! ce ſang qui ſervoit à animer cette figure charmante, eſt glacé dans ſes veines. Quelle pâleur affreuſe ! ô

vous, phantômes ! formes phantastiques de la nuit, prenez vos figures les plus effrayantes, & tentez, si vous l'osez, de vous comparer à cet objet d'horreur....

SCENE II.

SCIOLTO, CALISTE.

SCIOLTO, *sans voir Caliste.*

LA nature a consacré la nuit au repos, & cependant le tumulte tient tous nos citoyens éveillés : le Sénat foible, divisé, & irrésolu, manque de pouvoir pour secourir l'Etat déchiré par la discorde. Vainement montre-t-il de la sagesse dans ses discours : les factions animées méprisent des ordres trop paisibles, & la voix de la Loi est étouffée par les clameurs de l'anarchie.... Mais j'aperçois Caliste...voyez pendant ce trouble, où elle s'est réfugiée ! Semblable à *Heléne*, quand Troye fut saccagée, elle est ici spectatrice des maux qu'elle a causés.

CALISTE.

Qu'entends-je ? c'eſt Sciolto ! allons mon âme, ſois digne du nom que tu portes ; montre-lui qu'il reſte encor du courage dans le cœur de l'infortunée Caliſte.

SCIOLTO.

Tu fus jadis ma fille !

CALISTE.

Heureuſe, ſi j'étois morte, avant d'avoir perdu ce titre !

SCIOLTO.

J'aime à te voir ces ſentimens .... Tu étois la conſolation de ma vieilleſſe; Je metttois en toi mon eſpérance : les jours me paroiſſent trop courts auprès de toi; mes ſoins & mes vœux ne tendoient qu'à te rendre heureuſe · c'étoit encor peu pour ma tendreſſe. Pourquoi donc t'en es-tu rendu ſi indigne ? & pourquoi ſuis-je à tes yeux un objet d'horreur ?

CALISTE.

Parce que vous ne m'avez donné qu'une partie de votre âme, & que je ne ſuis qu'une copie très-imparfaite de mon vénérable pere. Cette bonté, & cette vertu mâle, n'occupent qu'une

partie de mon cœur ; le reste n'est rempli que de foiblesses, & de passions . . Hélas, j'étois femme ; & j'ai aimé !

SCIOLTO.

Si tu avois pû conserver ta vertu, tu aurois été trop charmante ! ..... mais c'est un don précieux que rien ne peut racheter lorsqu'il est une fois perdu ! N'en parlons plus .... as-tu jamais osé méditer sur la mort ?

CALISTE.

J'y pense, & la désire comme le terme de la honte & des ennuis ?

SCIOLTO.

Reponds-moi : y as-tu pensé de sens froid ? . . . car ce ne sont pas les leçons des Stoïciens, ni la Pompe de leurs discours, & de leurs dissertations pédantes qui peuvent soutenir ta fermeté dans ce moment terrible. Leurs livres ont enseigné aux lâches à parler noblement de la mort : mais lorsqu'elle paroît, ils reculent en frémissant. As-tu réflechi sur l'autre vie ? sur le compte que tu dois rendre ? & sur ce que tu auras à répondre à ton Juge suprême ?

CALISTE.

Tout est consideré ; j'ai vû mon âme

toute nuë : elle brûle de se séparer de ce misérable corps, pour se procurer un sort plus tranquille.

SCIOLTO.

J'approuve cette pensée : elle est digne de cet esprit qui animoit les anciens Romains lorsqu'ils étoient les maîtres de la terre. Je voudrois pouvoir te dire ce que je pense sur cela ; mais la tendresse paternelle m'arrête.

CALISTE.

Epargnez-vous la peine de me le dire ; que ce poignard grave vos ordres dans mon cœur.

SCIOLTO.

Tu pénétres mes intentions. . . .

Il prend son poignard.

Vois-tu cette main tremblante ! trois fois j'ai voulu me faire justice, & trois fois le bras de ton pere s'y est refusé . . . Mais la vertu doit prévaloir. Il faut! . . . mais non. . . Tiens prens ceci . . . .

Il lui donne le poignard.

Si tu m'entens, fais ton devoir.

CALISTE.

Je vous entends : c'est ainsi que nous

ſerons tous deux ſatisfaits . . . . . .

Elle veut ſe percer, ſon pere lui retient le bras.

SCIOLTO.

Arrête ! accorde-moi du moins encor un moment.... Tu t'es ſoumiſe à la ſévérité de ton juge : ton pere, & la nature demandent leur tour. J'ai tenu la balance avec un bras de fer : j'ai étouffé tout ſentiment de tendreſſe & d'humanité pour condamner ma fille ; mais épargne à mes yeux ce ſpectacle inhumain : il en coûteroit trop à mon cœur ! je ne pourrois le ſoutenir.

CALISTE.

Dieux ! ſeroit-il poſſible qu'il reſtât encor à mon pere quelque ombre d'amour & de pitié pour ſon infortunée & trop indigne fille ?

SCIOLTO.

Hélas ! quand je penſe au plaiſir que je prenois à te voir ; aux agrémens de ta jeuneſſe ; aux charmes de cette beauté dont mes yeux ne pouvoient ſe raſſaſier ! quand je me rappelle combien de fois j'ai levé les mains au Ciel pour le remercier de toutes les mer-

veilles que j'admirois en toi ! . . & je me vois forcé de me résoudre à te sacrifier !. . .. A cet aspect affreux, je succombe sous le poids de ma douleur : je maudis mille fois la nature & l'honneur, puisque l'une m'a fait ton pere, & l'autre ton juge. . . . . Tu es cependant toujours ma fille !

CALISTE.

A ce mot, je tombe à vos pieds : je veux les baigner de mes larmes. O bonté ! ô vertu incomparable ! c'est trop de regrets pour une malheureuse qui vous a offensé si lâchement ; pour une parricide dont les crimes causent votre trépas.

SCIOLTO.

Je voudrois pouvoir changer ta destinée. Mais hélas tu dois mourir.

CALISTE.

Ne me plaignez pas : c'est ma seule consolation. La mort est un privilége de la nature humaine ; & la vie sans cela ne seroit pas digne d'être acceptée. C'est par elle que le pauvre, le captif, & les malheureux peuvent voir finir leurs peines. Viens donc, ô

mort ! tandis que je jouis de la pitié de mon pere.

SCIOLTO.

Je dois me rendre où mes amis m'attendent...je ne ſçai quel préſage funeſte m'avertit que je ne te verrai plus ! ſi cela doit être, diſons-nous un éternel Adieu. Je te quitte avec la plus vive douleur .. oh ! ma chére fille ! ...

SCENE III.

CALISTE.

Vois, malheureuſe Caliſte, vois tous les maux que tes crimes produiſent ! Ils demandent vangeance. Le Ciel qui connoît la foibleſſe, les imperfections de la nature, & combien les paſſions nous aveuglent, peut être appaiſé par les priéres & par la pénitence : mais ici il faut du ſang pour expier mon crime, & purifier l'âme de l'infamie du corps. Ah voici un autre malheureux, qui vient me demander raiſon de mon retardement.

SCENE IV.

ALTAMONT, CALISTE.

ALTAMONT.

QUelle horreur ! quelle maiſon déplorable ! tout y annonce la mort. O vous, belle Caliſte, dont les charmes brillent encore au milieu de cet appareil lugubre ; je ne viens point chargé de reproches : je viens mêler mes larmes aux vôtres.

CALISTE.

Je ſçai que je t'ai fait la plus cruelle injure. Viens-tu par ta préſence augmenter encor ma honte & mes douleurs? tu ſçais que je n'ai plus qu'un inſtant à vivre ; laiſſe-moi jouir du moins de ce moment de liberté. Epargne-moi de trop juſtes reproches.

ALTAMONT

Vous me ſerez donc toujours injuſte ! eh quoi, je viens ici pour me plaindre avec vous de ma fatale deſtinée, & vous refuſez même de m'entendre ! J'ai oublié que vous fûtes coupable : mon

mon amour l'emporte ; il étouffe en moi tout sentiment de haine & de vangeance : mes maux me semblent moins difficiles à supporter, puisque c'est vous qui les causez : mais souffrez du moins que je pleure votre perte, puisque le destin n'a pû réunir nos cœurs. J'aurois été trop heureux, si Caliste eût été à moi, & qu'elle m'eût été fidelle !

CALISTE.

Oh ? Altamont, il est bien difficile à des âmes comme la mienne de convenir de leurs foiblesses : il faut pourtant t'avouer que quoique mon cœur ait dédaigné tes soins & tes soupirs, il a cependant toujours rendu justice à tes vertus. Oui, ton amour, les graces qui ornent ta jeunesse (si je n'avois pas été aveuglée par une passion violente) m'auroient fait désirer de passer des jours heureux & tranquilles avec toi.

ALTAMONT.

Ah ! ce bonheur dépend encor de nous. Oublions nos malheurs passés, & que ce jour voye renaître notre félicité.

CALISTE.

Je ne l'attends que de la mort.

ALTAMONT.

Quoi ! je vous verrai toujours résoluë à mourir ? ... il faudra donc que je vous ſuive : mon ombre ſera peut-être plus heureuſe. A force d'errer ſous des ombrages triſtes & ténébreux, elle pourra rencontrer la vôtre pour ne s'en ſéparer jamais.

CALISTE.

Non, Altamont, vivez. Le Ciel doit couronner vos vertus par un ſort plus heureux : il vous réſerve un cœur tendre & fidele, qui n'aura pas prêté l'oreille aux diſcours faux & ſéduiſants des hommes, & qui ne connoîtra point les artifices des femmes : cet objet vous fera oublier vos malheurs. Sa douceur, ſa beauté, & ſon innocence feront votre bonheur, & vous le ſien.



SCENE V.

HORATIO, CALISTE, ALTAMONT.

HORATIO.

C'Eſt maintenant, ô couple malheureux; qu'il faut fondre en larmes!

ALTAMONT.

Que vient nous annoncer Horatio?

HORATIO.

Le malheur le plus affreux! .. Le grand Sciolto eſt près d'expirer.

CALISTE.

Oh! mon Pere.

HORATIO.

A peine étoit-il ſorti accompagné de peu des ſiens, qu'inſtruit du chemin qu'il avoit pris, je me ſuis hâté de le ſuivre. Hélas, je l'ai trouvé enveloppé par la faction de Lothario: ſon courage l'avoit emporté, preſque ſeul, au milieu de ſes ennemis. Je vole, mais trop tard pour le dégager: il étoit

déja frappé du coup mortel, qu'il sembloit désirer !

CALISTE.

Eh quoi ! je suis encore en vie ; & la terre ne s'ouvre pas pour m'engloutir. O vous lumiéres Célestes, cachez vos têtes brillantes, ma présence seule seroit capable de vous obscurcir : je ne répands autour de moi que le malheur & la contagion. Il est tems de donner la paix au monde, ainsi qu'à moi...

HORATIO.

Dieux, quelle horreur !

ALTAMONT.

Tu m'instruis trop bien pour prolonger plus long-temps une vie malheureuse.

Il veut se tuer, Horatio l'en empêche ; & arrache son épée.

HORATIO.

Quelle furie, Altamont ! quelque ennemi du genre humain a sans doute inspiré cette fureur à tout le monde.

SCENE VI.

SCIOLTO *paroît enſanglanté, ſoutenu par ſes Valets.* CALISTE, ALTAMONT, HORATIO.

CALISTE.

AH! mon pere, mon cœur ne peut plus ſoutenir un ſpectacle auſſi cruel; falloit-il avant de mourir, emporter encore ce reproche avec moi! mon pere! malgré mes crimes & vos douleurs, ſouffrez que je me ſerve encor de ce nom pour implorer votre pardon avant que de deſcendre au tombeau.

SCIOLTO.

Helas! ma fille, tu t'es livrée au hazard ſur une mer orageuſe, où la vertu, la réputation, & la vie font ſouvent naufrage: mais tu en as porté la peine! Va, meurs en paix. Que le ſilence & l'oubli cachent à jamais ton nom, & te ſauvent des traits malins & empoiſonnés de la poſtérité. Puiſſes-tu trouver dans le Ciel le même pardon

que ton pere t'accorde! meurs, & ſois heureuſe.

CALISTE.

Que ces derniers mots ſont conſolans! la paix commence déja à régner dans mon âme. Mes peines mêmes deviennent moins inſupportables!..... Et toi, Altamont, fais grace à ma foibleſſe: Prens pitié de moi! ſi j'avois connu plûtôt tes vertus, nous aurions été plus heureux. Hélas! il eſt trop tard: mes yeux, en ſe fermant, prennent plaiſir à te voir, & tu es le dernier objet qu'ils auront vû...... Je meurs!....

ALTAMONT.

La mort même n'altére point ſes charmes. Quel cœur! quand elle auroit encore mille défauts, pourroit-on ſe défendre de l'aimer, d'en avoir pitié, & de lui pardonner?

SCIOLTO.

Quitte ce fatal objet, Altamont: approche-toi, que je t'embraſſe avant que de mourir. Je veux te rendre heureux, ainſi que le brave Horatio: je vous laiſſe mes biens à tous deux..... Je veux avoir le même tombeau que

ton vénérable pere.... Chéris ma mémoire comme la sienne, puisque je t'ai toujours regardé comme mon fils. Et vous, grands Dieux, qui répandez des graces sans mesure sur la vertu, puisse-t'elle être toujours son guide !.... puisse-t'il.....

Il expire.

ALTAMONT.

Je vous céde tout, Horatio : je ne puis survivre à mon pere, ni à mon amour.....

Il se pâme.

HORATIO.

Sa tendre jeunesse ne peut supporter un chagrin si accablant. Qu'on le transporte ailleurs.

Apprenons, par de pareils exemples, à éviter les malheurs & les chagrins qui suivent nécessairement une passion illégitime. Bien-tôt la mort, ou mille accidens fâcheux, divisent ceux qu'un lien sacré devoit unir. La vertu peut seule rendre l'Hymen heureux & tranquile.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LETTRE A MADAME LA COMTESSE DE ***

MADAME,

Je ne connoissois pas l'étenduë de l'engagement que je prenois, quand je vous promis la traduction de la Piéce très-singuliere dont je vous parlai: de cette Tragédie de Monsieur Rowe, qui fait verser tant de larmes aux Anglois, & qu'on réprésente souvent à Londres comme une des meilleures Piéces de ce Théâtre. Je croiois qu'en mettant des mots françois à la place de l'Anglois, je m'acquiterois de ma promesse, & que vous en auriez la même idée que j'avois tâché de vous en donner: mais j'ai vû que je vous causerois beaucoup d'ennuis par la longueur de plusieurs Scénes, & que la naïveté des expressions

transformées dans notre langue, ne feroit plus qu'un langage bas & puéril. Il a donc fallu donner plus de noblesse au Dialogue, raccourcir des Scénes trop longues & peu importantes, & en supprimer des comparaisons trop fréquentes, & des injures que nos crocheteurs ne se diroient pas aussi longuement : ils en viendroient plûtôt aux mains.

Vous serez étonnée, Madame, d'y voir des caractéres que les Régles de la bienséance & la pureté des mœurs établies sur notre Théâtre n'y souffriroient pas : mais pourquoi ne les y pas admettre, puisqu'ils sont dans la nature ? Je sçai qu'il seroit plus noble que Caliste avoüât sa foiblesse à l'ami d'Altamont, & que cet ami ne devroit pas l'en instruire ; que le caractére de Lothario est odieux : c'est un petit-Maître léger, indiscret, animé par la haine qu'il porte à Altamont, & outré du refus que le pere de Caliste lui a fait de l'accepter pour gendre. N'est-il pas trop ordinaire d'en trouver de semblables ? D'ailleurs il est bien puni ; pourquoi donc ne pourroit-on pas mettre en action

des caractéres & des événemens possibles & très-vraisemblables ?

C'est ainsi que les Anglois s'attachent plus que nous à peindre la nature dans le commerce ordinaire des hommes. Ce qu'on peut leur reprocher, est de la peindre dans le laid. Mais ce moyen d'émouvoir les Spectateurs, dont le peuple fait la plus grande partie ; ne vaut-il pas autant au moins que de lui montrer des Musulmans polis & galants comme nos jolis François, ou cette vertu farouche & gigantesque des Romains & des Grecs? Nous les admirons, parce que nous ne les connoissons pas : nos Idées sont montées sur un ancien préjugé de grandeur, que par succession de temps nous avons fait aller au-delà de la Nature.

*Mais, quand vous sçaurez, Madame, que sur ce Théâtre on ne fait nulle difficulté d'exposer aux yeux du Public * un jeune homme dans un mauvais lieu : que sa passion pour une Courtisanne emporte à assassiner son Oncle, dans l'instant même que*

* BarnWelt, or the London merchant.

ce bon homme prie Dieu pour la prosperité de son Neveu ; & que la Catastrophe finit par l'exécution de ce jeune homme & de la Courtisane qu'on mene à la Potence ; Que cette exécution même se fait aux yeux du Public, pour faire voir, dans la Courtisanne, à quel point va l'endurcissement d'un cœur livré entierement au vice, & dans le jeune homme à quelles extremités un cœur vertueux peut être porté par la corruption & la séduction de ces misérables créatures : vous serez sans doute moins surprise des caractéres que vous trouverez dans cette Tragédie, & de la Scéne du Deuil qui se passe au cinquiéme Acte. Les Anglois aiment ces représentations, qui ont aussi leur mérite à certains égards.

D'ailleurs, cette Piéce est dans les Régles du Théâtre, ce qui n'est pas très-ordinaire chez eux. Monsieur Rowe, a été plus exact qu'aucun autre Poëte Dramatique à observer l'unité de tems, de lieu, & d'action. Celle-ci se passe en 24. heures ; elle commence à la cérémonie du mariage d'Altamont ; & finit le lendemain. Toute la Catastro-

phe s'exécute dans le Palais & le jardin de Sciolto, & tous les Personnages ont raport à l'Objet principal. C'est une des plus réguliéres que j'aye luës.

Il me reste à souhaiter, Madame, que malgré les retranchemens que j'ai faits dans les Sçénes peu intérèssantes, elle ne vous cause pas encore de l'ennui. Le plaisir que j'ai eu à remplir ma promesse m'en a garanti sans doute, il m'a déja payé de ma peine; & je serai trop récompensé, si je puis par ce moyen vous prouver le respectueux attachement, avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Madame,

Votre &c.

VENISE SAUVÉE

TRAGEDIE

D'OTWAY.



PERSONNAGES.

LE DUC DE VENISE.
PRIULI, Sénateur, Pere de Belvidera.
LE MARQUIS DE BEDMAR, Ambaſſadeur d'Eſpagne.

ANTONIO, *Sénateur.*

JAFFIER.
PIERRE.
RENAULT.
SPINOZA.
THEODORE.
ELIOT.
REVILLIDO.
DURAND.
MEZZANA.
BRAMVEIL.
TERNON.
BRABE.

} Conjurés.

BELVIDERA, Epouſe de Jaffier.

AQUILINA, Courtiſanne Grecque.

Le Conſeil des dix, Officiers, Suivantes, Gardes, Bourreaux, Populace, &c.

La Scene eſt à Veniſe.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PRIULI, JAFFIER,

PRIULI.



Aiſſe - moi, va-t'en, je ne veux rien entendre.

JAFFIER.

Ah ceſſez d'inſulter à ma douleur ! Seigneur, écoutez un malheureux, que vous croyez trop coupable !.... O Ciel, qui ſuis-je donc, pour être ſi indignement rejetté?.. N'importe : ſi l'orgueil refuſe de m'entendre, la juſtice m'enhardit, & me force à parler.

PRIULI.

Perfide ! ne m'as-tu pas aſſez offenſé?

JAFFIER.

Si mon cœur avoit été assez lâche pour se démentir ; pour se prêter à l'injustice, & aux bassesses que la misére inspire, tu ne me verrois point à tes pieds ! . . Je t'ai offensé, dis-tu ? Peux-tu me dire en quoi ?

PRIULI.

Ose-tu le demander, après avoir terni ma gloire, & l'honneur de ma maison ? L'as-tu donc oublié ? Faut-il te rapeller la plus noire des ingratitudes ? N'est-ce pas toi que j'accueillis au retour de tes longs voyages ; que j'attirai chez moi ; que j'ai nourri, que j'ai chéri, que j'ai produit dans le monde ? N'est-ce pas toi dont la jeunesse, & les vertus apparentes, ont séduit mon ame crédule ? Que j'ai aimé comme mon fils, que j'ai vanté comme mon ami, & que j'ai crû sincére comme un autre moi-même ? N'est-ce pas toi, qui profitant de mon aveuglement pour me trahir, es enfin parvenu à me rendre le plus infortuné de tous les Peres, en me ravissant le seul fruit qui me restât d'un hymen malheureux ? . . O Belvidera ! ô ma fille !

JAFFIER.

Seigneur, ſi Belvidera vit encore, c'eſt à moi que vous la devez. Rapellez-vous ce jour où vous nous menâtes dans votre Brigantin, à la ſuite du Doge : ce Prince, ſuivant l'uſage, alloit épouſer la Mer Adriatique. L'inexpérience de votre Pilote briſa votre vaiſſeau contre un rocher ; nous allions tous périr, ſi un autre vaiſſeau n'étoit venu à notre ſecours. Vous y paſſâtes, & la tremblante Belvidera vous ſuivoit; mais une vague impétueuſe l'envelope, & la précipite au fond des flots. Seigneur, je vous fus cher alors ! le danger de votre fille me ferma les yeux ſur celui que j'allois affronter : la Mer m'engloutit à mon tour ; & vous ne me revîtes, que pour remettre dans vos bras le digne objet de votre tendreſſe. Cet inſtant fit mon crime, ſi c'en eſt un d'avoir un cœur ſenſible ; il fit auſſi celui de votre fille, puiſque l'amour naquit bientôt de ſa reconnoiſſance !

PRIULI.

Dis, que tu m'as trompé, Traître ? Dis, que tu me l'as ravie ? Que tu m'as privé du ſeul bien dont la douceur pouvoit flater mon âme. Ah, puiſſent cel-

les que tu goûtes avec l'ingrate, être aussi fausses que celles qui séduisoient mon cœur! puisse cet indigne hymen ne produire d'autres fruits que la misére, l'ennui, la discorde, & le dégoût; & que vos cœurs accablés sous le poids des besoins, sentent enfin toute l'horreur des maux que le Ciel doit aux enfans rebelles!

JAFFIER.

Grace au Ciel, la moitié de ces vœux cruels ne sera du moins pas remplie! notre tendresse est toujours la même, rien ne peut l'altérer. Ta fille vient de m'en donner un gage précieux. Puisse-t'il vivre pour être moins barbare que son ayeul, & plus fortuné que son Pére!

PRIULI.

Ah, que ce soit plûtôt pour te reprocher ta misére, & le malheur d'être né de toi.

JAFFIER.

Pere dénaturé! notre malheur fait donc ta joie?

PRIULI.

Je le voudrois du moins! Ta femme me fut chere: les larmes que son crime m'a fait répandre ont desseché mon

cœur. Mais je suis homme ; je lui dois ma haine : elle sera éternelle.

JAFFIER.

Dieu, que ne suis-je au tombeau !

PRIULI.

Et ta femme avec toi.... sa présence ne me rapelleroit plus mon bonheur passé.

JAFFIER.

Lâche, tu connois mon amour pour elle : tu t'en prévaus. Oserois-tu me traiter ainsi ?... Ah, si je l'aimois moins, si j'étois aussi perfide que tu feins de le penser, qui pourroit m'empêcher de me vanger de toi en te renvoyant ta fille ? Quels seroient alors mes besoins ? N'ai-je pas un cœur ? N'ai-je point des bras ?

PRIULI.

Tu n'oserois le faire.

JAFFIER.

Non, Seigneur ; non je ne l'oserois : jamais mon cœur n'y pourroit consentir. Trois ans se sont passés depuis que l'Hymen a serré nos nœuds : j'étois peu riche ; cependant votre fille n'a jamais eu à regretter l'opulence de son Pere. Fille d'un Sénateur de Venise, rien n'a

jamais démenti l'éclat de ſa naiſſance : j'ai tout ſacrifié pour mon épouſe. Je comptois peu pourtant, que le temps, & nos larmes puſſent vous attendrir. Je voulois ſeulement que l'univers connût que je n'aimois que Belvidera, & non pas l'héritiere du puiſſant Priuli.

PRIULI.

Eſt-ce tout ?

JAFFIER.

Encor un mot, & je te dis adieu pour jamais... Sachez, Seigneur, que nul mortel n'eſt maintenant plus malheureux que moi : malheur d'autant plus affreux, que j'ai goûté long-tems les douceurs de l'opulence !... Tout me manque aujourd'hui : jugez de ma ſituation ?...

PRIULI.

Va-t'en chez toi, dépouille ton orgueil, apprens à vivre dans la médiocrité. Chaſſe tes paraſites, & tes flatteurs ; retranche ce pompeux appareil qui ſuit par-tout ta femme ; rabaiſſe ſon faſte au niveau de ta fortune : ou plûtôt, va cacher ta honte dans quelque retraite écartée ; cherches-y ta vie, à la ſueur de ton front ; multiplie ta triſte

postérité, & meurs accablé de tes maux !.. Va-t'en, va-t'en chez toi, te dis-je ? adieu.

SCENE II.

JAFFIER, *seul.*

J'Irois, sans doute, si mon cœur pouvoit se vaincre : mais il est toujours grand dans son malheur... J'irois, sans doute ; l'objet de tous mes vœux m'y convie : mais comment traverser ces portes fatales, que mille avides créanciers assiégent nuit & jour ? comment me soustraire aux chagrins dévorans que leurs persécutions me préparent ? plus de crédit, plus de ressources : cependant j'aime encor ! que dis-je j'aime ? j'adore plus que jamais l'objet qui cause ma misére... Chére Belvidera ! oui, tu es, & tu seras toujours ma digne épouse !... Tu as partagé ma felicité ; tu vas partager mon infortune..... ô juste Ciel, quand finira-t'elle ?...

SCENE III.

JAFFIER, PIERRE.

PIERRE.

BOnjour, mon ami.... quel eſt ce ſombre accueil ? quelles noires idées t'occupent ? quoi, tu ne me dis rien ?

JAFFIER.

Comment ce maigre phantôme, que l'on appelle *honneur*, a-t'il pû s'introduire dans le monde ? .... le ſçais-tu ? c'eſt à quoi je rêvois ?..

PIERRE.

Mais.. je crois qu'il doit ſon origine à la lâcheté ingénieuſe des premiers tyrans. N'eſt-ce pas ſur la foi de la probité des hommes, que les heureux ſcélérats ſe repoſent, & s'engraiſſent ? chaſſez l'honneur de l'Univers, tous les hommes égaux ſe détruiront bientôt les uns les autres : plus de juſtice, plus de procès ; l'impunité ſuivra toujours le crime : la force ſeule réglera les droits des mortels.

JAFFIER.

En ce cas, l'honneur n'eſt donc en effet qu'un Phantôme ?

PIERRE.

Rien de plus ; c'eſt une vertu couverte de haillons : n'en parlons pas davantage.

JAFFIER.

Tu as pourtant de l'honneur toi ? . .

PIERRE.

Je veux bien qu'on le croie : mais il n'en eſt rien, cher ami ; je ſuis auſſi pervers que ceux à qui j'en impoſe. Il eſt vrai que je paye mes dettes, quand je le puis ; que le bien d'autrui eſt ſacré pour moi ; que l'eſpoir de la grandeur, & la volupté même, ne pourroient m'entraîner dans le crime ; que j'ignore l'art de flatter les grands, & d'humilier mes inférieurs : cependant, j'oſe te l'avouer, cher ami, je n'en ſuis pas moins lâche !

JAFFIER.

Toi ?

PIERRE.

Oui moi-même . . . Ne ſuis-je pas témoin de l'oppreſſion, & des ſouffrances de mes ſemblables ? eſt-ce être ver-

tueux que de ne pas les vanger ? de voir d'un œil tranquille nos orgueilleux Sénateurs en imposer au peuple imbécille par de fausses apparences d'une liberté chimérique, tandis que chaque jour aggrave le poids de ses chaînes, & serre les nœuds de son esclavage ? de les voir abaisser les uns par vangeance, élever les autres par caprice, couvrir les innocens d'opprobre, justifier les coupables, & faire tout plier sous le sceptre de fer de leur puissance tyrannique ? ... tous ceux qui supportent ces maux, ne sont-ils pas des lâches ? n'étouffent-ils pas en eux la voix de la nature, qui leur crie sans cesse qu'ils sont nés libres ?

JAFFIER.

Cher ami, j'approuve ton transport; l'amour outragé te l'inspire: on t'a ravi l'aimable Aquilina ...

PIERRE.

Le barbare qui me l'arrache, auroit dû m'arracher ce cœur qui brûlera toujours pour elle. O mon ami ! ce seul objet réunissoit mes vœux, mes craintes, mon espoir, & ma félicité. L'avenir n'offroit rien que de riant à mes yeux : je

je ne reſpirerois que pour elle,& ma vive tendreſſe n'imaginoit que de nouveaux plaiſirs toujours plus grands que les premiers ! nous touchions à notre bonheur ; que dis-je ? nous le goûtions déja, lorſqu'un vieux Sénateur, ou plûtôt un Vautour, fend l'air, tombe ſur ma proye, & diſparoit avec elle!

JAFFIER.

Je connois cet illuſtre ſcélérat. Je le mépriſe autant que tu le hais.

PIERRE.

Voilà pourtant les Chefs d'une République, où quiconque accumule aſſez de richeſſes pour s'annoblir, acquiert en même temps le droit d'être injuſte impunément !.... Dieu, quelle horreur pour un amant, de voir paſſer tout ce qu'il aime dans les bras d'un odieux Rival ! d'un vieux débauché, qui ſans ſon or, ſeroit à nos yeux le dernier des humains !

JAFFIER.

Mais, tu t'en es vangé ? tu l'as chaſſé de chez elle ?

PIERRE.

Sans doute : mais le lâche s'en eſt plaint au *Sénat* ; & cet affreux Tribu-

nal m'a condamné. C'eſt ainſi que cette ingrate République récompenſe mes longs ſervices. Ah, que n'ai-je plûtôt été toujours vaincu !... ami, l'amour eſt pour un ſoldat l'aiguillon de la gloire : ſi l'on profane l'Autel auquel ſon cœur ſacrifie, n'attendez plus de fruits de ſa valeur; nul frein ne le retient, ſes engagemens les plus ſacrés ſont rompus !... trop ſuperbe Veniſe ! ton injuſtice me rend à moi-même : tu vois en moi ton ennemi ! ... & toi fiere vangeance ! où faut-il fraper ? Parle ? Mon bras eſt prêt à t'obéir.

JAFFIER.

J'apperçois, comme toi, que la vertu n'as plus ici d'azile...

PIERRE.

Ici ? plus de ſûreté, plus d'union, plus de paix, les fondemens de la liberté ſont écroulés ; la juſtice eſt auſſi muette qu'aveugle ; & les loix, interprêtées au gré de nos Tyrans, ne ſont plus que les inſtrumens de leurs paſſions.... Pourquoi donc ſuis-je ſeul pénetré de tant de maux ? ah, ſi mes amis les ſentoient comme moi, te verrois-je encor long-temps accablé ſous

le poids de ton infortune ? O, mon ami ! ton barbare Beau-pere connoîtroit bientôt l'humanité : il apprendroit bientôt ce qu'il doit à un fils tel que toi ! ... La pitié retient ma langue, mais mon cœur ſaigne en te regardant !..

JAFFIER.

Non, ne m'épargne pas : laiſſe-moi partager tes peines, & ne crains pas d'augmenter les miennes ; tu ſçais que mon âme eſt depuis long-temps ouverte à la douleur ! .... Quel eſt donc ce ſecret terrible ? ....

PIERRE.

Hélas, tu ne l'aprendras que trop tôt....

JAFFIER.

Acheve : il ſera moins funeſte dans la bouche de mon ami.... La vertu qui t'anime me rendra mes malheurs moins affreux, dès qu'ils me seront annoncés par ta bouche.

PIERRE.

Eh bien, je t'annonce ta ruine.

JAFFIER.

Ce malheur n'eſt pas nouveau pour moi : je le préſentois depuis long-tems.

PIERRE.

Je paſſois à l'inſtant chez toi : ta porte étoit environnée d'un tas de ces infames Satellites qui ne vivent que des rapines que le malheur des particuliers fait tomber dans leurs mains. J'aprens d'eux, qu'une ſentence du Sénat les autoriſoit à ſaiſir tous tes biens ; & qu'elle étoit ſignée de la main du Cruel Priuli ! j'entre, & j'apperçois un de ces oiſeaux de proye, qui d'un coup d'œil hideux, commandant aux autres, faiſoit élever une pile de ton argenterie, deſtinée à être vendue publiquement. Plus loin j'en vois un ſecond, inſultant lâchement à ton malheur, & s'emparant des ſomptueux & triſtes reſtes de l'opulence de tes ayeux : de ce lit même, qui le jour de tes nôces avec Belvidera, fut le témoin de ta félicité. Je l'ai vû, cher ami, je l'ai vû profaner par ces mains ſacriléges, & confondre parmi tes autres meubles !

JAFFIER.

Ç'en eſt donc fait ?... Grace au Ciel!

PIERRE.

Grace au Ciel !... Et de quoi ?

JAFFIER.

De ce que je n'ai plus rien à perdre.

PIERRE.

Maudis plûtôt la malignité de ton étoile, & le sort de Venise, où les freres, les amis, & les Peres sont également perfides, où la confiance, & les promesses sont également fausses; où l'innocence gémit sous le joug de l'oppression; où le vice, en un mot, domine sans Rival. Ah! si tu avois vû, comme moi, ta charmante Belvidera ainsi qu'une infortunée, condamnée au bannissement, sortant de chez elle baignée de larmes, & cependant aussi brillante que le Soleil du mois d'Avril qu'un orage subit veut tenter vainement d'obscurcir ! Si tu l'avois vuë soutenuë par deux jeunes filles, qui cherchant à la consoler, n'étoient pas moins accablées qu'elle du poids de sa douleur : tandis que la Populace, attirée par la nouveauté du spectacle, restoit muette à son aspect, & par ses mouvemens exprimoit sa pitié !.. Ces

pauvres gens me plaisoient presque en cet instant !

JAFFIER.

Je te rends graces de ta narration, & de toute mon âme, puisque j'aprens qu'il ne peut rien m'arriver de plus terrible... Ah, Pierre ! mon cœur étoit assez ferme pour supporter tous les revers de la fortune : mais quand je me représente ce que Belvidera doit ressentir, & toute l'amertume de sa douleur, je conviens de l'excès de ma foiblesse ! Pardonne-la, cher ami ; regarde-moi comme un enfant, qui répand des larmes dans ton sein.... Ah, je vais l'inonder de mes pleurs !

PIERRE.

Brûle, brûle plûtôt ; rends le sort de Venise égal au tien ! sommes-nous faits pour être misérables, ou pour n'avoir d'autre ressource que la mort? Toi, ni les tiens ne manqueront jamais d'assistance tant que j'aurai du sang, & le pouvoir de te servir. Dispose de mon cœur : tu peux tout exiger de lui.

JAFFIER.

Non : il y a un secret orgueil à mourir courageusement.

PIERRE.

Les rats meurent dans des trous, dans des coins ignorés; les chiens deviennent enragés; l'homme connoit un meilleur remede contre la douleur: la vangeance! c'eſt le plus bel attribut de la divinité; elle l'a gravé dans nos cœurs, ainſi que ſon Image ſur nos corps. Toi, mourir! conſidére les ſuites de cette action; & ſi tu es un lâche, meurs. Souviens-toi des maux que ſouffre Belvidera... Belvidera!.... Et tu pourrois mourir?....

JAFFIER.

Ciel!...

PIERRE.

Fort bien; laiſſe aller ton ame: ſoulage-toi, jure.

JAFFIER.

Oui, je jure, par la mer & les airs, par l'enfer & les Cieux, que je vangerai les pleurs de Belvidera!... écoute, ami.... Priuli.... eſt un Sénateur?...

PIERRE.

Un chien.

JAFFIER.

D'accord.

PIERRE.

Brûle-lui la cervelle.

JAFFIER.

De tout mon cœur : n'en parlons plus. Où nous reverrons-nous ce ſoir ?

PIERRE.

Au *Rialto* ; j'y vais tous les jours vers minuit : c'eſt là que je fais mes méditations ſérieuſes. Viens m'y trouver : j'ai de grandes choſes à te confier.

JAFFIER.

Adieu.

PIERRE.

A Minuit juſte ?

JAFFIER.

Quelque ſoit l'heure, mes maux me tiennent toujours éveillé.

SCENE IV.

JAFFIER, *seul.*

O Ciel ! dis-moi pourquoi tu m'as formé tel que je suis ? Pourquoi as-tu versé dans mon ame cette intelligence, ces désirs ambitieux, & cette élévation de sentimens, digne partage des mortels fortunés ? Ou plûtôt, pourquoi ne me donnas-tu pas une âme basse, insensible à la honte, & conforme à mon sort ? ne m'aurois-tu formé tel que je suis, que pour me faire mieux sentir toute l'horreur de mon état ? O nature ! puis-je vanter ta justice ?.... O ma chére Belvidera !....



SCENE V.

JAFFIER, BELVIDERA,

Deux ſuivantes.

BELVIDERA.

SOutenez-moi, conduiſez-moi, mes filles : j'entens la voix de celui que j'aime, de mon Seigneur, de mon ami, de mon unique eſpoir ! mes yeux ſont ſatisfaits lorſqu'ils te revoyent ; les battemens de mon cœur accablé d'ennui, ne ſont plus douloureux : un ſeul de tes regards le calme, le ranime, & le remplit d'un feu nouveau ! ah, reprens cet air riant, qui brilloit ſur ton viſage dans le Printems de nos amours ; & redonne la vie à mon âme expirante ! . . . .

JAFFIER.

Dans le printems de nos amours ? . . . mon ſort eſt donc totalement changé ? n'es-tu plus cette même Belvidera, ſincere, aimable, tendre, telle en un mot

que tu l'étois alors ? ah, si tu n'es plus la même, quel sera mon recours ? dans quel sein répandrai-je mes douleurs ? hélas, qui les soulagera ?

BELVIDERA.

Peux-tu me soupçonner d'inconstance ; peux-tu douter de ma tendresse quand je viens me jetter dans tes bras ; quand la sincerité de mes transports est peinte dans mes yeux ? les mouvemens de mon cœur te sont-ils inconnus ? le tien cesse-t'il de les entendre ? ta mere se crut moins heureuse, en t'embrassant pour la premiere fois, que je ne crois l'être en te possedant !

JAFFIER.

Se peut-il qu'une femme soit aussi sincere ?... Sexe charmant ! tout ce qu'on vous impute n'est que l'ouvrage de la calomnie. O femmes ! aimables femmes ! vous fûtes faites pour adoucir le cœur des hommes : nous serions des brutes sans vous ! nous ne peignons les anges sous une forme gracieuse, que par ce qu'ils vous ressemblent ; & nous trouvons en vous seules une idée des vertus, & des plaisirs Célestes !...

BELVIDERA.

Si l'amour eſt un tréſor, eſt-il de cœurs plus riches que les nôtres ? mon cœur ne peut contenir tout le ſien, & ma voix ne peut en exprimer l'ardeur ! quand je veux le tenter, l'abondance de mes idées me rend muette, je fais de vains efforts, je ſens mille fois au-delà de mes expreſſions ! ... Ah conduis-moi dans quelque déſert auſſi vaſte que ſauvage, auſſi ſtérile que notre fortune, où mon âme puiſſe exhaler tous ſes tranſports ; où je puiſſe atteſter hautement ma tendreſſe à la face des Cieux, & des aſtres attentifs à ma voix ; où ſans autres témoins que l'amour même, je puiſſe t'accabler de mes innocentes careſſes, & donner un libre cours aux feux qui dévorent mon cœur !

JAFFIER.

O Belvidera ! c'eſt maintenant que je puis me dire doublement ruiné. Comment pourai-je jamais m'acquiter envers toi ? . . . la miſére, l'affreuſe miſére ! cette famélique & maigre furie, eſt maintenant attachée à mes pas, &

ne perd point de vuë sa triste victime ! Es-tu faite pour souffrir ses horreurs ? sentis-tu jamais, ou le froid, ou la faim ? Ces membres délicats & faits pour l'amour, supporteront-ils la rigueur des saisons, endureront-ils les travaux cuisans & les besoins multipliés que la pauvreté traîne sans cesse à sa suite ?.... lorsque forcés par la misére d'abandonner ces lieux, pour chercher un azile dans quelque climat éloigné où nos noms mêmes seront inconnus ; lorsque privés de tout secours humain, couchés sur la terre comme de vils animaux exposés aux injures de l'air, comptes-tu, espéres-tu de me parler ainsi ? te flates-tu, que les feux de l'amour t'animeront encore ? qu'ils feront encore ma joie & ta felicité ?

BELVIDERA.

Oui, je t'aimerai toujours ; en expirant même je t'aimerai toujours !... Oui, dussent mes sens accablés & troublés par le poids de mille maux trahir pour quelques instans ce cœur qui t'adore, tu le reverras sans cesse attentif à saisir les moindres intervalles de soula-

gement, pour t'aſſurer qu'il eſt toujours à toi. Duſſions-nous n'avoir déſormais que la terre pour lit, que ſes racines pour aliment, pour logement qu'une taniére, ce bras ſoutenu par l'amour ſoutiendra toujours mon époux. Partageant ſes douleurs, ſoulageant ſes peines, rampante ſur ſon ſein, je le réchauferai, j'y verſerai le beaume de l'amour! . . . .

JAFFIER.

O Cieux, écoutez-la! admirez le plus parfait de vos ouvrages! . . . Regnez, regnez fiers Souverains! donnez des loix à la terre, le ſoin de votre ſûreté vous interdit des plaiſirs auſſi purs que les miens. Semblables à de ſuperbes vaiſſeaux, les flots s'abaiſſent ſous vous, & ſemblent ne ſe relever que pour flatter mieux votre orgueil; Mais les perfides n'aſpirent qu'après l'inſtant d'une tempête: elle arrive; ils vous engloutiſſent. Tandis que moi, comme un pauvre Marchand qu'ils entraînent ſur des bords inconnus (dans une humble chaloupe à demi briſée) j'ai du moins la conſolation d'avoir ſauvé du naufrage

mon bien le plus cher, & le plaisir de le conduire au Port !

Puisque je dois errer encor sur ce nouveau rivage, embrasse-moi, triste & précieux reste de ma fortune ! je me soumets à tout, j'affronte tout : toi seule feras ma destinée.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PIERRE, AQUILINA.

AQuilina séduite par l'ambition, & par l'or du Sénateur Antonio, veut engager Pierre qu'elle aime cependant toujours, à passer la nuit chez elle. Il ne répond à ses avances que par les reproches les plus amers. Elle s'excuse sur sa pauvreté, qui l'a forcée à accepter les propositions brillantes du vieux Sénateur; mais elle le hait autant qu'elle le méprise, & Pierre seul sera toujours l'unique objet de sa tendresse : elle n'attend enfin que la mort d'Antonio pour revoller, avec toutes ses richesses, dans les bras de Pierre. Il la prie de lui prêter un de ses appartemens, pour recevoir une compagnie qu'il attend ce soir même, & avec laquelle il a des affaires secretes à traiter. Il lui recommande sur-tout, d'écarter le Sénateur de cet appartement; & de faire ensorte qu'il ignore que personne y soit entré. Aqui-

lina consent à tout, dans la crainte de déplaire à son jeune amant, qui lui ordonne en même temps de se servir de tout l'Empire qu'elle a sur l'esprit d'Antonio pour tirer de lui, sans affectation, tout ce qui se passe de plus secret dans le Sénat. A ce prix, Pierre promet à Aquilina d'oublier l'infidélité qu'elle lui a faite. Il la quitte, en la priant d'ordonner à ses domestiques d'introduire chez elle ceux qui viendront bientôt le demander.

SCENE II.

Le Théâtre représente le cours du Rialto.

JAFFIER.

SEul dans ces lieux, environné des ombres de la nuit, je crois sentir tout l'Enfer dans mon cœur. Que dis-je, je crois sentir? Hélas, j'y suis moi-même!... Chaque pas que je fais semble exciter un nouveau Démon à déchirer mon âme. Combien, à pareille heure, le désespoir n'a-t'il pas conduit ici d'infortunés mortels, pour invoquer le secours des Enfers?... Mais je suis trop malheureux, pour qu'ils dai-

gnent m'entendre... Réveillez-vous ; noires Divinités !...

SCENE III.

JAFFIER, PIERRE.

PIERRE.

JE crains de m'être fait attendre. Il est minuit sonné : j'aurai perdu mon prosélite... Qui est là ? Est-ce toi Jaffier ?...

JAFFIER.

Moi-même....*

PIERRE.

Qu'as-tu fait de Belvidera ?

JAFFIER.

Je lui ai trouvé un logement, pour un jour ou deux, en attendant que je prenne un parti... Mais si tu veux, que je sois raisonnable, ne me parle point d'elle.

PIERRE.

Je veux pourtant la voir heureuse, ainsi que toi... Tiens, prens toujours ceci. * *

---

* Je supprime ici quelques propos qui ne plairoient point en François.

** Il lui donne une bourse.

JAFFIER.

L'Enfer m'auroit-il entendu? d'où vient cet or ? n'importe, donne.... Dis-moi maintenant ce qu'on attend de moi ? Faut-il être rebelle, meurtrier, ou parjure ? Parle : de quel crime cet or doit-il être le ſalaire ?

PIERRE.

Ami, nos idées étoient tantôt plus mâles ; & nos cœurs échauffés l'un par l'autre ſembloient ſympatiſer davantage... Qu'eſt-il donc arrivé depuis? Le monde eſt-il tout à coup devenu vertueux ? Priuli n'eſt-il plus un barbare ? Connoitroit-il la probité ?

JAFFIER.

O Ciel, répands ſur lui tous les maux attachés à la vieilleſſe ! que le cruel gémiſſant ſous leurs poids, invoque en vain la mort !

PIERRE.

Les autres Sénateurs ſont-ils moins coupables que lui ? Pourquoi les épargne-tu ?

JAFFIER.

A quoi ſervent les vœux? s'ils attiroient la foudre je connois ici peu de

têtes dignes d'un autre ſort. Ah que ne puis-je !...

PIERRE.

Laiſſe tes vœux : les poignards ſont plus ſûrs.

JAFFIER.

Que dis-tu?

PIERRE.

Oui, des poignards...

JAFFIER.

Où ſont-ils?

PIERRE.

J'en connois plus de mille, prêts à fraper... & des cœurs généreux...

JAFFIER.

Explique-toi mieux : parle!

PIERRE.

Tout autre que toi m'entendroit.

JAFFIER.

Mille bras, dis-tu, ſont armés?.. Mille poignards ſont ſortis du fourneau?... Ne me reſte-t'il pas un ami, pour en plonger un dans mon ſein?

PIERRE.

Oui, s'il doutoit de ton courage; s'il te croyoit incapable d'oſer quelque choſe de grand : je le ſerois moi cet

ami. Mais je t'eſtime trop, & tes malheurs t'ont fait encor d'autres amis, que tu trouveras dignes de ce nom. A cette heure, à cet inſtant même on travaille pour toi : tu ſçauras tout. Mais prens garde : ne démens pas mon choix ? Jure d'être fidele au ſecret important que je vais te confier. Les Dieux ſeuls, & des hommes égaux aux Dieux, en ſont dépoſitaires : jure que les tourmens ni les remords ne pourront te l'arracher.

JAFFIER.

Te faut-il des ſermens ? N'as-tu pas toujours lû dans mon cœur ? Ne le connois-tu pas à fond ? Te faut-il d'autres garants de ma fermeté ?... Si tu es mon ami, ignores-tu de quoi je ſuis capable, dès que l'honneur me guide ? Mais je te rends plus de juſtice : parle ſans crainte ; quelque ſoit l'entrepriſe où tu veux m'engager, je la crois auſſi légitime que glorieuſe, & je t'engage & mon cœur & mon bras.

PIERRE.

Tu ne te trompes point : l'entrepriſe eſt noble ſans doute. Il s'agit de rendre un peuple libre. Il s'agit de reprendre les

droits que nous tenons de la nature ! Oui, mon ami, tu ſeras bientôt vangé de ton orgueilleux beau pere; tu jouiras bientôt des biens que l'injuſtice t'a ravis; tu me verras enfin plus heureux que je ne ſuis à préſent miſérable. Veniſe va renaître ſous de plus heureux auſpices, le regne du vice eſt paſſé, la vertu ſeule en ſera ſouveraine ! ...

JAFFIER.

Je t'entens .... à quoi deſtines-tu mon bras ?

PIERRE.

Tremblera-t'il devant un Sénateur ?

JAFFIER.

Non : fût-il vertueux, je le punirois des crimes de ſes collégues : ... Mais tu parles de vangeance : au nom de ma douleur, explique-toi, eſt-elle prête ? déjà ton recit me tranſporte ! ...

PIERRE.

Jure donc de nous être fidéle ?

JAFFIER.

Je le jure par ces Aſtres qui nous éclairent ! par tout ce que le Ciel & la Terre ont de ſacré ! par l'amour, &

par l'amitié, qui me ſont mille fois plus chers que la vie !

PIERRE.

Embraſſons-nous, & vois mon cœur à découvert ... Un conſeil ſecret diſpoſe actuellement du deſtin de cette République. Suis-moi, je vais t'y conduire. Mais ſouviens-toi de ta promeſſe! tu vas voir des mortels faits pour changer la face de l'Univers, & pour donner des loix aux tyrans mêmes ...

JAFFIER.

Ami, je ſerai digne d'eux! ſi tu me vois pâlir, perce ce cœur qui t'aura trompé !... Partons : cet inſtant m'affranchit de toutes les foibleſſes de l'humanité ; je ne reſpire plus que la vangeance !....... Vangeance ! vangeance !

PIERRE.

Et, Liberté !...



SCENE IV.

Le Théâtre change, & représente un appartement de la Maison d'Aquilina.

RENAULT, *paroît seul.*

FAtale ambition ! pourquoi mon cœur n'est-il sensible qu'à tes charmes ? dois-tu être le partage des malheureux?... Tes promesses, il est vrai, sont séduisantes; & le prix que tu nous laisses entrevoir, dans le lointain, est si brillant qu'il nous ferme les yeux pour tout autre objet. Mais qu'il est rare de l'atteindre ! que les dégrès qui y conduisent sont difficiles à franchir !.. Qui est-là?

SPINOSA, *entre.*

Bonjour Renault.... Il est minuit passé?

RENAULT.

Oui ; l'horloge est exacte : l'homme seul est aussi inconstant qu'indocile. J'attens

J'attens depuis trois heures entieres, pas un de vous n'a paru. C'eſt le ſort des âmes actives, telles que la miene, d'être toujours victime de l'indolence, & de l'irréſolution d'autrui!

SPINOSA.

Loin de nous de pareilles âmes: elles ſont toujours ouvertes à la crainte.

RENAULT.

Pourquoi donc ſuis-je ſeul en ces lieux? Où ſont nos compagnons?.... * Bon ſoir, mon ami: je ne croyois pas qu'un Anglois dût être accuſé de lenteur quand il s'agit de trahiſon. Sans doute la débauche ſeule a pû te retenir?...

ELIOT.

Doucement, vieux François? Modére ton inſolence.

RENAULT.

Que dis-tu? . . .

* A Eliot qui entre.

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. LE MARQUIS DE BEDMAR, THEODORE, BRAMVEIL, DURAND, BRABE, REVILLIDO, MEZZANA, TERNON, & AUTRES CONJURÉS.

BEDMAR.

QU'entens-je, mes amis? vous disputez! vous, l'Elite des humains! vous que le sort rassemble ici, pour regler le destin des Empires? Ah, laissez ces foiblesses à des âmes vulgaires: rougissez de vous démentir!

RENAULT.

Rougissez, dit-il?...

BEDMAR.

Renault, ta main?

RENAULT.

La voilà... Je m'étois flatté d'avoir ici des amis: mon cœur doit leur être connu; & pas un d'eux n'est assez généreux pour faire grace aux défauts de mon âge.

BEDMAR.

Cher Eliot, je t'ai connu plus magnanime : j'ai vû la fermeté de ton caractére plier à de moindres avances. Ta nation fait gloire de pardonner aux braves ennemis.... Je te reconnois maintenant.... Embrasse encor Renault... Embrassons-nous tous mes amis !.. C'est ainsi que nos forces unies vont renverser la baze de cet Empire. Je la vois déja chanceler !

RENAULT.

Que n'ai-je déja vû sa chûte !

BEDMAR.

Elle est prochaine. Cette nuit sçellera sa ruine.... viens, * vole dans mes bras. L'audace & la valeur sont dans tes yeux, le destin de Venise est dans ton épée : c'est *Mars* lui-même que j'embrasse !

PIERRE.

Amis ! ce fameux Brutus, qui poignarda César dans le Sénat, n'étoit-il pas un grand homme ?

RENAULT.

Sans doute. Catilina, que l'histoire noircit, fut-il moins un Héros ? eut-il

* A Pierre qui entre.

d'autre objet, en conſpirant, que la gloire & la liberté de ſa Patrie ? Son entrepriſe étoit donc légitime.

BEDMAR.

Et la nôtre l'emporte d'autant plus ſur la ſienne, que Renault l'emporte ſur *Cethegus*, & Pierre ſur *Caſſius*.

PIERRE.

Que faiſons-nous donc ici ? Qu'attendons-nous pour fraper ? Parlerons-nous toujours ?

BEDMAR.

Non, l'inſtant fatal approche : tout eſt prêt; le deſtin ſemble avoir tout conduit ſuivant nos vœux.... Amis, vos cœurs & vos bras ſont-ils bien affermis ?

TOUS ENSEMBLE.

Nous mourrons tous avec Bedmar !

BEDMAR.

Braves Guerriers ! rien n'égalera votre gloire : mais il faut réuſſir ! ...

RENAULT.

Qu'avons-nous donc à craindre ? Les fonds publics ſont diſſipés, la confiance eſt bannie du commerce, les Arſenaux ſont vuides, les vaiſſeaux ſans équipage, & les ſoldats ſans paye,

Tout ſe plaint, tout murmure : Citoyens & ſoldats, tout eſt malheureux. Le Sénat même, objet de la haine publique, eſt diviſé par mille factions. Telle eſt Veniſe, amis ! frapons, détruiſons-la. Que les armes qui l'auront ſubjuguée rempliſſent ſes arſenaux ; que ſes flottes équipées par nos ſoins s'emparent de nouveau du commerce de l'univers ; que l'armée mécontente ſe vange de l'avarice de ſes anciens Maîtres par le pillage de leurs immenſes richeſſes ; que ces illuſtres rejetons d'une tige ignoble rentrent dans la baſſeſſe dont l'or ſeul les a fait ſortir ; que la terreur épouvante, & contienne la populace ; & que l'anéantiſſement d'un Sénat imbécille faſſe place à de nouveaux Maîtres plus dignes de commander aux hommes !

PIERRE.

Dix mille Combattans, guidés par des Chefs intrépides, ſont prêts à ſeconder vos coups. L'ingratitude du Sénat, & vos largeſſes, * nous aſſurent leurs bras. Songez, Seigneurs, qu'ils ſont

* A Bedmar.

dans la Ville, & qu'ils n'attendent que vos ordres ? Contentez leur impatience, ou craignez....

BEDMAR.

Ton zéle m'eſt connu : il faut le ſatisfaire. Quand nous nous reverrons, Veniſe ſera ſous nos loix.... Amis, la proſcription générale eſt arrêtée : ſi quelqu'un vous eſt cher & digne d'être épargné, parlez, il en eſt temps encor ? Quant à moi, l'eſpoir de la couronne même ne me forceroit point à ſacrifier mon ami.

PIERRE.

Seigneur, le même ſentiment m'anime... Ah, ſi vous en connoiſſiez l'objet ! jamais nos cœurs ne furent fermés l'un pour l'autre. Je vous avouerai même, que mon amitié n'a pû lui faire un myſtére d'une entrepriſe à laquelle il s'intéreſſe autant que nous. Oui, Seigneur, nous périrons, ou nous vivrons enſemble. Il eſt ici : vous en allez juger.

RENAULT.

O Ciel ! tu nous as donc trahis ?

PIERRE.

Non : ton ſoupçon m'outrage. Mais mon ame, quoique toute entiere à vous, eſt inſéparable de mon ami. Aimez-le, chériſſez-le pour moi !... Il va paroître, éprouvez-le. S'il dément mon raport ; ſi votre ſecret paroît mal confié, ce fer l'ira rechercher dans ſon ſein. Viens, montre-toi, cher ami ?... *

BEDMAR.

Son extérieur annonce une ame ferme.

JAFFIER.

Je ſens que ma préſence inattenduë, dans ce Conſeil fatal, a droit de vous allarmer. Mais enfin, me voici parmi vous ; & le Ciel m'eſt témoin de la joie que mon cœur en reſſent !... Si ce ſentiment vous eſt ſuſpect, j'ai trop vécu, commandez à mon bras, ce poignard calmera vos terreurs. Mais ſi vous me croyez digne de partager votre gloire, ſçachez que le ſang des Sénateurs, & de mon pere même, n'a rien de ſacré pour moi : ma main eſt prête à le répandre. Puiſſe-t'elle bientôt porter à la fois la flame & le fer,

* Jaffier paroît, un poignard à la main.

& vous aider à ne faire qu'un affreux bucher de cette Ville criminelle !

RENAULT.

Vous parlez fort bien, Seigneur.

JAFFIER.

J'agirai mieux encor... Mais je vois la ſombre défiance obſcurcir vos viſages : vos yeux m'annoncent vos ſoupçons. Vous trouvez étonnant, ſans doute, que mon premier abord vous montre un homme déja tout inſtruit de vos projets. Diſſipez vos terreurs ; ma haine contre le Sénat a ſuffi pour m'éclairer : vous voyez en moi ſon ennemi mortel, & l'ami de tous ceux dont le courage oſe entreprendre ſa ruine. Vous n'en douteriez pas, ſi j'étois mieux connu de vous.

BEDMAR.

Pierre ! j'embraſſe ton ami : mon cœur ſe décide en ſa faveur.

RENAULT.

Cet homme ne m'en plait pas davantage.

JAFFIER, *à Bedmar.*

Seigneur, je lis toujours dans les

regards de vos amis, la même inquiétude... Mais j'ai de quoi les rassurer; & j'amene un garant de ma fidelité plus précieux pour moi que la vie même.... Venez, Belvidera !...

BEDMAR.

De quoi donc s'agit-il encor ?...

JAFFIER.

Seigneur, vous allez me connoître: mais au nom de l'amitié dont je me rendrai bientôt digne, qu'il me soit permis d'exiger qu'on s'éloigne pour un instant ! il suffit que Renault, & mon ami restent avec vous. Epargnons la pudeur d'une femme.

BEDMAR, *à Pierre.*

A quoi tend ce nouveau mystére ? *

JAFFIER.

Belvidera, venez ?....

* Les Conjurés sortent, à la réserve de Bedmar, Renault, Jaffier, & Pierre.

SCENE VI.

BEDMAR, RENAULT, JAFFIER, PIERRE, BELVIDERA.

BELVIDERA, *à demi éveillée.*

Dieux ! quels ſons ont frapé mon oreille, & troublent en ces lieux la tranquilité de la nuit ? Eſt-ce toi, cher époux ?...

JAFFIER.

Moi-même ... je ſçai qu'il eſt tard...

BELVIDERA.

Hélas, mon ſommeil n'étoit qu'un rêve, & toi ſeul en étois l'objet ! puis-je dormir ſans toi ? D'où viens-tu maintenant ?.... Ah, l'aurore va bientôt ramener le jour, & nos douleurs !.. Hâte-toi, viens goûter s'il ſe peut, quelques heures de repos....

JAFFIER.

Ah, chere épouſe ! le repos n'eſt fait que pour les heureux. La carriere de nos plaiſirs eſt remplie : nous commençons celle des peines ! aprenons à ſouffrir, aprenons à veiller.

BELVIDERA.

Quel eſt donc ce diſcours ? A quoi me prépare-t'il ! Ciel, où me conduis-tu ? ton viſage paroît alteré, & ce que ta voix m'annonce eſt encore moins funeſte que ce que je lis dans tes yeux ! tu trembles ! tu frémis !... Ciel, ſauvez mon époux ! fortifiez ſon courage !....

JAFFIER.

Ne crains rien : mes malheurs ne peuvent l'alterer.... Quelle preuve fatale tu vas bientôt en recevoir ! Tu connois toute l'ardeur de ma tendreſſe ; tu ſçais que je ne vis que pour toi ?... Cet inſtant va nous ſéparer !

BELVIDERA.

Nous ſéparer ? Ah Dieux ! je demeure immobile.... Tu ne m'aimes donc plus ? Notre infortune me rend donc un fardeau pour toi ?.. Ah cruel, où vas-tu ! Que vais-je devenir ? arrache-moi donc mon amour....

JAFFIER, *aux Conjurés.*

Oh, mes amis !...

BELVIDERA.

Eſt-ce à moi que tu parles ?...

JAFFIER, *aux Conjurés.*

Profitez de cet inſtant ; ôtez-la de

mes bras ; ou je ne répons plus de moi-même !... Mais craignez sur-tout d'augmenter sa douleur!.. au nom de ce que vous avez de plus cher, essayez plûtôt de la consoler !

RENAULT.

Ne craignez rien, Madame : vous regnerez parmi nous.

JAFFIER.

Amis, c'est à vous, c'est à l'honneur même que je la confie... Prenez en même temps cet autre gage de ma foi... * si je manquois à mes sermens : vous m'entendez ? ... Plongez-le dans son sein.. (*Voilà*, lui direz-vous, *comme un Epoux tendre & fidele,*) *récompense les feux dont tu brûlas pour lui !*

BELVIDERA.

O Dieu, qu'entens-je ? ... Prenez, dès à présent, une vie qui lui est si peu chere...

JAFFIER.

Rassure-toi, chere Belvidera : mon honneur soupçonné avoit besoin d'un garant. En pouvois-je donner un plus précieux ?.... La fortune nous re-

* Il donne un poignard à Renault.

joindra bientôt, & ses plus riches faveurs seront la récompense de ta vertu.... Mais si le sort nous séparoit pour jamais...

BELVIDERA.

Arrête, Barbare!... Si le sort nous séparoit pour jamais?... Ah pourquoi courir ce risque affreux? Pourquoi m'abandonner : tu m'aimes toujours? Si je suis prête à te suivre par-tout?... Ciel! ô Dieux * l'on m'entraîne!.. Ecoute-moi?... Secoure-moi, cruel!...

SCENE VII.

JAFFIER, PIERRE.

JAFFIER.

Mes yeux détournez-vous de cet horrible spectacle!.. ô mon ami, m'aurois-tu abandonné?

PIERRE.

Non, l'honneur m'attache à toi maintenant autant que l'amitié.

* Les Conjurés emmenent Belvidera.

JAFFIER.

Belvidera eſt-elle partie ?

PIERRE.

Renault, va la remettre dans l'appartement qu'elle occupoit... Mais ſi tu m'en crois, tu ne la verras plus que l'entrepriſe ne ſoit conſommée.

JAFFIER.

Je ſens, hélas, qu'il faudra m'y réſoudre .... Funeſte ambition ! pourquoi t'ai-je écouté ?





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Sénateur ANTONIO. AQUILINA.

CEtte Sçene se passe dans la nuit. Antonio vient voir Aquilina, qui attendoit Pierre. Elle maltraite le vieux Sénateur, qui fait mille personnages ridicules pour l'appaiser, & pour lui plaire. Il contrefait, le Taureau & le Chien; il mord les jambes de sa maîtresse, qui le met enfin hors de chez elle à coups de foüet, & fait fermer la porte sur lui.

SCENE II.

BELVIDERA, *seule.*

JE suis sacrifiée, je suis venduë, je suis trahie & livrée à l'infamie! une ruine inévitable m'environne de

tous les côtés!..à peine étois-je entré au lit, à peine avois-je eu le tems de réfléchir en gémissant sur l'horreur de ma situation, que ce vieux débauché, à qui j'ai été confiée, m'est apparu comme un autre *Tarquin*, animé d'une passion infernale..... O toi, chaste *Lucrece*, tu trouvas des vangeurs! je comptois sur un seul, je le trouve perfide. Celui qui devroit me défendre, est celui qui me trahit, qui m'abandonne, qui me perd!...... Dieu, que ne puis-je le haïr!....quel sera mon azile? où porter mes pas tremblans?...

SCENE III.

BELVIDERA, JAFFIER.

JAFFIER.

BElvidera peut-elle manquer d'azile tant que mes bras seront ouverts pour la recevoir? ah, c'est envain que je prétens combattre des désirs aussi violens que l'amour même que j'ai pour toi; chaque moment, absent de toi, coûte

trop à mon cœur : c'eſt un enfant abſent de ſa nourice, qui du fond de ſon berceau pouſſe ſans ceſſe des cris douloureux. Viens vîte, & que les chants de l'amour le plus tendre lui rendent au plûtôt le repos & la vie !

BELVIDERA.

Ah, je crains bien que ce cœur volage & endurci, ne ſoit plus docile à ma voix : elle n'a plus ſur lui le même empire. Je ne vois plus qu'un enfant rébelle, qui méconnoît le ſein qui l'a nourri ; & qui dans ſa révolte, mépriſe les douces remontrances de la tremblante Belvidera.

JAFFIER.

Hélas ! il fut un tems ...

BELVIDERA.

Oui, ſans doute, il fut un tems où les larmes & les ſoupirs de Belvidera n'étoient pas mépriſés ; où l'apparence même de ſa douleur te trouvoient ſenſible. Oui ſans doute, il fut un tems où Jaffier l'auroit priſe dans ſes bras, auroit preſſé ſa tête ſur ſon ſein ; enfin ne l'auroit point quittée ſans connoître la cauſe de ſes ennuis. Mais maintenant, elle peut tout baigner de ſes

larmes, faire retentir la terre de ſes cris, & ſuccomber ſous le poids de ſes maux, ſans ébranler ſon époux. Auſſi ſourd que le vent, auſſi inébranlable qu'un Roc, Jaffier voit tout d'un œil tranquille!

JAFFIER.

Eſt-ce moi que tu accuſes? & ſuis-je ce rocher inébranlable contre lequel tes pleurs & tes ſanglots vont frapper vainement? me vis-tu jamais muet à ta voix, ou inſenſible à tes ſoupirs? ô Ciel! ſi tu peux l'atteſter, qu'un tourbillon formé par ta colére m'emporte encor une fois loin d'elle! rends-moi pour jamais indigne du pardon que je lui demande!... avec quelle injuſtice tu déchires mon cœur? ſi tu pouvois concevoir tout ce que j'ai ſouffert cette nuit, ſeul, dans l'obſcurité, ſans ſoutien pour ma tête, ſans ſommeil pour mes yeux, ſans repos pour mon cœur: tu n'oſerois Belvidera, non, tu n'oſerois me traiter ſi rudement: je te verrois plûtôt, ainſi qu'un ange ſecourable, déployer tes aîles, voler dans mon ſein, & y faire éclore une nouvelle chaleur

pour remplacer celle que la douleur vient d'y glacer.

BELVIDERA.

Hélas ! . . . dis-moi donc, pauvre affligé, dans quel triste coin de la ville tu as ainsi passé cette affreuse nuit ? sur quelle froide pierre ton corps lassé s'est-il étendu pour être en bute aux injures de l'air & des vents qui se mêloient sans doute à tes accens plaintifs ? . . . . Oh, je connois maintenant la raison pourquoi l'objet de mon amour m'a quittée. Il ne me croit plus digne de partager ses secrets : la vertu d'une femme est trop foible, il rougiroit de s'y fier ! . . .

JAFFIER.

O *Porcie ! Porcie !* quelle âme étoit la tienne !

BELVIDERA.

Elle étoit pourtant femme ; & lorsque *Brutus* portoit dans son cœur le sort de Rome (Dieu te garde d'un pareil danger !) & qu'il cherchoit à lui dérober ses inquiétudes, elle lui montra que son sang n'étoit pas moins noble que celui de son mari ; qu'il couloit d'une source aussi pure ; & que son

cœur étoit aussi capable de supporter ses peines, que de partager sa tendresse. Cherche, retrouve ce poignard, cette *dot* fatale que tu laissas hier en me quittant : enfonce-le dans mon cœur, & vois si mon sang est moins pur que celui de la fille *de Caton.*

JAFFIER.

O générosité que j'admire d'autant plus que je m'en sens moins digne ! enseigne-moi de grace les moyens de la mériter : tu verras mon empressement à t'obéir.

BELVIDERA.

Cesse de me mépriser : c'est tout ce que je te demande.

JAFFIER.

Moi te mépriser ! écoute...

BELVIDERA.

Oh, ta langue enchanteresse connoît trop bien le foible de ton épouse... au seul nom de *l'amour*, mon cœur va se dissoudre, mes yeux ne verront plus, je tomberai dans tes bras ; tout sera oublié !

JAFFIER.

Que veux-tu donc ?

BELVIDERA.

Dis-moi, mais ſois ſincére ? dis-moi dis-je, d'où provient le nuage qui obſcurcit ton front ? pourquoi tu me traites en étrangere ? Pourquoi ces ſoupirs dont j'ignore la cauſe ? pourquoi mon époux choiſit le tems où tous les yeux ſont livrés au repos, pour errer ſeul dans les ténébres, loin de l'objet de ſa tendreſſe ? pourquoi vois-je ſes yeux auſſi enflamés, qu'alterés par les veilles : pourquoi frémit-il à préſent, & me montre-t'il l'image du déſeſpoir ? Répons-moi enfin, diſſipe mes terreurs; ou crains quand je te reverrai, que mes propos ne ſoient auſſi farouches, auſſi déſeſperés, que tes regards le ſont maintenant.

JAFFIER.

Oh, Belvidera !

BELVIDERA.

Pourquoi me livras-tu hier au pouvoir d'un ſcélérat ?

JAFFIER.

Que dis-tu ? d'un ſcelérat ! . . .

BELVIDERA.

Oui, d'un ſcélérat. Pourquoi, à pareille heure, cette aſſemblée de tant de

misérables, dont l'aspect affreux offroit à mes yeux le tableau d'une ligue infernale ? Pourquoi, me tenant d'une main, de l'autre un poignard, me livras-tu à eux, en prononçant ces mots terribles : *C'est à vous Messieurs, c'est à votre probité que je la confie. Prenez aussi ce fer : & si jamais je me rends indigne de votre amitié, vous sçavez le reste ; plongez-le dans son cœur* ..... Et pourquoi donc ce *reste* m'est-il caché ? suis-je le gage d'une promesse criminelle ? il le faut bien sans doute, par le cas que tu fais à présent de moi ! ... Mais l'amour & la foi que je te dois me forcent de t'affranchir du joug infâme que tu t'imposes. Je cours au Sénat, il apprendra ce que je sçais, ce que je pense, & tout ce que mes craintes me font soupçonner.

JAFFIER.

Voilà donc cette vertu Romaine ! voilà donc ce sang qui s'égale à celui de la fille de *Caton* ! auroit-elle jamais voulu trahir *Brutus* ?

BELVIDERA.

Non, car Brutus ne se défioit point d'elle. Si tu pensois de même à mon

égard, que ne ferois-je point pour toi?

JAFFIER.

Je vais me perdre .... Tu vas tout sçavoir.

BELVIDERA.

Ne me regarde point comme une femme, mais comme une partie de toi-même, comme une épouse, comme une amie, que tu trouvas digne d'occuper depuis longtems une place dans ton cœur; qui y prit les impressions de toutes les vertus; dont ta constance, ton courage, & ta probité ont de jour en jour élevé & purifié l'ame; qui fit son unique étude de t'imiter; & qui maintenant, aussi ferme que toi, peut tout souffrir, tout braver, tout affronter pour son époux.

JAFFIER.

O vous Puissances divines! jettez les yeux sur la terre, & daignez entendre ma voix! inspire-moi les moyens de récompenser tant de vertus! .... Réfléchis pourtant encor un instant, avant que de pousser plus loin l'empire que tu prens sur mon ame. Ce que j'ai à te dire est capable de te faire frémir, d'é-

branler cette fermeté d'âme dont tu te vantes, & de faire dégénérer tous ces brilians témoignages de ta vertu, en larmes méprisables .... alors, si tu osois me trahir !...

BELVIDERA.

Veux-tu que mes sermens ?...

JAFFIER.

Non, je t'en dispense : c'est un poids de moins pour ton cœur. Mais si tu veux que je vive longtems pour t'aimer, renferme ce fatal secret dans ton âme ! songe que tout ce que le Ciel & la terre ont de redoutable, & de sacré, m'engage...

BELVIDERA.

A quoi ? parle!

JAFFIER.

A tuer ton pere...

BELVIDERA.

Mon Pere !...

JAFFIER.

Et tous les Sénateurs. Quiconque d'entre nous poura épargner son pere, son frere, ou son ami, sera lui-même notre victime. Quel plaisir pour nous de laver nos injures, en nous baignant dans le sang de leurs auteurs ! de voir

cette

cette orgueilleuſe Ville, en proie aux flames dévorantes! de voir tout ce que j'aime témoin de nos exploits; & d'en partager les fruits avec elle!

BELVIDERA.

Dieu!

JAFFIER.

Prens garde .. Ne frémis pas, même en penſée!... car, ſi je le croiois!..

BELVIDERA.

Je m'y attens, tu me tuerois? Achève: plonge ton épée dans mon ſein; jette-moi morte ſur la terre; tu te croiras alors en ſûreté... Quoi, tu prétens tuer mon Pere! ah, malgré la dureté de ſon caractére, malgré les maux qu'il m'a cauſés, malgré l'horrible miſére où ſa barbarie nous a plongés, puis-je le voir ſans horreur maſſacré dans ſa vieilleſſe? Vis-tu jamais ſur mon viſage l'affreux ſourire de la vangeance?... Quoi la ſource ſacrée qui m'a donné la vie ſeroit auſſi cruellement deſſechée! & tu pourrois répandre le ſang de qui j'ai reçu l'être! que dis-je? Je verrois en même temps un traître en toi, aſſez lâche pour vendre ſa Patrie!... Eh, comment ton

cœur se trouve-t'il degradé au point de s'associer avec un vil amas d'esclaves, de spadassins, & d'assassins publics ? De se lier par des sermens à une troupe aussi infâme ? A des âmes assez basses pour n'oser massacrer que des gens endormis ?

JAFFIER.

Tu m'insultes, Belvidera. Mes compagnons sont courageux, & nés pour purger les crimes de l'univers : leur âme est aussi inébranlable que la mort; & leur cœur n'est pas moins pur que celui des premiers humains, avant que la fraude & les vices fussent connus dans l'univers.

BELVIDERA.

Quel est celui, à qui tu me livras la nuit derniere ? Peux-tu justifier cette action ? Ah, si j'osois parler, je verrois bientôt ton âme, ainsi que celle du Lion qu'on réveille, animée de la fureur la plus terrible !...

JAFFIER.

Parle : je te l'ordonne.

BELVIDERA.

Ah, cher époux ! si jamais mon repos & mon bonheur furent l'objet de

tes soins, arrache-moi, sauve-moi de ces lieux... Hélas, la nuit derniere !...

JAFFIER.

Soulage mon inquiétude : parle, ne me cache rien.

BELVIDERA.

A peine m'avois-tu abandonnée au pouvoir de ce scélérat ; à peine étois-je entrée dans mon triste lit, que je vis ce vieil infâme s'approcher de moi.... * Juge en cet instant si je sentis battre & palpiter mon cœur ! quelles furent mes craintes, mes pleurs, mes frémissemens, & mes vœux pour quelqu'un qui pût me défendre au défaut de mon mari !

JAFFIER.

Soutiens-moi, juste Ciel ! accorde-moi du moins assez de vie pour assurer ma vangeance !

BELVIDERA.

Il tira du foureau ce funeste poignard qu'il avoit reçû de toi ; & avec

* .... Loose, un button'd
Ready for violation.......

Ceux qui sçavent l'Anglois me pardonneront de n'avoir point traduit ceci ; les autres devineront ce que je ne puis dire.

un rire insultant, *Regarde*, (me dit-il, *voilà le gage de la tendresse de ton fidele époux !*... A ces mots, il voulut se jetter dans mes bras. Mais ma résistance, & mes cris, épouvanterent bientôt son âme criminelle : il se sauva en maudissant l'amour & les enfers. Voilà donc tes amis ! voilà donc ceux à qui tu confies ta vie, ton honneur, ton amour ? & tu crois les avoir bien confiés !

JAFFIER.

N'en dis pas davantage. Si tu m'aimes, cache bien tout ceci : efface jusqu'aux traces de ta douleur ; fais en sorte que Renault croie que tout est oublié ; agis enfin de façon à ne pas lui laisser soupçonner que je sois instruit de son crime. N'en parlons plus ; retire-toi, rentre, ma chere Belvidera, & crois que la voix de l'honneur n'est pas moins puissante sur mon cœur que celle de l'amour. J'expierai ma foiblesse : tu me reverras bientôt digne de toi.

BELVIDERA.

Eh quoi, faut-il encor nous séparer ! j'ai peut-être augmenté tes peines ; je ne te verai plus !

JAFFIER.

Tu ne me verois plus ! que l'on m'offre l'Empire de l'univers, pour passer encor une nuit absent de toi, je le refuse.

BELVIDERA.

Ah, quand te reverai-je ?

JAFFIER.

Tantôt, vers minuit. Ainsi qu'un pigeon fatigué, je fondrai dans tes bras, & te raporterai la paix.

BELVIDERA.

Tu me le promets donc ?....

JAFFIER.

Au nom de notre amour même.

BELVIDERA.

Cette séparation m'est bien cruelle ! mais la dissimulation ne peut avoir des dehors aussi vrais.... Adieu. Souviens-toi que je t'attens à minuit.

SCENE IV.

JAFFIER, *seul.*

OUbliez-moi, juste Ciel, si jamais je l'oublie !... Hélas, de quelque

côté que je l'envisage, est-il un sort plus affreux que le mien ?........

SCENE V.

JAFFIER, PIERRE.

PIERRE.

Jaffier ?

JAFFIER.

Qui m'apelle !.....

PIERRE.

Un ami qui rougit d'avoir des reproches à te faire ; qui voudroit te voir occupé de soins plus importans, & plus dignes de toi...

Quoi toujours enyvré de ta tendresse, toujours esclave d'une femme, te verrai-je sans cesse négliger tes devoirs ?... As-tu donc oublié ce que l'honneur & la gloire exigent maintenant de toi ?

JAFFIER.

Est-ce un crime de compâtir aux inquietudes d'une femme digne d'être aimée ?

PIERRE.

Oui, dans les circonstances où nous sommes.

JAFFIER.

Je ne ſuis donc point ſeul coupable. Le plus auſtére de vous tous, le ſévere Renault, ce farouche héros à qui Belvidera eſt confiée....

PIERRE.

Eh bien ?

JAFFIER.

Epargne-moi le reſte !.. Elle eſt vertueuſe, & n'a pas craint la mort.... *

PIERRE.

Ah, cher ami, qu'entens-je ?...

JAFFIER.

Juge de mes tranſports, & de la rage qui m'anime !.... Mais l'heure approche ; les Conjurés vont s'aſſembler pour la derniere fois. L'Ambaſſadeur d'Eſpagne y ſera-t'il ?

PIERRE.

Non, c'eſt ton ennemi, c'eſt Renault qu'il a chargé de ſes ordres... Puis-je attendre de toi l'effort d'une vertu ſublime ? Pourras-tu te contenir ?

---

* Il y a encor ici quelques ſuppreſſions, que j'ai crû néceſſaires.

JAFFIER.

Oui, ma vangeance n'en ſera que plus terrible... Ne crains rien : commençons par triompher du Sénat. Le reſte me regarde.

PIERRE.

J'apperçois le traître. Il eſt rêveur... Son crime eſt écrit ſur ſon front.

JAFFIER.

Ecarte-toi ; je veux ſonder ſon âme.

PIERRE.

Ah, cher ami, prens garde !...

JAFFIER.

Ne crains rien, te dis-je *.... J'ai juré de leur être fidéle... Mais ce ſerment m'engage au plus noir des forfaits ! & dans ce cas, le repentir eſt-il un crime ?... Mais le perfide approche.

* Pierre ſort.



SCENE VI.

RENAULT, JAFFIER.

RENAULT, *à part.*

Vicieux, & timide à la fois, esclave de toutes les passions, & plus encore de ses craintes : voilà l'homme ! . . auroit-elle instruit son époux ? . . . Ah, Dieu . . . . qui est-là ?

JAFFIER.

Un homme.

RENAULT.

Ah, cher ami, c'est toi ? . . . le gage de ta foi, ton aimable épouse se porte bien.

JAFFIER.

En es-tu bien certain ? son cœur est-il bien tranquille ? rien ne l'agite-t'il ?

RENAULT.

A quoi tend ce discours ?

Mais . . . . les femmes sont quelque fois fantasques, inconstantes dans leurs

vœux, rarement tranquilles, & souvent inquiétes.... avouë que ma confiance te fait honneur : car je ne te connoissois pas ; & cependant, à la premiére vuë, j'ose confier une épouse aimable à un homme de ton mérite!...

RENAULT.

Oserois-tu penser?....

JAFFIER.

Moi?... ne connois-je pas maintenant ta vertu? ne m'en as-tu pas donné des preuves?

RENAULT.

Tu me connois, dis-tu?

JAFFIER.

Sans doute. Peux-tu longtems te déguiser? non, mon ami : tu reparois bientôt ce que tu fus toujours.... Embrassons-nous... eh bien, l'un de nous deux n'est-il point tenté de couper la gorge à l'autre?

RENAULT.

Tu n'oserois....

JAFFIER.

Si, mon ami.... tais-toi ; le monde est pervers, il faut le réformer : n'en parlons pas davantage.

SCENE VII.

JAFFIER, RENAULT, SPINOSA, THEODORE, ELIOT, REVILLIDO, DURAND, BRAMVEIL, *& autres Conjurés.*

RENAULT.

SPinosa? Théodore?

SPINOSA.

Les voici . . . qu'as-tu, cher Renault, tu trembles! . . .

RENAULT.

La nuit est froide : je suis âgé. J'aurai plus chaud demain.

PIERRE, *à part à Jaffier.*

Tu as tort. Il valoit mieux le tuer, que de l'indisposer contre toi!

JAFFIER.

Le sort en est jetté : je le crains peu . . . Hélas, * où suis-je maintenant? environné par tout ce que la terre a de plus détestable . . . ah, que

* A part.

l'homme eſt à craindre, quand il s'oublie lui-même !... mais, contrains-toi mon cœur !....

RENAULT.

Sommes-nous tous ici ?

TOUS ENSEMBLE.

Oui, nous y ſommes tous.

RENAULT.

Mezzana, Revillido, Ternon, Retroſi, je vous connois, je vous crois fermes. Le Soleil levant éclairera demain votre triomphe. Les Soldats ſont-ils prêts ?

TOUS ENSEMBLE.

Tout eſt prêt, tout eſt prêt !

RENAULT.

Vous, Durand, *ſaint Marc* eſt votre poſte, & mille hommes vous ſuffiront. Le Capitaine s'emparera du Palais *Ducal*. Brabe, avec cent hommes de plus, occupera *la Secque;* & Bramveil, *la Procuratorie*... Que tous ces mouvemens ſoient couverts du plus profond ſilence. Quand vous ſerez affermis dans vos poſtes, frapez, maſſacrez tout !

JAFFIER, *à part.*

Exécrable Boureau !

RENAULT.

Que Durand, pendant cette exécution, ait soin de contenir ses troupes, pour nous servir en tout évenement; & que Théodore fasse placer l'Artillerie dans les ruës: il sera soutenu par Revillido, & par ses compagnons. Cela fait, & l'allarme générale sonnée, que le petard soit appliqué aux portes de l'Arsenal; que les flâmes embrassent la Ville; & que le Canon écrase tout ce qui prétendra nous résister. Songez surtout, mes amis, à ne point épargner le sang! que le sexe, l'âge, & la condition, tombent également sous le tranchant de vos épées. S'il échape un seul Sénateur, nos travaux sont des crimes: que leur mémoire même soit ensevelie dans le sang!

JAFFIER, *à part.*

Impitoyable scélérat!..

RENAULT.

Encor un mot, puis adieu jusqu'à ce que le sort nous rassemble, ou nous sépare pour jamais ... Embrassons-nous d'abord; & si notre sort est douteux, songeons que celui de la République est dans nos épées. Que chacun de nous se

regarde comme le dépositaire de la gloire ou de l'infâmie de tous ses compagnons. Qu'il songe, à combien de perils nous avons échapé pour conduire cette dangereuse entreprise au point de son exécution. qu'il se souvienne, combien de fois prêts à être découverts notre fermeté a détourné la tempête, & déconcerté les recherches de nos ennemis..... Jaffier, tu parois abbatu?....

JAFFIER.

Non, je t'écoute, & j'applaudis.

RENAULT.

Quoique l'instant du carnage approche, admirez, mes amis, la sécurité de ce Sénat imbécille! jamais tempête fut-elle précedée dun calme plus profond? l'heureux génie qui veille au soin de notre gloire, ne semble-t'il pas avoir aveuglé les yeux les plus perçans de l'univers, rassuré les plus timides, endormi les plus soupçonneux, confondû la sagacité des plus subtils? car enfin nous vivons, nous vivons, mes amis, & notre vie sera bientôt fatale à nos tyrans! c'est l'oppression, c'est l'avarice, c'est tous les vices ensemble

que nous allons détruire, en arrachant de la ſurface de la terre un peuple vil, trop indigne d'y reſpirer !

JAFFIER, *à part, en ſortant.*

O Belvidera ! c'eſt dans tes bras ſeuls que je puis retrouver le repos que j'ai perdu.

RENAULT.

Exterminons donc ſans remords cette coupable race ; & quand le fer & la flâme ravageront ces lieux ; quand le ſoldat féroce percera le ſein de l'innocent & du coupable ; quand la mort offrira partout à vos yeux un ſpectacle d'horreur, ô mes amis ! ſouvenons-nous alors, que rien n'eſt pur ſous la voute des Cieux ; que nul métail n'eſt exempt d'alliage ; & que c'eſt par nous ſeuls que la vertu peut renaître dans ces climats.

PIERRE.

Puiſſe le Ciel ſeconder nos deſſeins !

RENAULT.

Il le fera ſans doute, l'entrepriſe eſt trop légitime... Mais ſi quelqu'un de nous, ſi quelque âme (ce qu'à Dieu ne plaiſe !) étoit aſſez lâche pour

nous trahir maintenant, quel seroit son destin? quelle seroit notre vangeance?

ELIOT.

La mort ici, l'enfer là-bas.

RENAULT.

Que l'un & l'autre soit mon partage, si j'épargne en cette occasion mon frere, ou mon ami! je dis plus: si j'avois lieu de soupçonner son cœur, ce fer, en le perçant à vos yeux, assureroit notre secret!... Est-il ici quelqu'un qui me condamne?... Pierre, seroit-ce toi?

PIERRE.

Pourquoi me choisis-tu? quel est ton but: me crois-tu traître? est-ce moi que tu crains?... approchez tous, voilà mon cœur! vos poignards peuvent le sonder.

RENAULT.

Non, calme-toi, je te connois: c'est ton ami que je soupçonne.... Où est-il?

SPINOSA.

Il est sorti; son trouble étoit extrême.

RENAULT.

Ainſi tout eſt à craindre. Je l'obſervois, en faiſant le détail de nos opérations prochaines : j'ai vu ſon âme abſorbée dans le trouble & la confuſion ; j'ai vu ſes yeux trahir ſon viſage, & ſes frémiſſemens démentir ſon aſſurance affectée. Amis, il faut le prévenir : votre vie en dépend. Songez que ce moment paſſé, cet homme eſt libre ! .... Quant à moi, je porte une épée ....

PIERRE.

Eh, bien ?

RENAULT.

Et je voudrois la voir.

PIERRE.

Où ? ...

RENAULT.

Dans ſon ſein.

PIERRE.

Garde-toi de penſer ainſi. Nous ſommes tous amis : il en réſulteroit quelque querelle ſanglante...

SPINOSA.

Qu'on le cherche, & qu'il périſſe ...

PIERRE.

Qui parle ici de tuer mon ami ? .... Eſt-ce toi ? lui ? ou toi ? ... perſonne

ne répond ! .... quoi donc, consulterez-vous encor longtems les yeux de votre oracle ? de cette vile & méprisable idole ? ... quoi, pas un mot !... Eh bien, sachez-en un de moi : la défiance est le bouclier d'un lâche !

RENAULT, *levant l'épée.*

D'un lâche ?

PIERRE, *la saisissant.*

Contiens-toi, vieux soldat : ta main tremblante ne seconde plus tes transports .... Terminons ce differend. songeons, que notre sûreté veut que nous restions tous amis.

SPINOSA.

Elle veut aussi que Jaffier périsse.

PIERRE.

Encore ? ... qui le demande ?

SPINOSA.

Moi.

THEODORE.

Moi.

REVILLIDO.

Et moi.

ELIOT.

Nous le demandons tous. Mourons en hommes, & non pas en esclaves.

PIERRE.

Encor un mot ſemblable, je vole au Sénat, je vous perds tous ... achevez, achevez de tirer vos épées du fourreau : la mienne attend le plus hardi de vous... quoi vous craignez la mort, & vous ne me menacez ?

RENAULT.

Va-t'en, cours au Sénat, va nous trahir. Nous craignons moins la mort que tu ne crains d'être fidéle à tes ſermens.

PIERRE.

Mauvaiſe ruſe ; bravade auſſi mépriſable que tes ſoupçons. Va, je connois la ſource indigne de tes craintes. Si l'épouſe de Jaffier n'avoit pas deteſté tes feux, la probité de mon ami ne te ſeroit point ſuſpecte... rougis de ton forfait, & garde-toi d'irriter ma colére. Tu ferois périr mon ami, toi ? * toi ? ou lui ?.... n'en parlons plus : ſongeons plûtôt à remplir nos devoirs, & à nous rendre chacun au poſte où l'honneur nous appelle. Je me charge, & je répons de l'homme que vous re-

* En apoſtrophant les autres Conjurés.

doutez. Vous le verrez demain confondre votre ingratitude ... adieu, partons ... * sortons, dis-je ? ...

SPINOSA.

Je crois que nous avons agi trop précipitament.

THEODORE.

Sans doute, puisque Pierre estime Jaffier.

REVILLIDO, *à Pierre.*

Tien, mon ami, voilà nos épées : foule-les aux pieds.

SPINOSA.

Pierre, sois généreux : oublie tout.

PIERRE.

Ç'en est trop, me voilà désarmé : vous avez trouvé le seul moyen de me soumettre ! je vais le chercher cet ami que j'ai tant défendu. Si vous le croyez encor coupable, qu'il meure : je sacrifie à vos craintes ce que j'ai de plus cher !... mais le perfide Renault,

* Renault sort en colére.

& ses semblables, ne l'auroient point obtenu de moi.

SPINOSA.

Non, vivez tous deux ; & que l'univers retentisse à jamais de votre nom !

PIERRE.

Mes amis, je reviens dans vos bras !.. Hélas comment cet orage s'est-il élevé ? & de quel nauffrage n'étions-nous pas menacés ? ...

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JAFFIER, BELVIDERA.

JAFFIER.

OU me conduis-tu ? Je crois, à chaque pas que je fais, écraser les membres dechirés de quelqu'un de mes amis... O cher objet de ma perte ! pourquoi me fais-tu errer ainsi dans les ténébres ? Où allons-nous ?

BELVIDERA.

Où tu dois acquerir une gloire immortelle ; où tu vas consommer une action qui placera le nom de Jaffier dans le nombre aussi glorieux que peu considerable des Héros Sauveurs de leur Patrie. Ta gloire sera désormais le sujet des chansons de toutes nos filles, que ta pitié généreuse va préserver du deshonneur : toutes les ruës seront pleines de statuës érigées à ta gloire ; & tu

verras écrit à tes pieds, *Souvenez-vous de celui qui soutint Venise prête à tomber !*

JAFFIER.

Ah, dis plûtôt, souvenez-vous de celui qui violant les sermens les plus sacrés, qui brisant les nœuds de l'amitié plus sainte encore, a pû cédant aux larmes d'une femme, oublier à la fois ce qu'il devoit à sa naissance, à la vertu, à la verité, à l'honneur même, pour sacrifier ceux qui prétendoient le secourir ! cruelle, tu veux donc ma perte?...

BELVIDERA.

Quelle inconstance ! pourquoi promettre ? Etoit-ce pour me tromper ?... Va, retourne vers tes amis, remets-moi dans les fers : va publier le danger que je t'ai fait courir, & que ton poignard remplisse tes premieres intentions. Mais pouras-tu voir ce glaive fatal plongé dans le sein de ton épouse? Pouras-tu voir percer un cœur qui t'adore ! Veras-tu, sans remords, mes yeux baignés de pleurs se tourner encor vers toi dans les horreurs de mon supplice ? Ou si ton ame ne se croit pas assez forte pour soutenir un pareil

ſpectacle, penſe-tu qu'il ſoit plus glorieux de me laiſſer vivre, pour être livrée aux déteſtables déſirs de cet *eſprit infernal*, de ce vieux Démon, qui après s'être damné lui-même voudroit damner tout le genre humain?.. O mon amour! ſouviens-toi de la nuit derniere...

JAFFIER.

Garde-toi de m'en rapeller le ſouvenir! cette image épouvantable noircit trop mes idées; je deviendrois furieux. Quoi ce monſtre a oſé s'approcher de la pureté même?.. Que mon nom ſoit à jamais un objet de mépris; que tous les maux enſemble ſe précipitent ſur ma tête, ſi je pardonne cet outrage! que dis-je, ſi je le pardonne? Si je ne vange point de la façon la plus terrible l'injure faite à celle qui m'eſt plus chere que la vie!

BELVIDERA.

Ne perds donc plus de temps: courons au Sénat. Fais-lui part de l'hiſtoire la plus ſiniſtre qu'on entendit jamais; dis-lui de quelle boucherie, de quel pillage, de quelle déſolation Veniſe eſt menacée, & combien cet inſtant approche!

proche ! ſauve ta Patrie, ſauve le ſang reſpectable de la nobleſſe, ſauve ce ſang illuſtre que ſans toi l'aurore verroit demain couler ; ſauve la vie à tant de malheureux enfans prêts à la perdre dans la premiere fleur de la jeuneſſe : vois les poignards des aſſaſſins, dès à préſent ſuſpendus ſur leur têtes ; entens leurs cris innocens ; vois leurs Meres tremblantes tombant à tes pieds les cheveux épars, la poitrine enſanglantée, implorant ta clemence & ſuccombant ſous le poids du déſeſpoir & de l'horreur qui les accable. Peins-toi bien cet horrible tableau, & conſulte ton cœur.

JAFFIER.

Ah Dieu !..

BELVIDERA.

Songe en même temps, combien de maux la perte de cet inſtant entraîne pour demain. Imagine-toi les ſuites de cette affreuſe nuit, où le meurtre, le pillage, & le feu vont à la fois détruire, ravager, conſumer ta Patrie. Penſe enſuite, quel ſera mon partage ! ſonge à ce qu'un raviſſeur peut oſer impunément dans les horreurs d'une pa-

reille nuit ; à ce qu'il eſt peut-être capable de tenter contre mon époux même. Alors, quel ſera mon vangeur ? Qui lavera ce forfait dans le ſang du perfide ?

JAFFIER.

Par toutes les Puiſſances céleſtes, la verité Prophétique habite dans ta bouche ! chaque mot qui en ſort me pénétre, & jette dans mon cœur un nouveau trait de lumiére qui m'éclaire ſur mes égaremens. Tu formes de moi un nouvel homme : agis, chere Belvidera, jouis de ton ouvrage. Hâte-toi, conduis-moi dans ce lieu redoutable, où tu veux que je répéte la leçon accablante que tu viens de m'enſeigner ; où je dois trahir ma foi, ma vertu, ma fermeté, mes amis.... Quoi, ce ſont mes amis qu'il faut trahir ! ah, ſaiſis-moi vite ; empare-toi de ton époux avant que cette idée ſe renouvelle. Si elle me frape encor une fois, tout eſt perdu pour jamais.

BELVIDERA.

As-tu quelques amis qui te ſoient plus chers que ton épouſe ?

JAFFIER.

Non ; mon âme même eſt en toi : ma richeſſe, mon amitié, mon honneur, ma félicité préſente & future, tout eſt réuni, je trouve tout en toi ſeule. L'inſtant que je paſſe ainſi dans tes bras, eſt plus délicieux pour mon cœur que ne ſeroit l'eſpoir de mille autres heures ordinaires ! Ah, pourquoi ce bonheur eſt-il mêlé de tant d'amertume ? Pourquoi ſe trouve-t'il empoiſonné par mon opprobre, & nos malheurs? Allons, conduis-moi maintenant, comme un agneau paiſible deſtiné au ſacrifice. *C'eſt ainſi, qu'orné de guirlandes fatales, & ſoigneuſement paré, le folâtre animal ſaute, bondit, ſe livre aux careſſes du ſacrificateur ; & qu'enyvré de ſon petit orgueil, il oublie totalement les chers compagnons qu'il a laiſſés dans la plaine : juſqu'au moment que lié & couché ſur l'Autel il gémit, mais trop tard, des maux qu'entraîne un plaiſir ſitôt paſſé !*

SCENE II.

JAFFIER, BELVIDERA, UN OFFICIER, *suivi de six Gardes.*

L'OFFICIER.

ARrêtez ... Qui est là ?

BELVIDERA.

Amis.

JAFFIER.

Que parles-tu d'amis ! ah cache-moi plûtôt à leurs yeux... L'enfer me seroit moins affreux que leur aspect !

L'OFFICIER.

Parlez, expliquez-vous.

BELVIDERA.

Amis, de Venise, & du Sénat, vous dis-je.

L'OFFICIER.

Cette heure est suspecte; le Sénat est assemblé; & j'ai ordre d'y conduire tous ceux que je rencontrerai dans la ruë.., Marchez.

JAFFIER.

Nous vous obéirons... Arrêtez, soldats? Que nul de vous ne soit assez hardi pour me toucher.

Fortune, c'est à toi que je remets mon sort!
Ah, je frémirois moins, en allant à la mort..

SCENE III.

Le Théâtre représente le Sénat de Venise.

LE DUC, PRIULI, ANTONIO, *& huit autres Sénateurs assis.*

PRiuli, qui a reçu un avis de la conspiration, par une main inconnuë, en fait part au Sénat épouvanté. On délibére sur les moyens de prévenir les Conjurés, que l'on ne connoit pourtant point encore, lorsqu'un grand bruit se fait entendre. C'est la Garde qui améne Jaffier, & Belvidera....



SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. JAFFIER, BELVIDERA.

LE DUC, *à Jaffier.*

Qui es-tu ?

JAFFIER.

Un lâche.

ANTONIO.

Cet homme n'est pas prolixe.

JAFFIER.

Que tous ceux qui m'entendent ne sont-ils aussi sinceres !

LE DUC.

On conspire, dit-on, contre l'Etat ; & tu as part à cet affreux complot. Si tu es un lâche, comme tu l'avoues, sauve ta vie, & rétablis ton honneur, en nous disant la vérité.

JAFFIER.

Ne crois pas que la crainte de la mort soit le motif qui me guide en ces lieux : la pitié seule m'y conduit. Malheureux Sénateurs ! votre arrêt étoit

dis-je ? Il l'est encore : vos ennemis ne vous sont pas connus. Ils ont tous juré votre perte ; & j'ai fait le même serment. Mais soyez aussi géneureux que moi, & je vous sauve tous.

LE DUC.

Le traître capitule... Les tortures feront le reste.

JAFFIER.

Ordonne-les, si tu l'oses : Je renferme pour jamais la vérité dans mon sein. éprouve, si les tourmens pourront me l'arracher ; & périssez tous, en attendant l'aveu de mes complices !.... des tortures ? Mot terrible aux âmes foibles ! Mais peu capable d'ébranler la mienne. Ose seulement le prononcer encor, je jure par le Ciel que tu m'entens parler pour la derniere fois !

LE DUC.

Quelles sont donc tes prétentions ? Parle ; on te les accorde.

JAFFIER.

Ma grace ; & celle de vingt-deux de mes amis, dont je tiens la liste.... Quelques coupables qu'ils puissent être, j'exige que vous juriez que leur pardon sera ratifié en plein Sénat. Prononcez ce serment, & je vais tout révéler.

Jaffier, ayant reçû le serment du Duc & des Sénateurs, leur donne la liste des Conjurés & le détail de la conjuration. Le Sénateur Antonio surpris d'y voir le nom d'Aquilina veut l'excuser dans une harangue ridicule. On le fait taire ; & le Duc donne les ordres nécessaires pour s'assurer des Conjurés. Jaffier, déja repentant de ce qu'il a fait, est conduit en prison avec Belvidera.

SCENE V.

LE DUC, LES SENATEURS.

La Garde arrive, conduisant PIERRE, RENAULT, THEODORE, ELIOT, REVILLIDO, *&c. chargés de fers.*

PIERRE.

SEigneurs, si c'est avec justice qu'on vous nomme les Peres de la Patrie, pourquoi ces infâmes liens déshonorent-ils des bras qui vous ont si bien servis ? Payez-vous ainsi nos exploits, & notre sang tant de fois répandu pour vous ?

LE DUC.

Tu seras bientôt entendu....

ANTONIO.

Confondu, & puni.

PIERRE.

Que vois-je ! tels sont donc les trophées que vous deviez ériger à ma gloire ?.... Qu'est devenu ce jour, où les vents & les flots secondant la fureur des Espagnols, poussoient leur flotte dans vos Ports ? Seroit-il effacé de votre mémoire ? La vuë de votre Libérateur ne suffit-elle pas pour vous le rapeller ?... Et toi, superbe Duc, ne te souvient-il plus de tes frayeurs, lorsque caché dans ton Palais, abandonné de tes sujets tremblans, tu ne trouvas que moi capable de ranimer leur courage, & de leur retracer le chemin de la gloire ? méconnois-tu la main qui arrêta la tienne, prête à signer une paix honteuse : & qui te raffermit sur ton Thrône chancelant ? Voilà donc aujourd'hui mon salaire !... Je t'ai trahi, dit-on ? Où sont les preuves de mon crime, où sont les témoins ? Qui de vous est assez lâche, ou assez brave pour m'accuser ? Qu'il parle.

LE DUC.

Connois-tu Jaffier ?

PIERRE.

Oui, ſa vertu m'eſt chere. Les maux qu'il a ſoufferts, de la part d'un injuſte beau-pere, m'ont appris à l'aimer.

LE DUC.

Qu'on le faſſe paroître * ....

PIERRE.

Quoi, mon ami eſt auſſi dans les fers? O fatal deſtin, tu l'emportes! ** nous ſommes tous perdus?... Pourquoi paroîs-tu plus abattu que moi? Nos cœurs ne ſont-ils pas les mêmes? Leve les yeux, ami. Ces Tyrans reſpectables oſent nous apeller traîtres.... O, mon frére! en ſerois-tu un?

JAFFIER.

Oui, je ſuis, à ton égard, le plus mépriſable des mortels: j'ai trahi ta foi, j'ai trahi ma gloire, pour me livrer à l'infamie. Le Soleil naiſſant devoit éclairer notre Triomphe: ma langue à jamais déteſtable a dévoilé tous nos projets!

* Jaffier paroît, entre deux Gardes.

** A part.

PIERRE.

Ainsi tout est connu . . . Venise perd sa liberté, & moi la vie... N'en parlons plus; adieu.

LE DUC.

Attendez ?... Voulez-vous, en confessant vos crimes, mériter la clemence du Sénat ?

PIERRE.

Qu'il soit plûtôt à jamais détesté! que la discorde & la crainte y président sans cesse ! & que les ornemens de votre dignité vous inspirent autant d'horreur, que j'en ressens en regardant mes fers !

LE DUC.

Le pardon, ou la mort ? Choisis.

PIERRE.

Je préfere une mort honorable.

RENAULT.

C'est le seul bien que nous demandons, & que vous puissiez nous donner.

TOUS LES CONJURE'S.

Brisez nos fers, & faites-nous périr !

LE DUC.

Que le Consul se léve... Que l'on garde les Prisonniers. Vous, Jaffier,

ſoyez libre. Que les autres attendent leur ſentence.

PIERRE.

Marchons. Où eſt mon cachot ?... *

SCENE VI.

JAFFIER, PIERRE. *Gardes.*

JAFFIER, *l'arrêtant au paſſage.*

AH, daigne m'entendre un inſtant ?...

PIERRE.

Qui oſe s'oppoſer au jugement du Sénat ? .. Hors d'ici, rébelle audacieux ... **

JAFFIER.

Non, tu ne ſortiras point : il faut que tu m'entendes ... O mon ami ! pourquoi m'avilir, en me frapant ? Un poignard ne t'auroit-il pas mieux ſervi ?... Mais, Hélas, ai-je droit de

* Tous les Sénateurs ſortent, & l'on emméne les Priſonniers.

** Il frape Jaffier.

m'en plaindre ? & n'as-tu pas acquis celui de me traiter en esclave ? Cependant tu me vois à tes pieds, & j'ose encor implorer ta pitié ! j'ose encor esperer d'émouvoir ce cœur que j'ai toujours connu aussi tendre que généreux.... Ah, ne le fermes pas à mes cris ! au nom de l'amitié, jette encor un regard sur moi.

PIERRE.

A quoi tendent ces sons plaintifs, & ces méprisables sanglots ? dans quel nouvel abîme prétend-t'on m'entraîner ?....Mais on s'y prend trop tard. Fuis, je ne te connois point; & les fourbes me sont odieux.

JAFFIER.

Tu ne me connois point ?... Ah, Ciel !...

PIERRE.

Qui donc es-tu ?

JAFFIER.

Jaffier, ton ami le plus tendre, & le plus infortuné des humains.

PIERRE.

Toi, Jaffier ! toi, celui que j'aimai jadis avec tant de tendresse ? Tu mens, vil imposteur. Celui dont tu

empruntes le nom, étoit magnanime, ſincére, juſte, & brave, cher à mes yeux, & plus cher à mon cœur. Mais toi, par où peux-tu m'en impoſer, ſi tu n'offres à mes regards qu'un objet plus digne encor de mépris que de haine? Laiſſe-moi: fuis, te dis-je? délivre-moi de ta préſence.

JAFFIER.

Non, je ne fuirai point; non, je n'ai pas mérité ta haine; non, je n'ai point changé pour toi: je ſuis toujours le même; regarde-moi, juges-en par mes pleurs!...

PIERRE.

Tu n'as point merité ma haine? Tu oſe t'appeller Jaffier, & tu prétens ne m'avoir point trahi?.... D'où viennent donc ces fers? A qui dois-je l'affreux ſuplice qu'on me prépare, & l'infamie éternelle attachée à mon nom?... Eſt-ce à d'autres qu'à toi perfide?

JAFFIER.

Je conviens de tout, ſi tu m'accordes une grace!

PIERRE.

Une grace! à toi?...eh, quelle eſt-elle?

JAFFIER.

D'accepter la vie, aux conditions proposées par le Sénat.

PIERRE.

La vie ? qui moi, je la demanderois ! & pour l'obtenir, je m'avouërois coupable ? . . . je pourrois me résoudre à cette bassesse, pour vivre quelques années de plus ! j'oserois traîner dans cette ville, que j'abhorre, un front chargé d'opprobres & d'ennuis ... inutile poids de la terre, qu'ai-je besoin maintenant de la vie ? me connois-tu quelque ami perfide, pour qui je puisse encor la sacrifier ? non, non ; j'ai trop vêcu, puisque tu respires encor, ainsi que ceux qui te ressemblent.

JAFFIER.

Je jure par tout ce que nous révérons ! . . .

PIERRE.

De quels poids sera ce serment : ne l'as-tu pas déja violé ?

JAFFIER.

Eh bien, par cet enfer dont je me suis rendu digne, je jure de ne te point quitter que je ne sois sûr de ta vie ! . . .

PIERRE.

Inutiles efforts....

JAFFIER.

Non, rien ne peut me séparer de toi! regarde-moi comme un esclave, épuise tout ce que la fureur & le mépris peuvent inventer de plus humiliant; foule aux pieds ton indigne ami, tu me verras sans cesse à tes genoux; je lasserai ta barbarie; ou la mort seule (en m'ôtant la voix) m'interdira l'espoir de te toucher!

PIERRE.

Que dis-tu ?... n'es-tu pas....

JAFFIER.

Quoi ?

PIERRE.

Un traître.

JAFFIER.

Oui.

PIERRE.

Un lâche ?

JAFFIER.

Je l'avouë.

PIERRE.

Un malheureux, sans honneur & sans foi ? qui a sacrifié sa gloire au salut de ses jours ?

JAFFIER.

J'avouërai tout, & même plus encore.....

PIERRE.

Et tu veux que je vive !... tu veux donc que je te ressemble ?...

JAFFIER.

Non : c'est à moi seul que tu devras cette vie, que tu rougis de demander. C'est le prix de mon crime : on me le doit. Cet espoir seul m'a rendu parjure.

PIERRE.

Je t'en méprise davantage... Mais finissons. Tu te souviens de tes malheurs, & de tout ce que j'ai fait pour les réparer ? Je n'ai reçu pour gage de ta foi qu'un serment imposteur, & ce poignard ... Tien, reprens ce fer : je n'ai plus rien à toi ; & je te quitte, en jurant de ne te revoir jamais.

JAFFIER.

Consens du moins à jouir de la vie!

PIERRE.

Elle m'est odieuse. Tu peux en disposer à ton gré.

JAFFIER.

O, mon ami !

PIERRE.

Je ne t'écoute plus.

JAFFIER.

Non, je ſuivrai toujours tes pas....

PIERRE, *le frapant.*

C'eſt ainſi que je m'affranchis des importunités d'un perfide,..Adieu. Sois toujours auſſi malheureux que criminel...

SCENE VII.

JAFFIER, *ſeul.*

IL déplore ſon ſort, & fait entendre qu'il réſerve le poignard que Pierre lui a laiſſé à quelqu'uſage ſiniſtre.

SCENE VIII.

JAFFIER. BELVIDERA.

SOn déſeſpoir augmente, à la vuë de ſon épouſe. Il lui raconte tout l'entretien qu'il vient d'avoir avec Pierre, & l'indigne traitement qu'il en a reçu. Belvidera lui apprend

en gémiſſant, que le Sénat a condamné tous les Conjurés au ſupplice, & que leur exécution eſt fixée au lendemain. Cette nouvelle rend Jaffier furieux....

BELVIDERA.

Que vois-je? Quels affreux regards?... Quelle pâleur couvre tout à coup ton viſage.... Tu recules en frémiſſant... Ciel, quel eſt ton deſſein?

JAFFIER.

Laiſſe-moi : je te l'ordonne.... Un projet horrible eſt entré dans mon cœur.

BELVIDERA.

Quel en eſt l'objet?... Parle...?

JAFFIER.

Garde-toi de m'interroger!.. Fuis, fuis plutôt....

BELVIDERA.

Pourquoi fuirois-je ce que jaime?

JAFFIER.

Ah, c'eſt l'amour lui-même qui t'ordonne de t'éloigner ... Dans un cœur tel que le mien, peut-il ceſſer d'être ſincere? ... Crains cette main fatale!.. ne la ſens-tu pas dejà glacée d'un froid mortel?..

BELVIDERA.

Non, mon repos & ma consolation sont toujours dans tes bras...

JAFFIER.

Un abîme est quelquefois couvert de fleurs... Crains, malheureuse! crains! cet affreux instant peut t'y précipiter * ...Quoi tu ne trembles pas?

BELVIDERA.

Non.

JAFFIER.

Tu oublie donc à quel comble de maux tu viens de me réduire?

BELVIDERA.

Ah, Ciel!

JAFFIER.

Où est mon ami?... Parle; tu recules en vain cruelle, il est trop tard. C'étoit avant de me trahir qu'il falloit me quitter... Ami trop malheureux!.. écoute? N'entens-tu pas ses gémissemens? Mon cœur en est dejà dechiré... Cet infame supplice étoit-il destiné pour toi?...Arrêtez, détestables Bourreaux, arrêtez!...Juste Ciel, son sang

* Il laisse paroître le poignard à moitié, & le resserre dans son sein.

coule, & ſes membres épars... Ah, parjure Senat, ah mon ami...Vois perfide, * vois ton ouvrage? c'eſt toi, ce ſont tes larmes, ce ſont tes charmes impoſteurs qui l'ont conduit ſur l'échafaut... **

Dieux comme ſes yeux parlent!.: Aimable enchanteuſe, tu déſarmerois la fureur même!.. Ah, ceſſe de trembler, ſauve-toi dans mes bras: c'eſt ton azile le plus ſûr... Que fais-je? Non tu m'a rendu trop criminel...Pardonnez-moi Grand Dieu! je la regarde encore avec plaiſir, mais c'eſt pour la derniere fois...

BELVIDERA.

Ah, cher époux; de quels affreux tranſports te vois-je agité?.. que cherches-tu dans ton ſein? & de quel ſort me vois-je menacée?..***Quoi tu veux me tuer?... Tu repouſſes ces bras tremblans, dans leſquels tu trouvois autrefois ton bonheur!... Pardonne, cher

* A Belvidera.

** Il cherche ſon poignard.

*** Il s'approche le poignard à la main.

époux ! prens pitié de l'infortunée Belvidera !..

JAFFIER.

Tu ſçais que ce même poignard fut le gage de mes ſermens : il dut être plongé dans ton ſein, ſi Jaffier ſe montroit parjure ? l'inſtant fatal eſt arrivé... *

BELVIDERA.

Pardonne, cher époux !......

JAFFIER.

Non, ne l'eſpére pas...

BELVIDERA, *ſe jette à ſon col, & l'embraſſe.*

Eh bien, frappe maintenant...... C'eſt ainſi que je mourrai contente...

JAFFIER.

O Terre ! ô Cieux ! ſoyez témoins de ma foibleſſe... un invincible bras te défend ſans doute ; & tu nâquis pour faire des prodiges ; pour ma perte, ou pour mon bonheur..... ** Par cet aſcendant invincible que le Ciel t'a donné ſur mon âme, cours, vôle, chere Belvidera, va tomber aux pieds de ton

* Il va pour la frapper.

** Il jette ſon poignard.

barbare pere; employe pour le toucher ces mêmes larmes, & ces mêmes caresses dont tu viens d'éprouver sur moi le pouvoir vainqueur. Songe qu'il faut sauver mon ami, ou nous résoudre à périr tous deux....

Porte à ses pieds tes pleurs, mes remords, ton effroi,
Et triomphe de lui, comme tu fais de moi!

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PRIULI, *seul.*

MOrtels, dont les soupirs importunent les Cieux,
Souvent pour vous punir, ils exaucent vos vœux!
Combien de mes pareils, dans leurs plaintes améres,
N'accusent le destin, que parce qu'ils sont peres!
Quel titre, juste ciel, pour qui chérit son sang;
Si, croyant lui transmettre & son nom, & son rang,
Jouet infortuné d'une espérance vaine,
Il ne voit qu'un objet de mépris & de haine!
Et si, vivant encor, il voit ensevelir
Un nom, que son sang même a pris soin d'avilir!...
O ma fille!...

SCENE

SCENE II.

PRIULI, BELVIDERA, *en deuil, & voilée.*

BELVIDERA, *dans le fond du Théâtre.*

Voilà cet infléxible pere!...
O Ciel, à mon abord rends ſon front moins ſévere.
Que trois ans d'infortune appaiſent ſon courroux:
Rends le pere à la fille, & l'Epouſe à l'Epoux!

PRIULI.

O toi, dont l'appareil, & la voix gémiſſante,
M'offre de la douleur une image vivante!
Si tu connois mes maux, & ſi tu plains mon ſort,
Viens-tu me conſoler, en m'annonçant la mort?
Parle: quel eſt ton nom?

BELVIDERA.

Tu vois une victime,
Que toi ſeul peux ravir au malheur qui l'opprime;

Que ses maux au tombeau vont bientôt entraîner:
Mais qui peut vivre encor, si tu peux pardonner!

PRIULI.

Quelle voix!... je succombe au trouble qui me presse....
Parle? déja pour toi mon ame s'interesse:
Ne crains pas à mes yeux d'exposer tes ennuis;
Pour toi, dès-à-présent, je veux ce que je puis.

BELVIDERA, *à part.*

Ciel! en parlant ainsi, peut-il me méconnoître?...
Seigneur, * à vos regards oserai-je paroître,
Si d'un son étranger ma voix frappe vos sens?...
N'en rappellez-vous point les timides accens!
Hélas!...

PRIULI.

.... Qui que tu sois, ta présence m'est chére!
Espére, ose paroître....

BELVIDERA.

Ah, si j'avois un pere!

* Haut.

Si j'osois, à ses pieds, lui rappeller ce nom...

PRIULI.

Que voudrois-tu de lui?...

BELVIDERA, *levant son voile.*

Sa pitié, mon pardon!.....
Par ces genoux sacrés, qu'avec ardeur j'embrasse,
Ah, que devant tes yeux, ta fille trouve grace!

PRIULI.

Ma fille!...

BELVIDERA.

Oui j'adis objet de tous tes vœux;
Et seul fruit d'un hymen qui te rendit heureux;
Dont la mere au tombeau (quoique dans sa jeunesse!)
Emporta ton estime, autant que ta tendresse.
Au nom de ses vertus, au nom de ta douleur,
A mes gémissemens ne ferme point ton cœur:
Vois ses traits dans les miens, son ame dans la mienne,
Et que la voix du sang parle enfin à la tienne!

PRIULI.

Toi, ma fille?

BELVIDERA.

Ah, Seigneur, n'allez point m'arracher
Un titre, dont mon cœur fait son bien le plus cher!

Je m'en crois digne encor ! . . .

PRIULI.

Plût au Ciel, que ton Pere
Pût reconnoître en toi les vertus de ta Mere !..
J'eusse été trop heureux !...

BELVIDERA.

Hélas, si la Pitié
T'avoit parlé pour moi, tout seroit oublié.
Elle t'eût fait sentir, que l'aveugle jeunesse
Peut être pardonnable, en tombant par foiblesse ;
Que la raison se taît, quand l'amour parle aux cœurs ;
Et que le feu de l'âge, est Pere des erreurs !
Elle t'eût peint les maux, dont mon ame troublée,
Même au sein des plaisirs, fut sans cesse accablée
Depuis l'instant fatal où tes ordres cruels
M'arracherent mourante à tes bras paternels !
Ah, si tu connoissois le poison qui dévore
Ce cœur infortuné qui te craint, & t'implore ;
Si tu voyois enfin l'excès de mon malheur ;
Je te verrois gémir, & frissonner d'horreur !

PRIULI.

Qu'entens-je ? Epargne-moi....

BELVIDERA.

Je ne puis m'en défendre ;
Seigneur : je dois parler, & vous devez m'entendre....
... Mon époux....

PRIULI.

Garde-toi de prononcer ce nom !
Objet de ma vangeance, il la merite....

BELVIDERA.

Non ;
Vous vous trompez, Seigneur. Mon époux vous révére ;
Et votre fille seule irrite sa colére.

PRIULI.

Que dis-tu ? Juste Ciel !...

BELVIDERA.

Arbitre de mon sort ;
Si vous me refusez, je n'attens que la mort.
Cet instant va grossir, ou calmer la tempête
Qu'un époux furieux fait gronder sur ma tête !...
Hélas, Seigneur, avant que je quitte ces lieux,
Que je retrouve au moins, un Pere dans vos yeux !

Qu'un tendre embrassement, en soulageant ma peine,
M'assure qu'en mourant j'ai fléchi votre haine!

PRIULI, *l'embrassant.*

Mon cœur est déchiré!...

BELVIDERA.

Le mien est satisfait!

PRIULI.

Parle, dévoile enfin cet horrible secret:
Ton Pere, en frémissant, te l'ordonne, & t'en prie...

BELVIDERA.

Sachez donc, qu'animé d'une aveugle furie,
Ce cher & tendre époux, dont j'ai fait le malheur,
S'est armé d'un poignard... pour m'en percer le cœur!...

PRIULI.

Que dis-tu?... lui ma fille!... ah je ne suis plus maître
De mon ressentiment.... il périra le traître...
Non, laisse-moi....

BELVIDERA, *l'arrêtant.*

Seigneur, ne le condamnez pas:
Il m'adore toujours!... moi seule armai son bras...

Lorſque, par l'infortune, entraîné dans le crime,
Jaffier, de ſes fureurs, prit l'Etat pour victime;
Les autres Conjurés peu certains de ſa foi,
Voulurent un garant; Jaffier n'avoit que moi:
Il me livre; & conſent, pour calmer leur murmure,
Qu'un poignard, dans mon ſein, puniſſe ſon parjure!
Il ne prévoyoit pas que mon cœur inquiet
Pût arracher du ſien ce funeſte ſecret;
Ni que la voix du ſang, augmentant mes allarmes,
Pour ſauver mon pays dût me donner des armes:
Ce miracle à l'amour étoit ſeul réſervé;
J'attendris mon époux, & l'Etat fut ſauvé!
Mais mon triomphe même enfante ma diſgrace.
De ſes triſtes amis Jaffier obtint la grace:
Le Sénat aujourd'hui les condamne à la mort,
Et mon époux l'apprend: jugez de ſon tranſport!...
» Que ton Pere, dit-il, les arrache aux ſuplices.
» Avant la fin du jour, il faut que tu périſſes;

» Par ce fatal poignard qui garantit ma foi;
» Si ces mêmes amis ne sont sauvés par toi!»

Belvidera achéve d'émouvoir son Pere, & de l'attendrir en sa faveur, en lui peignant l'instant où Jaffier lui a mis le poignard sur le sein, & en la menaçant de l'y plonger si Priuli n'obtenoit point que la Sentence du Sénat contre Pierre & ses compagnons fût révoquée. Priuli embrasse sa fille en pleurant, & court se jetter aux pieds du Sénat.

SCENE III.

LE SENATEUR ANTONIO, *seul.*

Il répéte un discours extravagant qu'il projette de faire au Sénat, au sujet de la conspiration.



SCENE IV.

ANTONIO, AQUILINA.

CEtte Sçene eſt auſſi ridicule que la premiere du troiſiéme Acte. Antonio chante, & fait mille boufonneries autour de ſa maîtreſſe, qui l'interdit tout-à-coup en lui préſentant un poignard, qu'elle lui deſtine, s'il n'obtient pas du Sénat la grace de Pierre. Antonio, tremblant, ſe jette aux genoux de ſa maîtreſſe, qui le fait jurer d'employer tout ſon crédit pour ſauver ſon Rival.

SCENE V.

JAFFIER, *ſeul.*

IL a perdu tout eſpoir de ſauver ſes amis; & ſa douleur dégénére en tranſports de rage.



SCENE VI.

JAFFIER, BELVIDERA.

BELVIDERA, *courant vers Jaffier.*

AH, je revois ma vie!...

JAFFIER, *lui tournant le dos.*

Et moi ma perte...

BELVIDERA.

Je vois qu'il faut que je périsse.

JAFFIER.

Non; la mort est aujourd'hui trop occupée: la tardive clémence de ton pere nous devient inutile. Je vous rends pourtant graces à tous deux: mais mes tristes amis, indignement trahis par le Sénat, ont ordre de se préparer à la mort; & moi je vis encore!...

BELVIDERA.

Acheve; ma sentence doit suivre cette réfléxion: tu l'as dejà prononcée dans ton cœur Ne crains rien, Jaffier, tu ne me veras plus chercher à t'atten-

drir par mes ſoupirs, & par mes larmes: ſoumiſe à la volonté de mon époux, j'attendrai mon ſort à ſes pieds; je baiſerai, je chérirai même la main qui me percera le cœur. Oui, je me ſens capable de cette fermeté, pourvû que tu me plaignes? pourvû qu'en recevant de toi le coup de la mort je trouve encor de l'amour dans tes yeux ! Cette tendre pitié peut ſeule adoucir mon ſuplice: Daigne ne pas me la refuſer !

JAFFIER.

De la pitié, dis-tu ?

BELVIDERA.

Oui, cher époux, je t'en demande. Déguiſe les tranſports qui t'agitent; qu'ils imitent, s'il ſe peut, ceux de l'amour: le coup mortel n'aura plus rien d'affreux pour moi.

JAFFIER.

Non, chere Belvidera, non tu n'as rien à craindre de ma cruauté: écarte ces idées terribles; raſſure tes ſens agités; répons-moi ſeulement.

BELVIDERA

Attens du moins que mes ſanglots me le permettent!..

JAFFIER.

Non, surmonte-les... Combien comptes-tu d'années, depuis le jour *funeste* qui vit célébrer notre hymen ?

BELVIDERA.

Helas !...

JAFFIER.

Retiens tes pleurs : ils me rendroient aussi foible que toi.

BELVIDERA.

Puis-je les retenir ? le ton sinistre de ta demande, suffiroit seul pour les faire couler !

JAFFIER.

Viens : ce tendre baiser les séchera... Eh bien, répons-moi donc ?

BELVIDERA.

Helas ! ce jour, pour toi, fut donc *funeste* ?

JAFFIER.

Je le déteste maintenant.

BELVIDERA.

L'eussai je pû penser dans ces momens delicieux où ta bouche inspirée par l'amour me juroit une tendresse éternelle ?

JAFFIER.

Ce ſerment étoit auſſi indiſcret que téméraire.

BELVIDERA.

Ainſi, je ſuis donc à tes yeux un ſujet d'horreur ?

JAFFIER.

Non, Belvidera, non je ſuis trop ſincere : je le voudrois en vain !

BELVIDERA.

Quoi, tu m'aimes encore ?

JAFFIER.

La nature travaille avec moins d'ardeur à ſe renouveller, à ſe perpétuer elle-même, que je n'en reſſens pour Belvidera. L'homme ne fut vraiment heureux que du moment qu'il ſe vit uni, comme moi, à une compagne auſſi aimable !

BELVIDERA.

Je ne te ſuis donc point odieuſe ?

JAFFIER.

Non, je te chéris toujours, & je ne viens que pour te le prouver....nous nous aimons, je crois, depuis trois ans ?

BELVIDERA.

Et ſi mes vœux ſont remplis, nous ne

nous séparerons jamais ; notre tendresse mutuelle n'aura d'autre terme que celui de notre vie. Puissions-nous, quand l'âge aura glacé nos sens, sans affoiblir notre passion, voir nos cendres réunies dans un même tombeau !

JAFFIER.

Et quand crois-tu que cela doive arriver ?

BELVIDERA.

Jamais aussi tard que je le souhaite.

JAFFIER.

Parle-moi sans crainte, & sans détours : depuis que je suis ton époux, vis-tu jamais ma tendresse pour toi se rallentir un moment ? Vis-tu jamais mon ame irritée contre toi ? La joie de Belvidera me trouva-t'elle jamais triste ? La moindre apparence de tiédeur, le moindre mot d'indifférence, trahirent-ils jamais la passion de mon épouse ? L'ai-je enfin jamais offensée ?

BELVIDERA

Non, je ne puis t'en accuser.

JAFFIER.

Vis-tu jamais ou mon cœur, ou mes yeux, s'attendrir pour d'autres que pour toi ?

BELVIDERA.

Jamais, jamais!...Je ſerois la plus fauſſe, la plus injuſte de toutes les femmes, ſi j'oſois t'en accuſer. Je t'avouë, au contraire, que mon bonheur a toujours ſurpaſſé celui dont mon ſexe peut être ſuſceptible.

JAFFIER.

Je t'ai dit que je t'aimois encore? Que je venois pour te le prouver?

BELVIDERA.

Oui.

JAFFIER.

O Ciel! daigne donc m'écouter. Répans tes faveurs les plus cheres ſur cette tête adorable, brillant à chaque inſtant de nouveaux charmes! que tes mains liberales ſoient toujours ouvertes pour elle; que la paix, l'honneur, & la tranquillité l'environnent & la gardent ſans ceſſe. Que l'abondance ſuive toujours ſes pas; que ſa vuë ne ſoit jamais frappée d'objets ſiniſtres, ni ſon cœur de ſentimens douloureux! fais que chacun de ſes jours ſoit ſignalé par de nouveaux plaiſirs; que ſes nuits ſoient auſſi douces, auſſi paiſibles que ſes penſées: verſe enfin

dans son ame toute la force nécessaire pour supporter la perte d'un époux dont elle fut trop aimée. Daigne la soutenir dans cet instant affreux qui va nous séparer!..

BELVIDERA.

Qu'entens-je ?...Nous séparer!..

JAFFIER.

Oui : pour jamais. Je l'ai juré, par ce Ciel même, qui seul connoit à quel point je t'adore, & combien il coûte à mon cœur?...Nous nous voyons pour la derniere fois.

BELVIDERA.

Ah, révoque ce barbare serment; Vis plûtôt, cher époux, dusses-tu me détester !

JAFFIER.

Non : ma mort est résoluë.

BELVIDERA.

Juste Ciel, entens moi donc aussi ! fais tomber à la fois sur une infortunée, tous les fléaux de ta colere ! rassemble sur ma tête tous les maux que ta vangeance destine aux plus grands criminels ; attache sur mes pas le désespoir & l'infamie, suite funeste du besoin ! n'offre à mes yeux que des

objets d'horreur, & bannis pour jamais le repos de mon ame! que la douleur empoisonne mes plus beaux jours, l'épouvante mes nuits: que cet instant horrible en soit l'image! fais enfin, que ma fureur & mon désespoir puissent égaler la grandeur de la perte dont je suis menacée....Quoi, je pourrois te perdre ?...Non, cruel, je n'y puis consentir ... Ah! daigne encor m'entendre! tourne du moins les yeux sur moi.

JAFFIER, *à part.*

O mon cœur, ne me trahis point!

BELVIDERA.

Au nom de ces jours charmans, trop tôt passés; au nom de cet amour qui nous rendit heureux, prends pitié de de ma peine! parle-moi seulement ?

JAFFIER.

Hélas! ....

BELVIDERA.

Par cet embrassement, aussi timide que sincére; par ce tendre baiser, par mille autres encore; par ces larmes améres dont mes yeux sont noyés!...

JAFFIER, *tirant son poignard.*

Arrête: laisse-moi; ou je jure par le Ciel, qui dicta mon Arrêt, que cet ins-

tant me verra mourir dans tes bras....

BELVIDERA.

Ah, calme toi, cher époux!... *

JAFFIER.

Entens tu cette cloche fatale?..... C'eſt la mort quelle annonce:elle m'appelle auſſi. Attens-moi mon ami, attens-moi trop malheureux Pierre! tu veux, dit-on me voir encor avant que de mourir! je vais recevoir tes adieux... Toi, recois les miens pour jamais.

BELVIDERA.

Tu n'emporteras point ce poignard. C'eſt la ſeule grace que j'implore!.... Quoi, pas même un dernier baiſer?... & je puis vivre!...

JAFFIER, *ſe retourne en ſortant.*

Attens... Nous avons un enfant; ſois ſa mere, aime le tendrement; qu'il connoiſſe par toi l'honneur & la vertu; & ſurtout garde-toi de lui raconter ma funeſte Hiſtoire. Puiſſes-tu le ſauver des opprobres que mon nom peut jetter ſur ſa vie!... Approche maintenant... ** Dieu! que cet embraſſe-

---

* On entend ſonner la cloche, pour l'exécution des Conjurés.

** Il l'embraſſe.

ment ne peut-il être éternel ? . . . mais j'oublie à la fois & mes amis, & mes ſermens . . . ç'en eſt fait, reçois ce dernier baiſer. *

BELVIDERA.

Non, j'en exige un autre : c'eſt pour cet enfant infortuné dont tu as daigné te ſouvenir. Sois ſûr que je le lui rendrai. . . . .

JAFFIER.

Adieu donc maintenant.

BELVIDERA.

Quoi, pour jamais ! . . .

JAFFIER.

Le Ciel ſeul peut nous rejoindre. Puiſſe-t'il te proteger ! . . .

Belvidera reſte ſeule, & s'abandonne à ſon déſeſpoir. Priuli arrive avec des domeſtiques, & la fait emporter chez lui.

* Il l'embraſſe encore.



SCENE VII.

L'intérieur du Théâtre s'ouvre. On voit un échafaut, & une Rouë préparée pour l'éxécution de PIERRE, *qui arrive entouré de Gardes, accompagné d'un Moine, & de l'Exécuteur, & suivi de la populace.*

L'Officier fait faire place. Pierre cherche Jaffier des yeux, & se plaint de sa lenteur. Le Confesseur essaye en vain de rendre Pierre attentif à ses discours : il n'en tire aucune réponse satisfaisante. *Le Ciel* (dit Pierre) *ne peut me regarder d'un œil sévére: l'homicide n'a point souillé mes mains, mon cœur ne fut jamais parjure, & le bien d'autrui fut toujours sacré pour moi, &c* Le Religieux insiste, & s'attire quelques réponses un peu plus vives de la part du Criminel. Jaffier paroît.

JAFFIER, *à part.*

Mes yeux, retenez vos larmes! & toi mon cœur, tâche d'acquérir assez de fermeté pour soutenir cet horrible spectacle ; pour ne point rougir de tomber aux pieds d'un ami dont ma

lâcheté ſeule a cauſé la perte. .... ô malheureux Pierre ! ....

PIERRE.

Approche.

JAFFIER, *à genoux.*

Souffre que je me traîne juſqu'à toi ; cette poſture eſt la ſeule qui me convienne : oſerois-je t'enviſager ? Après ma trahiſon, oſerois-je affronter ces yeux qu'enflamerent toujours pour moi les feux de l'amitié ? Trop indigne de tes regards, & plus encor de tes embraſſemens, tu me vois anéanti devant toi !

PIERRE.

Tu m'as perdu ; je ne puis l'oublier : & cependant je t'aime encore ! pardonne, cher Jaffier, pardonne aux premiers mouvemens de ma colére : je gémis de t'avoir frappé ! prêt à paſſer dans les bras de la mort, je ſuis jaloux d'emporter au tombeau les vœux de tous les cœurs que la probité anime ; de ceux enfin qui reſſemblent au tien.

JAFFIER.

Ciel ! dans ce moment épouventable, ne ſuis-je pas plus mépriſable que ja-

mais ? le ſuplice honteux qui t'attend, n'eſt-il pas mon ouvrage ?......... & tu peux me le pardonner ! Non, donne-moi les noms qui me ſont dûs ; peins-moi mon infâmie ; accable-moi de mon forfait : entraîne-moi ſur l'échaffaut que ma main ſeule a dreſſé pour toi ; mes crimes ne m'en ont rendu que trop digne ...

L'OFFICIER.

Le tems s'écoule, & nous preſſe. Songez que vos amis ſont déja morts.

JAFFIER.

Ils ſont morts !

PIERRE.

Oui, Jaffier, ils ſont morts ; & leur vertu ne s'eſt point démentie.

JAFFIER.

Parle donc : quexige-tu de moi ?

PIERRE.

O, Jaffier ! .....

JAFFIER.

Explique-toi ; ſoulage ton âme oppreſſée : ne cache rien à ton ami.

PIERRE.

Mon ami ? Ah ſi tu pouvois l'être encore, je ſerois moins infortuné ; j'eſpérerois quelque ſecours de ta généroſité.... Le Ciel ſçait combien un

ami me ſeroit maintenant utile!

JAFFIER.

Et combien mon cœur eſt déchiré de ta défiance.... Ah, daigne t'expliquer ? ....

PIERRE.

Non, je veux que tu vives.....

JAFFIER.

Eh bien, je vivrai, puiſque tu le veux : mais ce ſera pour te vanger; pour que Veniſe pleure longtems ta perte.

PIERRE.

Quoi tu penſes ainſi ?

JAFFIER.

J'en jure, par le Ciel!

PIERRE.

Ton crime eſt effacé : je te pardonne tout...... cependant...... puis-je me confier à toi ? ....

JAFFIER.

Non, car je viens de te trahir!

PIERRE.

Eſt-il bien vrai, que tu m'aimes encor ?

JAFFIER.

Arrache-moi le cœur, conſulte-le, ſatisfais tes ſoupçons.

PIERRE, *pleurant.*

O Dieu, que je ſuis foible !

JAFFIER.

Tu pleures ! ô Ciel, tu pleures ! je ne te vis jamais réduit à cette extrémité..... Oui, je le vois, ton ſein renferme un ſecret que tu n'oſes me confier.... mais parle ? mon repentir t'aſſure de ma foi.

PIERRE, *lui montrant la rouë.*

Vois-tu cet inſtrument ?

JAFFIER.

Eh bien ?

PIERRE.

Eſt-il fait pour un ſoldat ? pour un guerrier, dont les exploits ont mérité quelque nom dans l'hiſtoire ?

JAFFIER.

Ah ! ....

PIERRE.

Parle : doit-il mourir ainſi ?

JAFFIER.

Quel ſeroit ton deſſein ?

PIERRE.

Oſerois-tu entreprendre de ſauver ma mémoire d'une telle infamie ? ...

L'OFFICIER.

La nuit approche, dépêchez-vous.

PIERRE.

PIERRE.

Je vous entends : je suis à vous... ô, Jaffier ! tu peux réparer ta faute.

JAFFIER.

N'en parlons plus : tu seras satisfait ; tu seras vangé. Ma femme, mon fils même....

PIERRE, *l'arrêtant.*

Non, tu te trompes.... Ecoute ?...*

JAFFIER.

Tu seras obéi.

PIERRE.

Souviens-t'en !...

L'OFFICIER.

Allons.

PIERRE.

Marchons ; me voilà prêt ** .... Capitaine, je vous crois généreux : daignez faire écarter, pour un instant, cette populace.

Pierre se deshabille ; & au moment que l'Exécuteur s'approche pour le frapper, Jaffier tire son poignard, en perce son ami, & s'en perce lui-même. Pierre remercie Jaffier, qui s'applaudit d'avoir trompé l'espoir du Sénat, & qui expire en le maudissant. L'intérieur du Théâtre se ferme.

* Il lui parle à l'oreille.

** Il monte sur l'échafaut, avec Jaffier.

SCENE VIII.

Le Théâtre représente le Palais de Priuli.

ON entend une ſymphonie douce, au bruit de laquelle Belvidera arrive ſuivie de deux de ſes femmes. Priuli paroît enſuite, & tente vainement de lui remettre l'eſprit abſorbé dans la douleur. Les Ombres de Jaffier, & de Pierre paroiſſent. Belvidera achéve de perdre la raiſon, & meurt dans les bras de ſon pere.

FIN.





